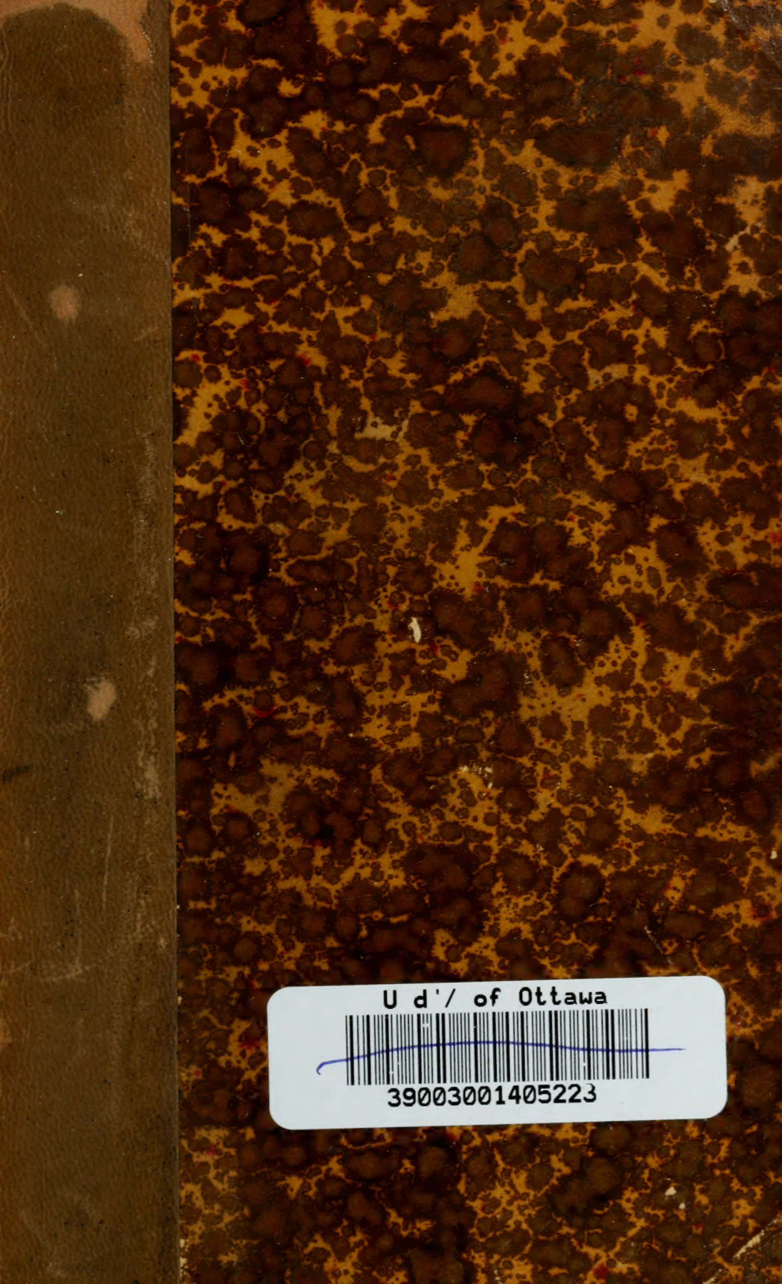
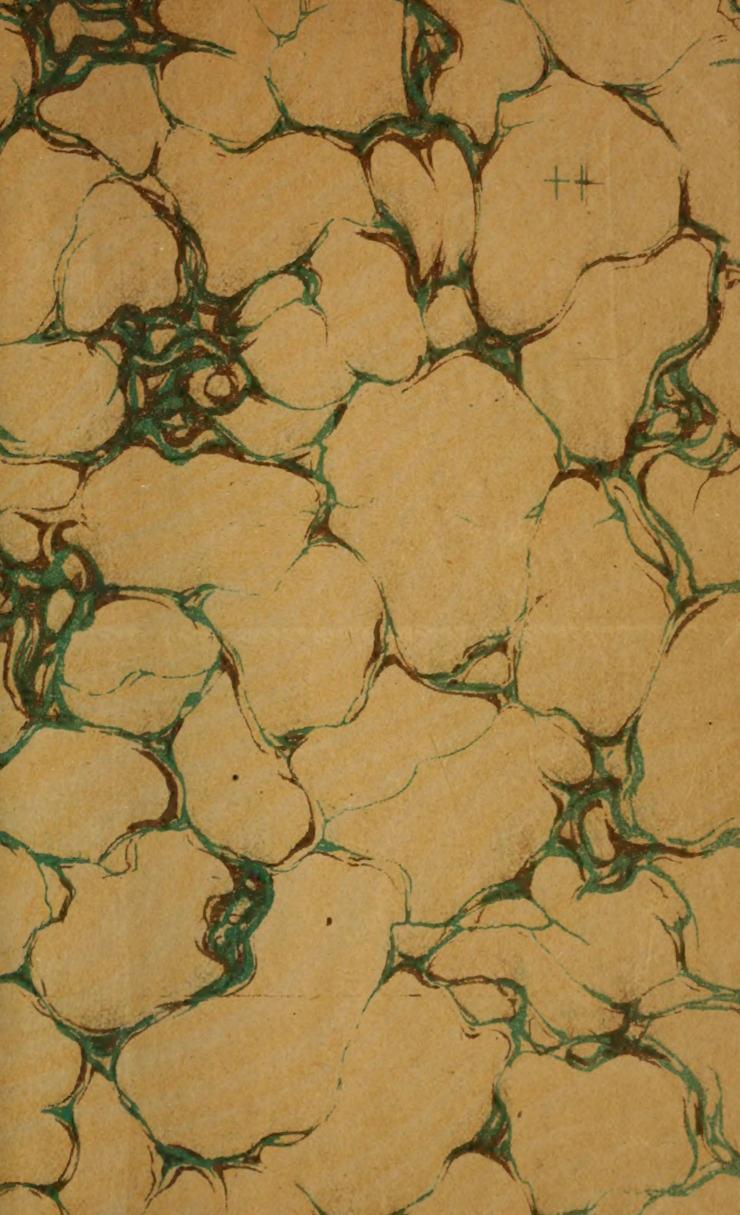

U d'/ of Ottawa
39003001405223





RÉCRÉATIONS
GRAMMATICALES ET LITTÉRAIRES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

ÉTUDES SUR GOETHE. In-18.. . . . . 3 50

RABELAIS. *Sa personne, son génie, son œuvre.* 4e édition. In-18. . 4 »

RACINE ET VICTOR HUGO. 8e édition. In-18.. . . . . 3 50

LIBRAIRIE HACHETTE

MONTAIGNE (Collection des Grands Ecrivains français). 2e édition, In-16. . . . . 2 »

LA FAMILLE ET LES AMIS DE MONTAIGNE, Causeries autour du sujet. In-16. . . . . 3 50

MOLIÈRE ET SHAKESPEARE. 5e édition. In-16. . . . . 3 50

LIBRAIRIE FISCHBACHER

DES RÉPUTATIONS LITTÉRAIRES. Essais de morale et d'histoire. 2 vol. In 12. . . . . 7 »

(Chaque volume se vend séparément.)

PARADOXES ET TRUISMES D'UN ANCIEN DOYEN. In-12. . . . . . . 3 »

SERMONS LAÏQUES OU PROPOS DE MORALE ET DE PHILOSOPHIE. In-12. 3 50

LA GRANDE PRÉDICATION CHRÉTIENNE EN FRANCE :-BOSSUET, ADOLPHE MONOD. In-8. . . . . 7 50

(Couronné par l'Académie française.)

i LAURENCE STERNE. *Sa personne et ses ouvrages.* Étude précédée d'un fragment nédit de Sterne. In-8 . . . . 7 »

ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE MODERNE ET CONTEMPORAINE. In-12. . . . . 3 50

VARIÉTÉS MORALES ET LITTÉRAIRES. In-12. . . . . 3 50

DRAMES ET POÈMES ANTIQUES DE SHAKESPEARE. In-12 . . . . . . 3 50

LES TRAGÉDIES ROMAINES DE SHAKESPEARE. In-12 . . . . 3 50

L'UNION DANS LA FOI ET LA LIBERTÉ, Lettre aux protestants de France. » 75

ÉDITEURS DIVERS

VICTOR HUGO A GUERNESEY. In-12 illustré. [Société française d'imprimerie et de librairie.] 3 50

SHAKESPEARE ET LES TRAGIQUES GRECS. 3e édition. In-12 (ibid.). . 3 50

VICTOR HUGO ET LA GRANDE POÉSIE SATIRIQUE EN FRANCE. In-12. [Ollendorff.] 3 50

BILLETS DE LA PROVINCE, PAR MICHEL COLLINE. In-12. [Stock.] . . 2 »

QUESTIONS ESTHÉTIQUES ET RELIGIEUSES *(Bibliothèque de philosophie contemporaine.)* In-8. [Félix Alcan.]. 3 75

VERS LA VÉRITÉ. *Sully Prudhomme, Pascal, Le nouveau Christianisme.* [Foyer solidariste, Saint-Blaise]. . . . . *(Sous presse).* 3 50

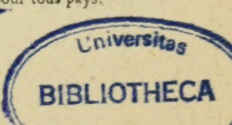
PAUL STAPFER
Doyen honoraire de la Faculté des lettres à l'Université de Bordeaux.

RÉCRÉATIONS
GRAMMATICALES ET LITTÉRAIRES

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraud !
(MOLIÈRE, *Amphitryon*, I, 2.)



Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières
1909



RECRÉATIONS
GRAMMATICALES ET LITTÉRAIRES

I

INTRODUCTION

LA DÉFORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE

Au directeur du *Temps*, 19 août 1905.

Mon cher directeur,

La Déformation de la langue française : c'est le titre qu'Edmond Scherer avait donné à une lettre que le *Temps* publia en mai 1876 et qu'on trouve au tome V du recueil de ses articles.

Scherer s'est au projet simplement arrêté...

Simple entrée en matière, sa lettre annonce une étude qu'il n'a pas vraiment entreprise. Il se borne à dénoncer quelques fautes banales : « Une proposition ten-*dante* à » ; — « j'aime ce roman, je suis curieuse de voir *sa* fin » (pour : d'en voir la fin) ; — « choisir entre

deux alternatives » (au lieu de : entre deux solutions) ; — le solécisme si commun du subjonctif présent où il faut l'imparfait ; — des images fausses devenues, par l'usage, d'incorrigibles travers : « sous ce rapport », « remplir un but » ; — des pléonasmes : « un mirage décevant », « une panacée universelle » ; — l'inutile emphase de termes savants ou barbares comme *localité, personnalité, similaire, clôturer, différencier, objectif, humanitaire,* etc., supplantant, sans aucun profit, des mots meilleurs et plus simples. L'écrivain se promène à l'aventure, mais avec une liberté et un variété pleines de charme, parmi les déformations de la langue française. Il termine sa rapide revue par cette phrase de journal : « Un crime commis dans des conditions d'atrocité inouïe », et il se demande, en reculant d'horreur, quel peut être l'état mental du « misérable » qui ose écrire ainsi ?

Tous les mots, tous les tours relevés par Scherer sont critiquables en effet. Mais on pourrait d'abord lui demander : pourquoi ces fautes-là plutôt que tant d'autres ? L'excellent critique littéraire, esprit pourtant si philosophique, s'abstient ici d'idées profondes et de vues générales ; il cause, il ne discourt pas avec méthode.

Assurément, il vaudrait beaucoup mieux se couper la main droite que d'écrire, comme le journaliste : « Un crime commis dans des conditions d'atrocité inouïe » ; mais, par quelle chute un être pensant a-t-il pu descendre si bas dans l'échelle des intelligences ? L'étude

psychologique et morale d'une telle dégradation était digne d'exercer la sagacité d'un philosophe.

Autre question : à quel moment l'usage consacre-t-il enfin les abus que la raison condamnait? Qui distinguera et décidera ce qui demeure absurde, ce qui devient permis? L'usage, non la raison, a autorité sur la langue. L'insistance modeste de Vaugelas à établir cette vérité fait le charme de ses *Remarques*. A chaque instant, il pose des règles dont il ne peut pas rendre compte et qu'il juge même très déraisonnables, mais qu'il accepte et subit parce que l'usage le veut.

Sous ce rapport, dans le but, ne choquent plus personne. *Réussir,* sans cesser d'être un verbe neutre, a violemment conquis les formes active et passive[1]. *Remplir un but* est tellement usité que cette impropriété criante aurait sans doute reçu son droit officiel de circulation, s'il n'était pas si simple de remplacer toujours *remplir* par *atteindre*. Arsène Darmesteter admet (*horresco referens*) la possibilité que la petite abomination courante « je m'en rappelle » devienne une locution française. Car « je m'en souviens » ne vaut guère mieux et fut une faute jusqu'au seizième siècle. La seule forme parfaitement correcte serait : « il m'en souvient ». Le

1. La dernière édition du dictionnaire de l'Académie française dit dans sa préface : « Il n'est pas probable qu'un tableau *réussi* trouve jamais grâce devant une Académie française : la faute de français blesse trop la grammaire et l'oreille; *réussir* n'a jamais été qu'un verbe neutre. » — Cependant, Victor Hugo écrit dans *le Rhin* (II, 105) : « Mannheim, insipide ville... dont les clochers, comme ceux de Namur, ne sont pas des clochers, mais des bilboquets *réussis*. »

peuple a dit : « je m'en souviens » ; il dit maintenant : « je m'en rappelle ». Quand les académiciens le diront à leur tour, écrit Darmesteter [1], la chose sera française... Mais s'il fallait prendre pour du français tout ce qu'ils disent ! [2]...

Quelquefois la raison conspire avec l'usage en faveur de locutions qu'un purisme absurbe proscrivait. On dit enfin, et l'on fait très bien de dire en dépit des vieilles grammaires : *partir en voyage*. Que ne l'a-t-on pas dit plus tôt, puisque *partir en guerre* fut toujours bon ? Je ne sais si *partir à Paris, partir à la campagne,* va entrer dans la bonne langue ; c'est probable ; en attendant, cela nous paraît encore assez laid [3].

Le solécisme du subjonctif présent, dont je vais citer un exemple emprunté (pardonnez-moi, mon cher directeur) au *Temps* du 18 juillet : « La mère ne pouvait retenir ses larmes, bien qu'on ne lui *ait* pas dit toute la vérité et que Mme Franck Puaux lui *ait* promis de s'occuper d'elle et de sa fille... Mais pour que ces œuvres nouvelles aient une raison d'être, il a fallu qu'elles se *différencient* de la nôtre », — ce solécisme n'est pas

1. *La Vie des mots,* page 119.

2. Chateaubriand écrit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (t. III, p. 419, de l'édition Biré) : « Il ne se rappelait ni *de* m'avoir vu à la cour de Louis XVI, ni au camp de Thionville. » — Balzac écrit dans *la Peau de Chagrin* : « Il se rappela *de* lui avoir gagné son argent sans lui avoir proposé de prendre sa revanche. »

3. *Partir en voyage* se rencontre quatre fois dans *Madame Bovary* ; on lit, p. 351 de l'édition définitive : « Hippolyte partit *à* Neufchâtel. »

sans excuse. Fréquent partout, instinctif dans le peuple, systématique chez quelques bons écrivains, il tend visiblement à s'introniser. Quel pédant réclamerait : « se différenciassent » ? Toutes les terminaisons de l'imparfait du subjonctif, sauf la troisième personne du singulier, sont si vilaines qu'il est impossible de s'en servir. Et puisque votre rédacteur ne pouvait décemment dire *différenciassent*, la logique ne lui interdisait-elle pas aussi d'écrire : « lui *eût* dit » et « lui *eût* promis » ? Il est sans doute regrettable que les formes *aimissions*, *aimissiez*, recommandées par Robert Estienne en 1557, n'aient pas prévalu [1]. Rabelais souhaitait que nous *allissions* à tous les diables. Mme Sand raconte qu'un métayer à qui elle offrait de la liqueur, lui dit, après l'avoir goûtée : « C'est trop bon, il ne faudrait pas que je m'y accoutumige. » Sa femme, une puriste, le reprit : « Que je m'y accoutumigisse. » Très intéressée par cette leçon de grammaire, Mme Sand pria la métayère de réciter le temps tout entier, et la bonne femme conjugua :

Que je m'y accoutumigisse
Que tu t'y accoutumigisses
Qu'il s'y accoutumigît
Que nous nous y accoutumigionge
Que vous vous y accoutumigiège
Qu'ils s'y accoutumigiingent.

1. « Gardez-vous de dire (*cave ne dicas*) *aimassions*, *aimassiez*, mais dites : *aimissions*, *aimissiez*. » (*Gallicæ linguæ institutio*, par J. Pillot.)

Notre horreur pour l'imparfait du subjonctif est récente ; le XVIIe siècle en goûtait l'emploi (ou : goûtait *son* emploi, en dépit de Scherer), même aux autres terminaisons que la 3e personne du singulier. « C'est un temps de verbe fort élégant », écrit Vaugelas, et il approuve, dans une traduction de Malherbe, ce jargon prétentieux : « Comme quelques-uns qui regardaient plus au présent qu'à l'homme lui *remontrassent* qu'il avait eu tort de l'avoir refusé... » Ce temps, dit-il, est beaucoup plus élégant que *remontraient*. Mais déjà le XVIIIe siècle commence à moins craindre l'incorrection que le pédantisme ou la cacophonie : « Il *serait* à désirer, écrit Duclos, que des hommes qui de dessein formé renoncent à leur caractère, n'en *recueillent* d'autre fruit que d'être ridicules. »

De même que d'anciennes fautes deviennent des locutions ou des constructions régulières, des choses jadis correctes se changent en solécismes, et ce n'est jamais un gain pour la langue ; car la langue est d'autant plus riche et plus souple qu'elle a, pour dire une chose, plus de formes et de tours. C'est ainsi que le XVIIe siècle employait volontiers, sans faire nos grimaces, l'adjectif possessif *son, sa, ses,* avec des noms de choses, au lieu de ce lourd génitif du pronom personnel : *en*. On a fréquemment la surprise, en lisant Corneille (et j'avoue qu'elle n'est pas toujours agréable), de rencontrer *son, sa, ses* se rapportant à des choses, et *en* à des personnes : « J'*en* ai fait Nicomède disciple », c'est-à-dire disciple d'Annibal. N'abusons point de *en,* dont on fit toujours

un si grand usage que Jean-Paul y voyait « le fond » de la langue française. « Épousez une autre femme ! » sanglote Valérie résignée aux bras de son amant, dans le théâtre de Scribe, « j'*en* aurai la force et le courage. » Cet *en*, très curieux, appartient à la même grammaire spéciale que *y* dans le vers célèbre des *Huguenots* :

Ses jours sont menacés... Ah ! je dois l'*y* soustraire [1].

Et je sais, de nos jours, un critique batailleur, qui se réjouit fort d'unir *y*, *en*, dans la rauque musique d'un braiement belliqueux : « Le roman de *Marianna* est une espèce de confession, comme tout le monde sait ; et pour cette raison, quand elle serait la seule, *Marianna* conservera toujours un réel intérêt, parce que Jules Sandeau *y en* confesse d'autres en même temps que lui. »

Les termes : *clôturer* (« un concert a clôturé la soirée »), *similaire*, *différencier*, *clamer*, *formuler*, etc.,

1. Un lecteur de ce chapitre, publié d'abord dans le *Temps* du 19 août 1905, a bien voulu me communiquer le véritable texte de ce vers fameux dont on ne se moque, dit-il, que par suite de la malice d'un critique qui l'a mutilé, et de la complicité de tous les autres, qui n'ont jamais pris la peine de vérifier la citation. « Scribe a, très correctement, sinon supérieurement, écrit :

Par un danger affreux
Ses jours sont menacés : ah ! je dois *l'y* soustraire,

c'est-à-dire : le soustraire *à ce danger*. » — Volontiers ; mais l'ellipse étonnante est bien dans le texte remanié par l'arrangeur, peut-être par Meyerbeer lui-même, tel qu'on le chante à l'Opéra.

auxquels il convient d'en ajouter d'autres du même goût : *solutionner, confusionner, émotionner,* etc., ainsi que *stranguler* et *perturber,* méritent-ils la rigueur sans merci de Scherer ? On peut répondre non, si c'est une loi du langage de substituer des mots neufs où l'image est transparente à ceux dont la force étymologique a disparu (voyez Darmesteter, *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent,* p. 36). Cependant le courroux du moraliste, voire du théologien, n'est pas sans raison. Ces vocables emphatiques et pédantesques sont des symptômes ; ils trahissent un état morbide chez les « misérables » qui les emploient ; ils ont été, de même que le crime « commis dans des conditions d'atrocité inouïe », conçus dans le péché, enfantés dans la pourriture et l'infection. C'est l'orgueil qui fut leur père ; l'ignorance est leur mère, et la vanité leur nourrice. Scherer apercevait dans ces monstres les fruits détestables de la folie d'exagération qui nous fait préférer en toutes choses le mensonge à la vérité. Pourquoi ne pas dire tout bonnement : *clore, exprimer, crier, résoudre, confondre, émouvoir, étrangler, troubler ?* Oh ! qu'il est loin le siècle où le petit mot *toucher* avait assez de force pour que Bossuet pût faire trembler ses auditeurs en disant : « Au dernier jour, on connaîtra combien la vérité est *touchante*... Qui nous donnera, chrétiens, que nous soyons *touchés* de la vérité, de peur d'en être *touchés* de cette manière furieuse et désespérée ? »

Si les fabricateurs de doctes doublets avaient plus

d'érudition en même temps que plus de goût, ils sauraient que le langage populaire emploie leurs néologismes, mais pour en rire. « Pardine ! ta politesse me *confusionne* », dit une comédie du cru parisien[1]. Certaines formes d'adjectifs que l'on prodigue aujourd'hui par une fausse élégance, sont ridicules aussi de leur nature et ne devraient pas sortir de la langue comique. C'est pour se gaudir et pour rigoler que Rabelais disait : « Cornes *bovines* » — « la desconfite *gigantale* » — « le tonneau *diogenic* » — « la leçon *matutinale* » — « un lit à triple couche de plume *ansérine* » — « sa colère *pungitive* » — « tout le progrès et issue de la bataille *pharsalique* ». Mais M. Lavertujon a tort d'écrire gravement : « L'avènement *présidentiel* de M. Grévy[2] ». Et je doute même qu'il soit d'une très bonne langue de dire : « la défaite russe », « la victoire japonaise ». Les Assemblées parlementaires des Belges[3] et des Suisses délibèrent sur la question *ferrugineuse* : savez-vous, ô Français ! ce que les Welches entendent par ce mot ? La question des chemins de fer !

Venant d'un vice du cœur humain, l'emphase est de

1. Le *Langage populaire de Paris*, par Ch. Nisard, p. 288.

2. *Gambetta inconnu*. — Victor Hugo a dit de même : « Cromwell monte à son fauteuil *protectoral*. »

3. Voyez, pour une rectification importante en ce qui touche le Parlement belge, le chapitre VIII de ce volume, page 205. — « Quand deux gouvernements convenaient ensemble de faire payer dix ou douze sous un port de lettre, on disait jadis trivialement : C'est une convention de poste. Maintenant on dit : Convention *postale*. Quelle différence et quelle magnificence ! » (Alfred de Musset, *Lettres de Dupuis et Cotonnet*.)

tous les temps et mérite des étrivières sérieuses. Ronsard défendait jusque sur son lit de mort la langue française contre les « marauds qui ne tiennent pour élégant que ce qui est écorché du latin et qui aiment mieux dire : *collauder, contemner, blasonner* que louer, mépriser, blâmer »[1]. Montaigne se fâche et gronde : « Pourvu qu'ils se gorgiasent en la nouvelleté, il ne leur chaut de l'efficace. » La belle « efficace » vraiment d'écrire, avec Alphonse Daudet, *réflexionner* et *frénétisme,* quand on possède *réfléchir* et *frénésie*[2] ! Un professeur de style, dont les leçons assez neuves ne sont nullement *contemptibles* (ou méprisables) et ont plus de valeur que les traditionnels traités de rhétorique n'ont accoutumé d'en avoir, répète dans ses excellents ouvrages, avec une dilection singulière, les expressions revêches de *raffinisme* et *d'artistisme.* Je réserve à ce collègue un exemplaire des œuvres complètes de Cicéron, reliées en veau et dorées sur tranches, s'il réussit à me faire voir la quantité de sens nouveau et de nuances utiles par où ces substituts hideux de *raffinement* et d'*amour de l'art* rachètent la disgrâce de leur forme. Le même professeur dit : « Il faut considérer l'art d'écrire comme une chose *excessivement* sérieuse », et aussi : « Il faut *énormément* d'esprit pour... » *Excessivement sérieuse* signifie sérieuse à l'excès, trop sérieuse. *Énormément*

1. Agrippa d'Aubigné, *Préface des Tragiques.*

2. « Longuement réflexionné là-dessus en battant les Champs-Élysées. » — « Dans ce frénétisme des vivats... » (L'*Immortel,* pages 59 et 132.)

d'esprit a le sens d'esprit énorme, donc excessif et démesuré : donner la force d'un éloge à ce qui est péjoratif, cela a-t-il le sens commun ? « La cause principale de toutes nos fautes comme écrivains, pense Scherer avec profondeur, c'est que nous ne sommes pas assez sérieux. » Mais que dirai-je de ceci : « Suivant *à la lettre* l'exemple de M. de Goncourt, qui se vante quelque part d'être un écorché anatomique, ils ont cru, en s'observant eux-mèmes, atteindre la vérité universelle. » Aïe ! épargnez-nous, de grâce, et prenez garde aux choses que vous dites ! Ils ont, *à la lettre,* imité des gens qui firent d'eux-mêmes des écorchés anatomiques !... Mais c'est affreux !... J'ai lu encore : « J'aimais ces livres à tel point que je les dévorai *littéralement.* » Malheureux ! quelle horrible indigestion de papier et d'encre d'imprimerie vous vous êtes donnée là !

Et voilà les débauches où conduit la manie de pousser toujours nos idées à outrance et d'enchérir sur tout, au lieu de dire les choses simplement.

Pour terminer cette lettre, mon cher directeur, je conterai, sur Scherer au *Temps,* une histoire probablement légendaire, mais qui doit, comme toutes les légendes, avoir « un fond de vérité », et je donnerai, à ce propos, une règle de langue que je crois très utile, bien que, à ma connaissance, elle ne se trouve énoncée nulle part[1].

1. Un livre de Deschanel dont je ne connaissais pas encore

On raconte que l'excellent écrivain, agacé par la confusion perpétuelle que font tous les Français entre *rien moins* et *rien de moins,* réunit un jour les patrons et les ouvriers, les compositeurs, les metteurs en page et les protes de l'imprimerie du *Temps,* et leur tint à peu près ce langage :

« Mes chers amis, aucun de vous n'est capable de confondre *non* et *oui,* une négation et une affirmation. Mais peut-être confondez-vous, — et il est très certain que tous les journalistes dont vous imprimez les articles, tous les écrivains petits et grands, toutes les écoles, tous les professeurs, toutes les universités de Paris et de la province, les quarante immortels de l'Académie française, bref, tout le monde confond — *rien moins* et *rien de moins.* Or, ils signifient précisément le contraire l'un de l'autre, et ils ne sont pas plus difficiles à distinguer que la porte Saint-Denis de la Porte Ottomane. Si vous disiez : « Le *Temps* n'est *rien moins* que le premier des journaux français », votre intention, sans doute, serait de faire à ce roi des journaux un compliment ; mais vous diriez une sottise, parce que, tournée ainsi, la phrase n'a qu'un sens : « Le *Temps* n'est point, il est bien loin d'être, il n'est pas du tout le premier des journaux français, il serait plutôt le dernier. » Dites : « Le *Temps* n'est *rien de* « *moins* que le premier des journaux français », il n'y aura plus dans votre langage la moindre équivoque, vous serez

l'existence quand j'écrivis cette lettre, intitulé *les Déformations de la langue française* (Calmann-Lévy), dit sommairement l'essentiel sur ce sujet.

en plein dans la clarté, dans la bonne langue et dans la vérité. *Rien moins* est donc une négation ; *rien de moins* est une affirmation. Voulez-vous donner à la phrase un sens affirmatif? mettez *de* ; un sens négatif? que *de* tombe sous le *deleatur*. Je vous autorise, mes amis, et je vous invite désormais à corriger dans cet esprit toutes les épreuves. La plupart des auteurs ne s'apercevront de rien ; le petit nombre de ceux qui pensent et qui réfléchissent sera content ; car apprenez encore une chose bien curieuse : quand on appelle l'attention des écrivains sur cette différence si palpable, tous disent : « Parbleu ! « c'est évident. Comment n'y avais-je pas songé? Merci « de la leçon. Je ne me tromperai plus. » Et cinq minutes après, ils l'oublient, ils recommencent à patauger dans les fondrières de l'équivoque. Il ne faut rien attendre de ces hurluberlus. C'est sur vous uniquement que je compte, mes amis, pour sauver la clarté, cette qualité nationale de notre belle langue, et pour relever l'honneur du drapeau. C'est compris, n'est-ce pas? Rompez. »

Tel est le discours que la légende prête à Edmond Scherer. Le fait est que tant qu'il vécut, le *Temps* garda l'honneur d'être l'unique journal où l'on ne confondît pas *rien moins* et *rien de moins*. Lui mort, le *Temps,* — semblable au chien dont parle l'Écriture, — est retourné, hélas ! « à son vomissement », si bien que, le 3 juillet dernier, un de vos éminents collaborateurs, M. Anatole Leroy-Beaulieu, y écrivait dans une lettre sur la situation politique de la Russie : « Ce qui se

prépare là-bas n'est *rien moins* qu'une révolution. » Ligne trop capable, tombant d'une telle plume, d'inspirer une confiance téméraire au tsar !

Il ne faudrait pas se figurer que Scherer ait trouvé de bonne heure son chemin de Damas. Comme nous tous, il a erré d'abord dans la nuit ; seulement, il n'y est pas resté. En 1863, dans un article sur la *Vie de Jésus,* il employait *rien moins* tout de travers, comme on peut le voir aux pages 94 et 116 de ses *Mélanges d'histoire religieuse.*

Ce qui perpétue la confusion, c'est que les plus grands écrivains de notre littérature l'ont faite. Au XVII[e] siècle, on se trompait déjà, mais bien moins qu'aujourd'hui. En général, la distinction est judicieusement observée. Molière écrit, dans son *Premier placet au Roy* : « Ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit », et cela veut dire qu'elle n'est pas du tout ce qu'on prétend. Chrysale se plaint d'avoir des serviteurs qui « tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire ». Ariste raille Trissotin de sa prétention à être un grand philosophe, un bel esprit, un poète sans pareil dans les vers galants, — n'étant, comme l'on sait, « rien moins que tout cela ». D'autre part, Bossuet dit fort justement : « Le parti n'eut pas plus tôt senti ses forces qu'on n'y médita rien de moins que de partager l'autorité. » — « Une indifférence qui ne tend à rien de moins qu'à renverser le christianisme. » Mais ailleurs le grand orateur parle mal quand il dit dans l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche : « Ces riches vête-

ments dont le baptême les a revêtus ne sont *rien moins* que Jésus-Christ même », et dans celle d'Anne de Gonzague : « Quand Dieu choisit une personne d'un si grand éclat pour être l'objet de son éternelle miséricorde, il ne se propose *rien moins* que d'instruire tout l'univers. » Il faudrait : rien de moins.

La preuve que Bossuet pèche par inadvertance dans les phrases de ce genre, c'est qu'il les corrige quand il s'aperçoit de sa faute. Dans l'exorde d'un sermon de 1666 pour la fête de l'Annonciation, il avait écrit d'abord : « Un Dieu ne doit rien donner qui ne soit digne ; c'est pourquoi il a résolu de ne nous donner *rien moins* que lui-même. » Plus tard, il a corrigé et mis : « Rien de moins que lui-même. »

Pascal a tort quand il écrit, dans la sixième *Provinciale* : « Je n'attendais *rien moins,* lui dis-je, d'un livre tiré de vingt-quatre jésuites. » Dira-t-on que le lecteur intelligent ne peut pas se méprendre sur l'intention de l'écrivain ? Il ne faut jamais se fier à l'intelligence du lecteur, et quand deux locutions, presque pareilles, ont chacune un sens opposé, je maintiens qu'il est absurde d'employer indifféremment l'une pour l'autre.

Marmontel a dit : « Rousseau n'est rien moins qu'un méchant homme[1]. » C'est une justification de Rousseau. Il serait un peu étrange que, pour le condamner, on

1. « Vous êtes injuste à son égard. Croyez-moi, Rousseau n'est rien moins qu'un méchant homme. Plus je le vois, plus je l'estime et je l'aime. » *Mémoires*, livre VIII.

pût se servir de la même phrase sans le moindre changement !

Ce pauvre Jean-Jacques s'est empêtré dans *rien moins* et *rien de moins* d'une façon vraiment lamentable. Au livre IX de la deuxième partie des *Confessions*, il avait à dire que c'est une chose pénible de lire, de méditer et d'extraire vingt-trois volumes. Laborieusement il accouche de cet épouvantable monstre, qui est, je pense, le solécisme le plus énorme de toute la littérature française : « *Il ne s'agissait rien moins que de* lire, de méditer et d'extraire vingt-trois volumes ! »

Le spectacle est joyeux des barbouilleurs de papier, qui méconnaissant, faute de l'avoir un peu regardée, une différence claire comme le jour, ont le sentiment confus qu'affirmer et nier ne peuvent pourtant pas être tout à fait la même chose. Ils font les plus comiques efforts pour se tirer de là. Dans son discours sur la séparation des Églises et de l'État, M. Aristide Briand avait dit, d'après le texte officiel : « Sous prétexte d'urgence, la proposition de l'honorable M. Raiberti ne tend à *rien moins* qu'à renvoyer la réforme à une autre législature. » C'était un contresens ; mais nous y sommes si habitués ! L'auteur du compte rendu analytique dans la *Petite Gironde* du 4 juillet, comprenant que le désir attribué à M. Raiberti était de renvoyer la réforme à une autre législature, a bien vu que le rapporteur avait dit le contraire de ce qu'il voulait dire. Mais alors, au lieu de glisser tout simplement *de* entre *rien* et *moins* il a supprimé la négation *ne*, et il a fabriqué

ce petit monstre, qui est assez plaisant aussi dans son genre : « M. Briand répond que la motion de M. Raiberti *tend à rien moins* qu'à renvoyer... » etc. C'est une façon comme une autre de sauver le sens affirmatif; malheureusement elle est incorrecte, inintelligible et barbare.

Vaugelas écrit : « Ce n'est pas à moi à traiter de tant de belles choses, qui passent ma portée, et qui ne demandent *pas moins* qu'un Quintilien français. » *Pas moins* remplace ingénieusement ici et peut remplacer dans beaucoup de cas *rien de moins*.

Pour préciser et accentuer l'affirmation qui est dans *rien de moins*, on peut assez souvent dire aussi : *rien de moindre*.

II

DU BARBARISME

De toutes les fautes qu'un écrivain peut faire contre la langue nationale et maternelle, *la moins grave est le barbarisme,* — j'entends l'emploi d'un terme insolite ou nouveau. Bien pire est le péché de violer la grammaire, de commettre des incorrections de syntaxe, des impropriétés d'expression, des assortiments d'images hétéroclites, ou seulement d'être obscur, vague, lourd, diffus, entortillé. J'aperçois entre le barbarisme et ces autres fautes la même différence qu'entre un habit crotté et un habit taché : la crotte est superficielle, un coup de brosse l'enlève ; la tache est pénétrante, elle intéresse le tissu, elle nécessite les soins du dégraisseur.

On ignore ou l'on méconnaît cette vérité. Le barbarisme est la bête noire. Bien qu'il fasse plus de peur que de mal, — étant en somme un assez bon diable, tantôt inoffensif, tantôt intéressant par son audace même et utile comme une condition du progrès, — il a toujours passé pour le crime par excellence des mauvais écrivains.

Reconnaissons d'ailleurs que l'horreur qu'il fait peut

être juste. Il faut expressément distinguer tout d'abord entre les barbarismes de *vocabulaire,* les seuls qui soient véniels, et les barbarismes de *grammaire,* qui sont abominables, parce qu'ici le solécisme — ou viol d'une règle grammaticale — s'accouplant avec la barbarie, un monstre double naît de leurs embrassements.

Par exemple, le futur correct, primitif, de *défaillir* est : je *défaudrai,* il *défaudra,* et le présent : il *défaut.* Si la forme : il *défaillira,* je *défaille,* n'était pas autorisée par un long et ancien usage, en même temps que justifiée par ce qu'elle a d'utile, d'expressif et de doux, — comme l'ont très bien montré MM. Bastin et Fernand Gregh cités par M. Gaston Deschamps, — il faudrait voir dans ce petit polisson le type du barbarisme de grammaire et le livrer sans miséricorde à toutes les foudres de M. Faguet[1]. L'usage et le dictionnaire permettent de dire : des vau*riens,* une vau*rienne,* comme on dit une fai*néante,* et peut-être qu'un jour un membre de l'Académie française, auquel sa femme dira : « *Propre-à-rien !* » lui répondra : « *Propre-à-rienne !* » en sa juste colère. Mais voici d'autres termes barbares, probablement rebelles à toute civilisation : le verbe *concluer,* le subjonctif *peuve,* les substantifs *ambassadeuse, sollicitrice,* l'adjectif *ignarde...*

« Sachez-le, Monsieur le ministre, il n'y aura jamais rien de commun entre votre Université athée, matéria-

1. Notre chapitre VIII reviendra sur le verbe *faillir* et sur la confusion des temps de ce verbe avec ceux de *falloir.*

liste et par-dessus tout *ignarde*, et les facultés libres...[1] »

Certains adjectifs sont employés en fonction de participes par des personnes « ignardes » qui se figurent que *usité* ou *stupéfait* sont des verbes : *usité par, stupéfait par*... Voilà d'affreux barbarismes de grammaire.

Dans *Orphée aux enfers*, Pluton a loué une urbaine à l'heure pour faire visite à Jupiter. Il roule vers l'Olympe dans son char numéroté. L'acteur Léonce, sur la scène des Variétés, prêtant l'oreille au bruit des roues non caoutchoutées du vieux fiacre, disait aux Olympiens : « J'*ouïs* une voiture ; l'*ouïssez*-vous ? » L'indicatif présent du verbe *ouïr* est : j'*ois*, tu *ois*, il *oit*, nous *oyons*, vous *oyez*, ils *oient*. Léonce avait le droit de faire un barbarisme ; mais que penser d'un docte commentateur d'Agrippa d'Aubigné, agrégé de grammaire peut-être, qui, à ce vers des *Tragiques* :

> J'oy d'un gosier mourant une voix demi-vive,

met en note : « J'*oy*, c'est-à-dire j'*ouïs* » ?

Voilà les barbarismes qui déshonorent un homme. Quant à ceux qui ne sont pas autre chose que l'essai d'introduire dans le vocabulaire un mot neuf, les mines et les cris que les lettrés font à leur vue devraient s'adresser à d'autres scandales plus dignes de leur grande émotion.

Vaugelas était assurément un homme de goût, de

1. Le *Pays*, du 24 avril 1876, cité par A. Darmesteter dans sa thèse sur la *Création actuelle de mots nouveaux dans la langue française*.

flair, de tact et d'esprit. Mais on peut trouver étrange qu'il n'ait pas vu ce que Nicole lui montrait si clairement, quoique dans un français qui aurait pu être meilleur :

Ce qu'on ne trouve pas bon aujourd'hui, parce qu'il n'est pas dans l'usage présent, deviendra bon dans quelque temps parce que l'usage l'approuvera. Et ainsi rien n'est plus faux que la règle que M. de Vaugelas semble vouloir établir, qu'on ne peut faire de nouveaux mots, puisqu'il reconnaît dans ses *Remarques* que quantité de mots qui n'étaient point autrefois en usage *y sont devenus* depuis.

Le sage Nicole avait raison de plaider la cause du néologisme ; car c'est aux jansénistes, ses bons amis, que nous devons plusieurs mots dont on sera peut-être bien étonné d'apprendre qu'ils furent d'abord des barbarismes: *inexpérimenté, irréligieux, intolérance, clairvoyance, inattention, désoccuper, déchirement, resserrement, incontestablement.* Et voici d'autres mots français « qu'en termes décisifs condamne Vaugelas » : *inaccoutumé, intrépide, âpreté, culture*[1], *affectueusement, alerte.* A propos d'*âpreté*, ce grand grammairien ajoute à l'erreur de la condamnation l'absurdité du motif: « *Aspreté* n'est pas bon parmi ceux qui ont soin de la douceur du langage ; *il a luy-mesme ce qu'il signifie.* » Mais c'est justement pour cette raison que le mot est bon, maître Janotus ! *Inculquer*, aux yeux de Vaugelas, « ne vaut rien

1. M. Brunot (*Histoire de la langue française*, t. II, p. 232) nous apprend que le mot *culture* existait en 1521, mais que les écrivains qui craignaient de latiniser lui préféraient *labour.*

et passe pour barbare ». Cependant il regrette ce mot parce qu'il est « fort significatif » et qu'*imprimer* ou *répéter*, « dont on se sert en sa place, n'ont garde de signifier » la même chose. Eh bien, alors, disons *inculquer !* Le proscrirait-il, peut-être, à cause de cette « syllabe sale » que Philaminte voulait retrancher de la langue ?

La sentence sur *enhardir* est curieuse par l'embarras de la pensée, la longueur de la phrase, la pesanteur du style, et par deux ou trois petites singularités de langue ou de syntaxe :

Enhardir est un mot usité de beaucoup de gens, mais non pas certes des bons auteurs ni de ceux qui font profession de la pureté de la langue. Il est vray que nouvellement un de nos meilleurs écrivains a pris la hardiesse, ou, pour parler comme luy, s'est *enhardi* d'en user ; mais il ne faut pas l'imiter, quoique j'avoue que ce mot *soit* fort commode, que le son n'en soit pas désagréable, et qu'il *seroit* à désirer qu'il fust hors de tout reproche, afin qu'on s'en pust servir. Je suis le plus trompé du monde s'il n'est bientôt légitimé, n'*estant*[1] passé jusques icy que pour bastard : car le compagnon s'est poussé merveilleusement depuis quelque temps *en ça*[2], comme si sa propre signification lui estoit un augure du bien qui luy arrivera, puisqu'il le doit attendre de la cour, mère de l'usage, où il n'y a que les hardis qui l'emportent.

Bon ! Si le mot est commode, bien sonnant, assuré

1. Pourquoi pas : n'*ayant* ?

2. Deux mots inutiles ; comment le passé ne serait-il pas toujours « en ça » ?

de faire fortune, qu'attendez-vous, ô maître Thubal Holopherne ! pour lui ouvrir les salons de la société honnête ?

Insulter est un « mot né un peu avant la mort de M. Coeffeteau, qui n'a pas osé s'en servir, à cause de sa grande nouveauté, tant il estoit religieux à ne *point* user d'*aucun* terme qui ne fust en usage ». Oh ! oh ! voilà une « récidive », monsieur de Vaugelas, que Bélise, votre élève, n'aurait pas passée à Martine. Si l'auteur de l'*Histoire romaine* avait eu moins de « religion » à l'endroit d'un mot latin qu'il était grand temps de franciser, cela n'eût *point* fait *aucun* tort à son honneur d'écrivain, au contraire [1].

On connaît les termes du jargon précieux qui sont restés dans la langue française : « Tenir bureau d'esprit », — « une taille élégante », — « une vertu sévère », — les yeux « miroirs de l'âme », — être « sec de conversation », etc. Vers 1690, certaines locutions étaient « à la mode », c'est-à-dire, encore un peu affectées et risquées : *impolitesse, esprit louche, entretien gauche, avoir du goût à, abdiquer* et *aloi* au figuré [2]. Mais on laissait inexorablement hors de la langue nationale et royale tous les vocables qu'on trouvait

1. On est d'autant plus en droit de reprocher à Vaugelas ce que Bélise appelle « la récidive de *pas* mis avec *rien* » — ou avec *aucun,* — qu'il l'a critiquée chez les auteurs de son temps, et qu'il formule dans ses *Remarques,* après le grammairien Oudin, la règle que nous suivons aujourd'hui.

2. Darmesteter.

ignobles. L'office de Vaugelas fut précisément de pourchasser tout ce qui n'était pas « du bel usage ». « *Barguigner* est un mot de la lie du peuple, dont il ne faut jamais se servir. Il est si bas et si abject, que je ferois mesme scrupule d'en user en une lettre que j'escrirois à mon fermier. » Avec une noble indignation, l'auteur des *Remarques* s'oppose, comme à des « monstres » qui « infecteroient la beauté de notre langue » et qu'il faut « étouffer dans le berceau », aux expressions suivantes : *chercher noise* — *tailler de la besogne* — *mettre sur le tapis* — *taster le poux* aux villes, et ce qui n'est pas fait pour diminuer le dégoût que cette dernière locution lui cause, c'est qu'il écrit *poux* avec un *x* [1].

La Bruyère et Fénelon n'étaient point de l'école de Vaugelas. « Est-ce donc faire pour le progrès d'une langue, demande La Bruyère, que de déférer à l'usage ? » Fénelon voudrait « ne perdre aucun mot et en acquérir de nouveaux ».

J'entends bien qu'il ne faut pas aller trop vite ; l'ins-

1. Deschanel, dans ses *Déformations de la langue française*, énumère d'autres mots qui furent d'abord des intrus mal accueillis : *Insidieux* (Malherbe). — *Exactitude* (un monstre, dit Vaugelas, auquel on s'est accoutumé). — *Savoir-faire* (ne devait pas durer, d'après Bouhours). — *Démagogue* (Bossuet). — *Effervescence* (étonnait Mme de Sévigné). — *Érudit, Inconduite, Bienfaisance* (abbé de Saint-Pierre). — *Suicide* (abbé Desfontaines). — *Obséquieux* et *Investigation* (Rousseau). — *Obligeance* (né sous le ministère Calonne). — *Vulgarité* (Mme de Stael). — *Persifler, mystifier, égaliser* étaient désapprouvés par Voltaire, qui se moque aussi d'*errements*.

tinct de conservation n'est pas moins nécessaire que l'esprit novateur, pour que le progrès suive une marche sûre et n'ait point à revenir sur ses pas. Mais l'impopularité méritée qui s'attache aux puristes, aux pédagogues, aux grammairiens, aux régents, aux pions, aux professeurs, ainsi qu'à certains magistrats dont la majesté annonce qu'ils sont investis du devoir sacré de faire respecter les lois, d'où vient-elle, sinon de la ressemblance de tous ces gens-là avec des bornes? En toutes choses : politique, religion, musique, peinture, mœurs sociales, ameublement, toilette, aussi bien que vocabulaire et grammaire, — il y a une multitude de pantins qui paraissent étrangers à l'idée même du mouvement et d'un changement possible. Il faut, suivant eux, conserver tel quel le Code Napoléon, demeurer catholiques, puisque nos pères le furent, ne rien tenter pour l'extermination du fléau de la guerre, puisqu'elle *est,* qu'elle *fut* et qu'elle *sera,* renoncer pour toujours au beau rêve d'unir en république les États de l'Europe, — tant de nations restant ennemies et tant de gouvernements monarchiques, — nous habiller éternellement, pour être bien mis, en serveurs de grands dîners, imiter docilement les chefs-d'œuvre et les maîtres de l'art, et nous garder comme de la peste, quand nous écrivons un livre, de tout ce qui n'est pas autorisé par des règles ou par des exemples! Il se peut que tout ne soit pas à blâmer dans une modestie si sage ; mais essayez donc de comprendre l'idée que ces honnêtes gens doivent se faire, je ne dis pas du progrès, je dis simplement de

l'histoire ! Y a-t-il eu, dans l'histoire, certains événements qui se nomment le christianisme, par exemple, ou la Révolution de 89 ? Comment ces grands événements seraient-ils survenus, comment nous paraîtraient-ils aujourd'hui bienfaisants ou glorieux si cette stupide doctrine d'immobilité était juste ? Et comment la poésie de Victor Hugo, comment sa langue présenteraient-elles quelques différences heureuses avec celles de Malherbe ?

Victor Hugo, d'ailleurs (chacun le reconnaît à présent), n'était point le révolutionnaire que l'école romantique se figura d'abord et qu'il s'est parfois piqué d'être. Grand réformateur, cela va sans dire, il ne le fut qu'avec cette prudence et cette modération qui assurent la marche régulière du progrès. On peut même trouver qu'il fut timide. En matière de langue, il resta soumis à la tradition comme un classique, il ne fit point violence au vocabulaire, et il respecta la grammaire religieusement. Il écrit, dans *Littérature et philosophie mêlées* :

Nous ne sachons pas qu'on ait fait des mots nouveaux. Or, ce sont les mots nouveaux, les mots inventés, les mots faits artificiellement qui détruisent le tissu d'une langue.

Il y a un pluriel baroque, sinon barbare[1], et deux erreurs dans ces quatre lignes : d'abord il n'est pas exact qu'on n'ait point fait de mots nouveaux ; ensuite, ce n'est

1. *Sachons* est la forme de l'impératif ; celle du subjonctif est : *sachions*, seul pluriel de : « que je sache », ou de : « je ne sache pas ».

jamais eux qui « détruisent le tissu d'une langue ». Mais n'importe ; ce texte a l'intérêt de nous montrer Victor Hugo aussi hostile au néologisme que le classique Viennet lui-même, qui, le 14 août 1855, dans une séance solennelle de l'Institut, fit lecture, pour l'amusement et pour le scandale de son auditoire, d'une *Epître à Boileau* tout émaillée des barbarismes à la mode.

Comme Ronsard, Victor Hugo a demandé d'abord à la bonne langue maternelle ce qu'elle avait de mots pour rendre ses idées, et il s'est trouvé qu'à bien peu de chose près ce vieux trésor national était suffisant. Après avoir lu et relu les instructives *Notes* de M. Edmond Huguet *sur le néologisme chez Victor Hugo,* je ne retiens guère que quatre ou cinq termes dont on peut dire avec une presque certitude (l'absolue certitude est rare en cette affaire) que le poète les a créés : *moustachu* — barbe *sanglière* — *lettrer* le peuple — *bergerade,* mot tellement préférable à *bergerie* pour désigner un poème ou un tableau pastoral, que M. Huguet doute que l'auteur des *Misérables* et de l'*Homme qui rit* ait été le premier à l'écrire. Tous les autres néologismes apparents de Victor Hugo sont des archaïsmes, au contraire, ou des mots rarement employés. C'est ainsi que *compagnonne* est dans Charron ; mais je ne sache pas que le verbe *trognonne,* qui rime avec ce substantif, ait pour lui une autorité ancienne. *Prosaïstes,* qui paraît une fois, au tome I de la *Correspondance,* et qui signifie sans doute esprits prosaïques, n'a pas eu la belle fortune de *prosateur,* créé par Ménage. L'importance mé-

diocre du vocabulaire néologique de Victor Hugo est, en somme, la découverte qui résulte du travail minutieux de M. Huguet sur ce sujet. Un vrai barbarisme de grammaire serait *dissoude,* que j'ai rencontré je ne sais plus où dans son œuvre poétique, si ce subjonctif difforme ne pouvait pas invoquer pour lui la fantasque et débile autorité de Scarron [1]. *Traître,* souvent employé au féminin par Hugo, ne semble pas non plus d'une correction grammaticale parfaite ; mais que c'est peu de chose !

Le grand écrivain ne pouvait pas souffrir le mot *styliste*: il avait tort, parce que ce néologisme est de ceux où s'exprime une idée nouvelle qu'il fallait rendre ; le styliste est l'écrivain qui écrit pour écrire et briller, non pour dire quelque chose. Le mot est bien plus nécessaire que le nouveau synonyme de style, *écriture,* affecté assez inutilement par les Goncourt et leur école. Mais quand un professeur de rhétorique oublie ou ignore et le fran-

1. Le *Précis de Phonétique* de M. J. Bastin, p. 131, m'apprend que *dissoude* peut s'appuyer sur une autorité plus sérieuse que celle de Scarron. « Le peuple, écrit Patru, ne dit jamais *résolvons, — vez, — vent,* mais *résoudons, — dez, — dent.* Pour moi, j'ai toujours été de cet avis, et *dissoudre* se conjugue *dissoudons,* etc. Il n'y a que *dissolvant,* qui est un terme de chymie, où on l'a gardé du latin, parce que c'est un mot de doctrine, dont le peuple ne s'est point mêlé. *Résolvons,* etc. ne se dit que par ceux qui veulent montrer qu'ils sçavent du latin, et qui aiment mieux parler latin que français. Je ne condamne pas *résolvons,* etc. puisque plusieurs le disent ; mais *résoudons,* etc. me semble plus françois. ». — Les formes *soudons* et *solvons* existaient concurremment au XVIe siècle. Voy. Brunot, *Histoire de la langue française,* t. II, p. 355.

çais et la littérature au point d'appeler Bossuet « le plus étonnant *styliste* que nous ayons dans notre langue », il donnerait raison à Victor Hugo ; car il vaut beaucoup mieux se passer du terme absolument, que l'employer à dire une pareille contre-vérité.

Naturellement, tous les faits nouveaux, toutes les idées nouvelles, toutes les inventions dans tous les domaines exigent des néologismes. Ils peuvent être hideux et déformer la beauté de la langue ; mais ils n'ont point sur elle d'action corruptrice, ils n'en « détruisent » pas le « tissu ». Il est clair que les mots *photographie, socialisme, pacifisme, spirite, internationalisme, tram, dock, square,* tous les *télé...,* tous les *poly...,* tous les *para..., humanitaire* aussi (n'en déplaise à Scherer[1] et à Musset) sont nécessaires, que *détenir le record* en quelque chose est la gloire désormais proposée à la *spécialisation* des talents, et que, depuis qu'il y a des *vélos*, des *autos* et des *pneus,* il faut bien désigner par une locution inconnue de nos pères l'élégante façon, devenue si *fashionable,* de se tuer en *faisant panache.*

Seconde classe de néologismes plus intéressante : ceux qui nomment des choses anciennes, que, par

1. Puisque Scherer est, en quelque sorte, le parrain de ces *Récréations grammaticales et littéraires,* il est intéressant de noter qu'il est le père d'un néologisme, lui aussi. A propos des adjectifs de création nouvelle qui se terminent en *in,* Darmesteter mentionne *régentin* comme forgé par Scherer : « Boileau était un peu adonné à la théorie et au précepte, un peu régentin » (Scherer dans Littré, *Supplément*).

un singulier manque d'initiative, on avait négligé de nommer encore. Nous sommes tout surpris de lire, dans la thèse de Darmesteter, que *commémorer* est un néologisme introduit par Chateaubriand, surtout quand on nous apprend du même coup que *commémoration* est vieux dans la langue. Même remarque à faire pour *plagier*, qui manque au dictionnaire de Littré. Flaubert parle, dans *Madame Bovary*, d'un « cadavre que l'on autopsie » (p. 326) : il a raison ; c'est plus court que de dire : dont on fait l'autopsie. Mais voilà une de ces audaces pour lesquelles les conservateurs du français demandaient autrefois la tête des écrivains, et Littré n'a donné asile au mot que dans son *Supplément*. Il paraît que *coquettement*, employé par Rousseau et par Victor Hugo, n'est point reçu par l'Académie. Pourquoi ? *Influent* n'a été admis dans le dictionnaire officiel qu'en 1835. Darmesteter nous apprend aussi que *stériliser* était barbare du temps de Mercier, qui, en 1801, réclama sa naturalisation. Veuillot a lancé *inculture* deux siècles après Vaugelas, qui, lui, ne voulait même pas de *culture*[1].

Les néologismes discutés avec le plus de passion sont, — troisièmement, — ceux qui, désignant des choses dont le nom existe déjà, prétendent leur en substituer un nouveau. Les motifs, valables ou vains, de cette substitution sont : la désuétude des anciens termes ;

1. « *Culture* ne vaut rien, quoique le composé *agriculture* se dise. » Voyez page 22.

l'usure de l'image autrefois transparente qui se cache dans leur étymologie ; enfin, l'excessive maturité et (pour y aller de mon barbarisme, moi aussi) le *faisandage* d'une civilisation où le raffinement des idées, la complexité des systèmes, l'amollissement des mœurs, l'*impressionnabilité*[1] des femmes et des hommes, — un médecin dirait, en résumant tout dans un seul terme pathologique : l'universelle *névrose* de la société moderne — s'est *exacerbée* à tel point que pour rendre les nuances délicates et subtiles de cette richesse propre à la décadence, la simplicité classique ne suffit plus. Il faut admettre, il faut même sentir qu'*attirance, compatissance, assouvissance* avaient pour Chateaubriand, Flaubert et Gautier, une force expressive qu'*attraction, compassion, assouvissement* n'ont plus. Flaubert écrit (*Madame Bovary*, p. 335) : « Alors elle tâcha de l'émouvoir, et, *s'émotionnant* elle-même, elle vint à lui conter... » Qui ne voit qu'*émue elle-même* serait faible, et *s'émouvant*, tout à fait mauvais ? Un tableau, un poème *mouvementé* dit plus et dit autre chose qu'un tableau, un poème animé ou vivant. Pourquoi vous voilez-vous la face, spirituel auteur des *Propos littéraires*, devant *activer* et *s'activer*, que vous reprochez à M. Léon Daudet comme un barbarisme « du Kamtchatka » ? Ce n'est pas Léon seulement, c'est Alphonse qui a usé de ce terme, et Zola, et M. Pouvillon dans son chef-d'œuvre des *Antibel* : « Martril *s'active* dans la

1. Néologisme de George Sand.

chambre autour de la marmite. » Il est vrai qu'elle pouvait *aviver* le feu sans avoir besoin de l'*activer* ; mais le verbe réfléchi *s'active* a un autre sens et dit assurément plus que « s'occupe » : il est bien fait, il est nécessaire, il est agréable. *Utile dulci.* Que vous faut-il de plus, ô critiques timorés ! pour lui conférer le sacrement du baptême ? Je comprends qu'*extrémoncier* fasse peur dans le roman de *Jep,* et comme l'extrême-onction ne s'administre guère qu'une fois dans la vie, on peut, sans nulle gêne, se passer de cet affreux barbarisme. J'aime mieux goûter les écureuils gris *courbouillonnés* au vin de Madère que Brillat-Savarin offre aux joyeux vivants. *Soleilleux,* — risqué aussi par M. Pouvillon, — n'était peut-être pas très utile, puisque *soleillé* est un vieux mot français, et que Théophile Gautier a mis en honneur le néologisme *ensoleillé,* découvert par lui dans les œuvres d'un poète fribourgeois[1].

Gambetta, dit-on, affectionnait le verbe *impartir,* qui ne se trouve point dans les dictionnaires. Ce néologisme, oublié par Darmesteter, paraît si naturel et si bon qu'on s'étonne qu'il ne soit pas français. Quelqu'un a-t-il pu être choqué de lire, dans le *Temps* du 5 septembre 1905 : « Le président l'informe que le laps de temps qui est *imparti* aux orateurs est, à son endroit, écoulé » ? Un maître, Gaston Paris, écrit lui-même à la page 267 de ses *Penseurs et Poètes* : « Quant à l'originalité et à la beauté, il n'était pas en son pouvoir (il s'agit de

1. *Histoire de la Suisse française,* par Philippe Godet, p. 604.

Leconte de Lisle et de ses leçons poétiques) de les *impartir* à ceux qui ne les avaient pas. »

Minimiser semble avoir pour père M. Lavertujon ; je ne sais trop si le drôle est né viable : « C'est un parti pris chez moi de ne contempler mes morts que sous leur aspect sympathique, et par suite, de *minimiser* les côtés moins favorables à l'interprétation bienveillante[1]. »

D'une façon générale, je voudrais, à la suite de Fénelon, « autoriser tout terme qui nous manque et qui a un son doux, sans danger d'équivoque, n'en perdre aucun et en acquérir de nouveaux ». Malheureusement, le grand crime du néologisme, c'est de n'être pas libéral du tout, malgré son apparente largeur d'âme, et de « chasser violemment », comme Darmesteter l'en accuse, « nombre de mots de bonne marque qui méritent d'être conservés »[2] ; son vice rédhibitoire est d'être souvent inutile, et son moindre défaut est d'être laid. Mais il faut prendre garde que cette impression de laideur qu'il fait d'abord sur nous est due à l'inaccoutumance. On finit par s'habituer à tout, et, comme dit le *Roman de la Rose :*

Mainte chose deplest novele
Qui par accoutumance est bele.

Agissements, vomi pour la première fois par le ministre Billaud à la tribune, honoré d'une belle place dans le testament littéraire d'Élisée Reclus[3], ne deviendra

1. *Gambetta inconnu.*
2. *La vie des mots.* p. 119.
3. Il écrivait, peu d'heures avant sa mort : « Chaque individu

jamais joli ; on l'enlaidit encore quand on a l'air de le trouver mignon, quand on se plaît à étaler ses grâces et à lui donner une *tournure,* avec l'auteur de *Gambetta inconnu* : « Les agissements du général Boulanger commençaient à *prendre une tournure* insupportable. » Un néologisme s'avale assez bien comme pilule ; accommodez-le à une sauce grasse, c'est alors qu'il est dégoûtant.

Royer-Collard trouvait abominable le verbe *baser.* « S'il entre, je sors ! » criait-il, outré de colère, à l'Académie. Cris impuissants ! fureur bizarre ! *Baser* n'a pas d'autre tort que de faire avec *fonder,* qui vaut mieux, un double emploi bien superflu. Mais voulez-vous voir de *baser* un usage si malpropre qu' « en voilà pour tuer une oreille sensible » et qu'il faut *sortir,* comme Royer-Collard ? Le 26 juillet dernier, un journal prétendu français traduisait le *Lokal-Anzeiger,* journal allemand, en ces termes :

On n'a jamais oublié en Allemagne que des *relations intimes, basées* sur des intérêts dynastiques, commerciaux et politiques, ont réuni pendant longtemps les deux empires (allemand et russe)... Les craintes que Paris et Londres ont manifestées que *la rencontre impériale* (en français : la rencontre des empereurs) ne fût un danger pour l'entente cordiale, ne sont pas tout à fait *dénuées de fondement.*

Ça, c'est du dévergondage. Quand je lis que l'Alle-

nouveau qui se présente avec des *agissements* qui étonnent, une intelligence novatrice, des pensées contraires à la tradition devient un créateur ou un martyr... Il agit, et le monde se trouve changé. »

magne et la Russie entretiennent des *relations intimes, basées* sur des intérêts dynastiques ou autres, je rougis pour la pudique Allemagne et la chaste Russie, je tremble pour le bonheur futur du ménage franco-anglais, et ma honte et ma crainte ne sont point « dénuées de fondement ».

III

FAUTES DE GRAMMAIRE

La grammaire d'une langue n'est pas livrée autant que son vocabulaire à l'instabilité, ce périlleux privilège de tout ce qui vit ; cependant elle change, elle aussi, puisqu'elle est vivante ; mais étant l'âme de l'organisme, elle est moins variable et moins mobile que les traits extérieurs du visage ou les mots.

L'effacement des désinences du régime et du sujet, au XIV[e] siècle, est sans doute la plus importante altération que la grammaire française ait subie dans le cours entier de son histoire. L'usurpation du verbe *réussir*, devenu actif et passif sans cesser d'être neutre, est un exemple d'une révolution grammaticale de détail. La réforme de l'orthographe nous en réserve d'autres, des petites et des grandes. Tant que cette réforme se contentera de ramener à l'unité la plupart des lettres doubles, d'effacer les derniers vestiges d'une étymologie de pur luxe, de simplifier le signe du pluriel, etc., les gains l'emporteront sur les pertes ; mais si on lâche en liberté les paresseux qui ne veulent pas se donner la peine de comprendre et d'appliquer la règle si facile et

si élégante du participe passé, — la plus considérable de celles qu'ont juré d'abolir nos nouveaux sans-culottes, — les amis d'une sage discipline seront chagrinés de cette anarchie.

La règle, il est vrai, n'était parvenue à sa formule tout à fait précise que depuis une centaine d'années; on ne l'observait pas toujours au XVIIe siècle, elle était contestée ou affaiblie par des exceptions plus ou moins arbitraires[1], et c'est sur cette licence et ces fantaisies de nos aïeux que se fondent les partisans de l'abrogation. Mais elle avait fini par s'établir souverainement, et rien dans toute la grammaire française n'était plus clair ni plus logique. Aucune étude sérieuse et amusante, aucun jeu intellectuel ne pouvait être plus utile pour exercer les jeunes esprits à l'attention et à la réflexion. Car, à la différence d'autres problèmes orthographiques qui ne sont que des casse-têtes chinois, la règle du participe passé est la raison même, et la clarté en est *presque* sans ombres. Les cas vraiment embarrassants sont rares[2]; il n'y a qu'à laisser, dans ces oc-

1. Par exemple, on laissait le participe invariable, lorsque, précédé du complément direct, le participe était suivi du sujet : « La peine que m'a *donné* cette affaire »... « La lettre qu'a *écrit* Mme de Sévigné. » Le vers de *Cinna* :

« ... Les misères
Que durant notre enfance ont *enduré* nos pères »,

n'est point une licence, c'est l'application de la règle assez singulière que Ménage et Lancelot allaient bientôt formuler.

2. On en verra des exemples au chapitre VIII.

casions négligeables, la liberté prendre ses aises. Et le féminin est si joli, si doux, si fondant, si moelleux dans les phrases de ce genre : « la poésie que vous avez admirée » — « les lettres que j'ai écrites » — « la contrée qu'il a parcourue », — que c'est un lourd attentat contre les grâces de proposer qu'on le supprime.

Ajoutez à cette raison d'euphonie la raison logique donnée par M. Bourciez dans son vigoureux article contre *La simplification de la syntaxe française* : « Bien loin que l'habitude prise de dire *j'ai écrit la lettre* doive nous amener à ne plus dire *la lettre que j'ai écrite*, j'y vois une raison décisive pour que cette seconde construction soit conservée. Il est naturel qu'à un moment donné nous ayons renoncé à dire *j'ai écrite la lettre*, pour préférer *j'ai écrit la lettre*, et c'est là une dissociation qui devait se produire en vertu de la démarche devenue familière à l'esprit français. Quand je dis *j'ai écrit*, je ne sais pas encore ce que j'ai écrit, ou, du moins, je ne le fais savoir en aucune façon à mon interlocuteur ; ma phrase, ainsi commencée, pourrait s'achever par un tout autre mot que le mot *lettre*. Mais, quand je dis *voilà la lettre que j'ai écrite*, qui ne voit que le cas est précisément inverse, et que l'allure progressive de la pensée nous a interdit ici de rompre entre les termes une relation originelle ? »

Est-ce pour avoir trop aimé le féminin que Darmesteter tombe dans le péché, page 112 de sa thèse sur le néologisme : « La parfumerie s'est appropri*ée* ce suffixe (la dérivation des mots en *ine*) ; nous lui devons la *brillantine* » ?

J'aime mieux supposer une faute d'impression ; car l'accord serait ici un gros solécisme d'étourderie, tout pareil à celui de M. Hanotaux dans son rapport à l'Académie française sur la simplification de la syntaxe (1900) : « L'Académie s'est demand*ée* s'il n'y avait pas quelque inconvénient à étendre outre mesure le système de la tolérance[1]. »

C'est sans doute aussi ma propre faiblesse à l'endroit de ce délicieux féminin qui me remplit d'indulgence pour la faute critiquée par Scherer[2] : « Une proposition tend*ante* à... » Le moyen âge confondait l'adjectif verbal et le participe présent ; le XVIIe siècle les distinguait à peine, et l'Académie française, avec sa coutumière rigueur scientifique, définissait le *gris* : « la couleur la plus approch*ante* du bleu. »

> Pleur*ante* après son char vous voulez qu'on me voie,

dit Hermione. Ce vers fut une belle occasion pour les grammairiens de nous expliquer la différence entre la situation prolongée que peint ici l'adjectif et l'acte passager qu'exprime le verbe dans cet autre vers d'*Andromaque* :

> N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux
> Que la veuve d'Hector pleur*ant* à vos genoux ?

1. Cité par M. P. Clairin, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, dans ses très amusants et invraisemblables *Exercices français entièrement nouveaux, extraits du Dictionnaire de l'Académie* (Paris, Henry Paulin, 1905).

2. Voyez page 1.

La distinction n'est point vaine ; il est bon d'aiguiser la vue sur des nuances telles que celle-ci ; mais si on ne la méconnaissait pas au XVIIe siècle, elle n'était pas encore très exactement saisie, et Racine pouvait librement orthographier *pleurante* dans les deux cas, puisqu'il écrit, dans une lettre de sa jeunesse, avec une tendresse charmante pour le genre comme pour le sexe féminin : « J'en avais (d'une demoiselle d'Uzès) quelque idée assez tendre et assez approch*ante* d'une inclination.[1] »

Les analyses, comme celle qui fait comprendre et appliquer aux enfants la règle du participe passé, sont d'autant plus utiles qu'il semble, à voir certaines fautes grossières devenues de nos jours extrêmement communes, que l'on n'enseigne plus dans les écoles à distinguer le sujet du régime, le complément direct du complément indirect.

Lisez n'importe quel journal, vous ne tarderez pas à tomber sur une phrase où un nom au singulier est sujet d'un verbe au pluriel, l'attention de l'auteur ayant été distraite par d'autres pluriels qui sont à côté :

« Des montagnes d'où descendent de nouvelles gé-

1. Il y a, dans la langue actuelle, des restes de l'ancien accord au féminin : « Toute affaire cessante » — « Deux heures sonnantes ». Un commis des postes, ayant lu ce chapitre publié d'abord dans *la Revue*, m'apprend qu'il est d'usage courant dans son administration de dire : « Une dépêche A *entrante* dans une autre B ». Une « dépêche », dans le langage des postes, est un sac de correspondances. Notons aussi « la poste restante ».

nérations que trop de prospérité n'*ont* pas encore affaiblies » (Le *Temps*, du 30 août 1905). — « La législation de tous les autres pays, y compris l'Espagne, *ont* pris les devants » (Une revue religieuse du 1er août). — « Les dangers de guerre que l'attitude de l'Allemagne et de l'Italie *faisaient* craindre » (Publications de la Société Gambetta, 1re série, p. 233).

Voilà de détestables imitations d'un mauvais vers de Lamartine :

> Un jeune montagnard près d'une jeune fille
> Sur la même racine *étaient* assis tous deux [1].

Mme de Noailles imprime : « Qui mieux que toi con*nais*... » (*L'ombre des jours*, p. 175). Le sujet du verbe est *qui*, mais la proximité de *toi* produit par attraction l'erreur de l'*s*, signe de la seconde personne. —C'est, dira-t-on, la faute des typographes ! — Non, c'est celle des auteurs, dont l'extrême négligence a fini par dégoûter les typographes de faire leur métier. Nous livrons à l'imprimerie des manuscrits pleins de *lapsus*

1. *Jocelyn*, troisième époque. (Voir, p. 217, l'ingénieuse apologie que M. André Beaunier a faite de ce vers.) Voltaire est-il plus correct en prose quand il écrit : « Le comte Piper, avec quelques officiers, *étaient sortis* du camp » (*Histoire de Charles XII*, livre IV)? Mais j'avoue que dans l'exemple suivant de La Fontaine : « Le singe avec le léopard gagnaient de l'argent à la foire », le pluriel *gagnaient* peut et doit être regardé comme correct, tant la préposition *avec* est, dans cette phrase si courte, l'exact équivalent de la conjonction *et* ! Je reviens sur ceci au chapitre VIII : ***Erreurs et oublis ; repentirs ou récidives.***

et nous ne corrigeons plus nos épreuves ; les ouvriers suivent notre exemple.

Il est vrai que les grands classiques semblent avoir commis des fautes d'accord, qui sont de même nature. La Bruyère, dans son discours de réception à l'Académie française, fait à ses confrères ce compliment : « Toutes les sortes de talents que l'on voit répandus parmi les hommes se trouvent partag*és* entre vous. » Il a conservé, dans les quatre premières éditions du *Discours sur Théophraste*, l'apparente incorrection que voici : « Le fond des caractères qui y sont décrits *sont* pris de la même source. » Mais ne savez-vous pas, ô mes contemporains ! que lorsque ces fautes-là sont faites par des classiques, ce ne sont point des solécismes ? On les décore du beau nom de *syllepses* ou d'*anacoluthes*[1], et nous sommes priés sinon de nous agenouiller devant elles, au moins de leur tirer notre chapeau comme à des singularités vénérables de syntaxe et de langue ! Ainsi, Mme de Sévigné écrit dans ses lettres divines : « On donna l'autre jour au Père Desmares un billet *en montant en chaire* » ; cette petite absurdité de

1. La *syllepse* est l'accord du nombre, du genre ou de la personne, non avec le mot exprimé, mais avec celui qu'on a dans la pensée. Par exemple : « Les personnes que vous attendiez sont *tous logés* ici » (quand ces personnes sont des messieurs). Cette façon de parler était courante au XVIIe siècle. Est-ce par syllepse qu'on dit assez souvent aujourd'hui : « *Un* espèce de chapeau ou de tableau » ?

L'*anacoluthe* est une irrégularité de construction par changement brusque au cours d'une phrase.

construction veut dire : au moment où il montait en chaire. Reconnaissons que personne aujourd'hui n'est capable d'écrire aussi mal ; mais sous la plume d'un écrivain du grand siècle, on excuse, on approuve, on admire une « anacoluthe » si hardie, et l'on cite, à ce propos, le tour assez étrange, mais autorisé par tant d'autres exemples, du vers 4 de l'*Art poétique* :

Si son astre *en naissant* ne l'a formé poète.

Deux temps autrefois en honneur, le passé défini et l'imparfait du subjonctif, ont disparu du langage populaire et sont évités par les personnes du monde soigneuses de ne rien dire et de ne rien écrire qui ait l'air affecté. Ce sont deux pertes sans compensation. Les entorses que nous sommes contraints de donner au tour naturel de nos phrases pour éconduire ce cuistre de subjonctif imparfait sont un tourment connu de quiconque tient une plume. Mais ce n'est pas seulement l'imparfait qui est d'un commerce épineux. Telle est devenue la difficulté d'entretenir d'amicales relations avec tout le subjonctif, que, par défaut de pratique sans doute, nos maîtres écrivains et nos maîtres grammairiens eux-mêmes tombent dans des oublis singuliers.

Victor Hugo a dit, dans *Toute la lyre* :

N'attendez pas de moi que *je vais* vous donner
Des raisons contre Dieu…

Pourquoi pas : « que j'aille » ? On s'étonnerait d'un solécisme inutile, que rien d'abord ne semble justifier

et que la mesure du vers ne demandait point, s'il n'était pas très probablement volontaire, et si l'on ne devait voir dans cet indicatif un reflet du langage enfantin, l'équivalent de cette tournure familière : « Je ne vais peut-être pas être assez absurde pour vous donner des raisons contre Dieu, comme si je pouvais douter que Dieu est[1] ! Non, mes enfants, vous n'attendez pas cela de moi... »

Au tour de Flaubert maintenant. — « Ni moi ! reprit vivement M. Homais, *quoiqu'il lui faudra* pourtant suivre les autres... » Je sais bien que c'est M. Homais qui parle ; mais si cet apothicaire aime l'enflure d'un style prudhommesque et « pompier », il n'a pas coutume d'être grammaticalement incorrect ; il dit, ailleurs, irréprochablement : « Il se pourrait que les abricots eussent occasionné la syncope », et l'intention qu'on pourrait prêter à Flaubert de ridiculiser ici M. Homais par un solécisme est plus que douteuse. L'auteur a-t-il voulu souligner par cette incorrection une pauvreté grammaticale de notre langue ? Je ne le crois pas non plus ; mais il est certain que le futur du subjonctif serait bien commode !

Feu Henry Michel a écrit (si le *Temps* du 16 août

1. M. Bastin remarque, dans son *Étude historique sur le verbe et les principaux adverbes dans la langue française*, que Darmesteter s'est trompé en disant qu'on ne peut jamais employer l'indicatif après *ne pas douter* ou après *s'étonner*. Il faut dire, au contraire : L'homme vertueux ne doute point *qu'il y a* un Dieu ; et la meilleure règle serait même, suivant M. Bastin, de supprimer toujours, après *ne pas douter*, et le subjonctif et la négation.

1905 l'a cité exactement) : « Il est fort possible qu'après une période de temps, dont nul n'oserait fixer l'étendue, les matérialités de la guerre russo-japonaise *apparaîtront...* », etc. Et Henry Michel, qui était bon professeur, aurait parfaitement pu justifier son solécisme par une foule d'exemples de Bossuet : « Dieu permettra peut-être que l'union se *rétablira.* » — « Dieu permettra que vous vous *laisserez* émouvoir. » « Jusqu'à ce que le Seigneur, se lassant enfin de sa vengeance, se *souviendra...* » — « Encore que ce triomphe de Jésus-Christ sur la mort ne *s'accomplira* qu'à la fin des siècles », etc., etc. Mais Henry Michel était trop bon professeur aussi pour ignorer que ce qui est permis à Bénigne peut être défendu à Michel[1].

1. Les grammairiens du XVIIe siècle avaient été attentifs à certains cas exceptionnels où *quoique* peut régir l'indicatif. « Dans un endroit de M. d'Ablancourt, remarque Ménage, *quoique* est mis avec l'indicatif d'une manière agréable ; mais c'est parce qu'il y a deux ou trois mots entre *quoique* et le verbe que cette particule devrait gouverner au subjonctif : « *Quoique,* à dire le vray, je ne *suis* guère en état de le faire. » « Encore que cela est vrai », écrit Pascal. Quant au conditionnel, la construction de *quoique* avec ce mode est très fréquente chez les écrivains et même chez les grammairiens du dix-septième siècle. Mais, en règle générale, quiconque ne pense pas, avec certains grammairiens trop larges, que tout ce qui a été imprimé par des écrivains grands ou petits est français, doit condamner comme des solécismes les emplois du conditionnel ou de l'indicatif tels que les suivants : « Quoique cela *pourrait* vous compromettre, si on le savait » A. Dumas, *Monte-Cristo.* — « Je ne vous déteste pas, quoique, en vérité, je *serais* excusable de le faire » (H. Gréville, *Louk Loukitch*). — « Ils aimaient leurs meubles, bien qu'ils en *riaient* quelquefois » (Zola, *l'Argent*). — « Quoique quelques-unes *seraient* d'avis » (Vaugelas). — « Quoiqu'elle *n'avait* pas

On croirait voir un homme qui, à force de contempler des suffixes, des désinences et des dérivations, en a gardé un éblouissement, lorsqu'on rencontre sous la plume d'un maître de grammaire et de langue tel que Darmesteter des emplois du subjonctif et de l'indicatif aussi contestables que ceux-ci :

« Dans aucune des langues dont nous pouvons étudier l'histoire, il n'y a de mot abstrait qui, si l'on en connaît l'étymologie, ne se résolve en mot concret ; et, *a priori*, il est évident qu'il n'en *puisse* être autrement [1]. » — « Il est curieux que la guerre de 1870-1871 *n'a* laissé aucun mot dans la langue [2]. » — Un autre grand grammairien et historien de la langue française, notre guide principal dans cet ouvrage, M. Ferdinand Brunot, ne commet-il pas un solécisme du même genre, en écrivant : « Il est possible que, si les circonstances politiques n'avaient pas changé, si en particulier le développement des sociétés populaires ne s'était pas trouvé enrayé, au lieu de cette littérature populacière se *serait* développée une littérature vraiment populaire (*Histoire de la langue et de la littérature française, des origines à* 1900, publiée sous la direction de Petit de Julleville, tome VII, page 839) ? — Un troisième maître cher et vénéré, M. Michel Bréal, écrit de même que

mérité d'être flattée » (Bossuet). Je cite ces exemples d'après M. Bastin, mais sans les trouver acceptables comme lui.

1. *La vie des mots étudiée dans leur signification*, p. 85.

2. *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française*, p. 260.

M. Brunot : « Je ne crois pas que cette revision du vocabulaire *pourrait* être conduite jusqu'au bout ». (*Revue des Deux Mondes*, 1[er] décembre 1889.)

Après de tels exemples, il serait peu charitable et peu intéressant d'insister sur la fréquence d'une faute de grammaire plus commune qu'aucune autre, et de citer au hasard et entre mille ce passage d'un conte traduit de l'anglais, que lisent les abonnés du *Temps* : « Je ne crois pas que sa signature *vaudrait* quatre sous. » Le conditionnel, décidément, n'est un substitut du subjonctif que dans la langue du chansonnier Mac-Nab : « Faudrait qu'on les expulserait. » La grammaire exige *vaille,* à cause du présent exprimé : *je ne crois pas,* ou, mieux encore, *valût,* à cause de l'imparfait sous-entendu dans la phrase : je ne crois pas que sa signature (s'il signait) valût... Ellipse toute semblable à celle du fameux vers 278 d'*Andromaque* :

On *craint* qu'il n'essuy*ât* les larmes de sa mère.

En revanche, dans le même roman-feuilleton, « Je voudrais bien que maman arrive » n'est pas aussi incorrect qu'on pourrait le croire d'abord, n'est même pas incorrect du tout, parce que *arrive* répond à un temps présent, — et vivement présent, — dans la pensée de la jeune fille qui parle. « Je voudrais bien » signifie : je souhaite ardemment... Donc, *je voudrais bien que maman arrivât* serait, dans la bouche de la fillette, non seulement un pédantisme pire qu'une faute de grammaire, mais un véritable contresens.

M. Michel Bréal a noté, dans ses doctes *Essais de*

sémantique, p. 148, un cas assez curieux où il est impossible de se servir de l'adjectif *meilleur,* le seul comparatif de *bon* qu'autorise la grammaire, et où il faut, de toute nécessité, faire le solécisme *plus bon* : « Vous vous étonnez, dites-vous, qu'il ait été assez bon pour croire toutes ces choses ; et moi je vous trouve encore bien plus bon de vous imaginer qu'il les ait crues. »

La morale de tout ceci est qu'on sera sage de ne pas crier haro trop précipitamment sur certaines violations apparentes de la grammaire française, conseillées au contraire par un profond instinct de notre langue, et c'est surtout aux témérités du subjonctif qu'il y a tantôt des circonstances atténuantes et tantôt de très bonnes excuses. Les hérésies grammaticales dont on ne pourra jamais rien faire de bon méritent seules d'être sommairement exécutées.

C'est ainsi qu'il faut être sans culture classique pour user d'une syntaxe aussi barbare que celle-ci : « *Malgré qu'il court* (ou *qu'il coure*) comme un lièvre, on le rattrapera bien », puisque, condamnée par la grammaire, cette faute sera toujours inutile dans une langue qui possède *bien que, quoique* et *encore que.* Mais n'allez pas dire, avec Duclos (*Considérations sur les mœurs de ce siècle*) : « *Quoique sûr* qu'on soit de son jugement », ni, avec Victor Hugo (*Préface de Cromwell*) : « *Bien qu'en aient dit* certains hommes qui n'avaient pas songé à ce qu'ils disaient... » Ce sont deux fieffés solécismes. Dites : « quelque sûr », ou « si sûr », ou « pour sûr qu'on soit » : et : « quoi qu'en aient dit », — en deux

mots nettement séparés, — *quoi* étant ici un pronom et tenant lieu de *chose*[1].

Les distractions des dieux sont parfois incroyables. Plus frappantes et beaucoup moins dignes d'excuse que celles des pauvres mortels que nous sommes, ce sont elles surtout qu'il est juste et utile de relever, afin, mes frères, de nous rendre un peu de courage.

Un membre de l'Académie française (il est vrai que ce n'était que Maxime du Camp) n'a pas appris, au lycée, ce que sait aujourd'hui le dernier instituteur de village : que l'article contracté *ès* est un pluriel ; il écrit : « Docteur *ès-philosophie* », « maître *ès prose* française » (*Souvenirs littéraires*, t. II, p. 24). Un autre académicien, Camille Doucet, secrétaire perpétuel, dans son rapport sur les concours de 1879, ignore la distinction que font toutes les grammaires et tous les dictionnaires entre *chaque* et *chacun* : « L'Académie française a placé ce livre en tête des quatre ouvrages auxquels sont décernés quatre prix de deux mille francs *chaque* » ; et cette castagnette fêlée sonne si musicalement aux oreilles du petit Doucet, qu'il la fait reclaquer encore : « Elle accorde deux prix, de mille francs *chaque*, l'un à... l'autre à... »

Madame Bovary est, sans conteste, un des plus beaux chefs-d'œuvre de notre littérature. Ce que je ne me lasse

1. Flaubert a fait le même solécisme dans ses lettres à sa nièce Caroline (CXXVIII) : « Que dis-tu de Julie, qui croit (*bien qu'on lui dise*) qu'on peut toujours, etc. »

pas d'admirer dans cette étude profonde de mœurs et de caractères, qu'il faut relire tous les ans et apprendre par cœur, comme *le Misanthrope,* c'est surtout la patience et la solidité d'un travail préparatoire qui n'a rien voulu laisser aux hasards de l'improvisation. Non, les mères Gigogne du roman contemporain ne se font plus aucune idée d'un ouvrage médité avec cet amour, construit avec cet art, écrit avec ce soin. Mais renonçons à la légende de l'impeccabilité de Flaubert, et respirons à cette pensée, comme gens délivrés d'une superstition. Il y a quelques petites taches dans *Madame Bovary* : merci, oh ! merci à la critique et merci à l'écrivain pour notre faible vue, qu'un soleil trop pur aveuglait !

Page 24 de l'édition dite *définitive*, on lit : « Jamais il ne put la voir en sa pensée *différemment qu'il ne l'avait vue* la première fois. » Tour assez *différent* d'un tour aisé et léger. — « *Dans le seul but* de lui complaire » (p. 307) n'est pas approuvé des puristes[1]. — *Du* est à la fois une amphibologie et une ellipse bien dure dans cette phrase de la page 136 : « Elle prit les répugnances *du* mari pour des aspirations vers l'amant. » — « La mère François donnait à Hivert des explications à troubler *un tout autre* homme. » Il faudrait : « Tout autre homme », ou : « Un autre homme. » *Un tout autre homme* signifie : un homme tout différent.

1. Sur « dans le but » voy. notre chapitre VIII, p. 212.

Flaubert montre un goût bizarre pour la conjugaison réfléchie dans des cas où le neutre serait meilleur, d'abord parce qu'il est plus court. « Le sujet *se* tarissant » (p. 106), « un immense étonnement qui *se* finissait en tristesse… » (p. 118), « des nappes violettes *s'alternaient* avec le fouillis des arbres » : passe encore ; mais « des enfants qui *s'amusaient à se jouer entre eux* » (p. 29) : que de mots pour dire que les enfants jouaient ! « Quelques marguerites *étaient repoussées* » (p. 150). Ce passif est-il correct ? Peut-être ; mais le verbe neutre *avaient repoussé* serait seul de tout repos ici, et le plus sûr est de réserver le passif pour les fleurs artistement ouvragées dans du cuir ou du cuivre repoussé [1].

1. J'appelle l'attention des philologues, et peut-être aussi celle des psychologues, sur l'étrange préférence, aujourd'hui si commune, qu'on montre pour la lourde forme passive dans tant de cas où le simple verbe neutre, — plus agréable et plus léger, moins appuyé, moins fort, moins définitif, — serait bien suffisant. La vieille chanson du furet disait :

Il *a passé* par ici
Le furet du bois joli ;

mais notre jeunesse des deux sexes chante moins gracieusement : « Il *est passé…* » Pourquoi Darmesteter écrit-il : « *Heur est disparu* de la langue », au lieu de : *a disparu*, puisque, d'ailleurs, la disparition n'est point totale ? M. J. Bastin (p. 170 de son *Précis de Phonétique*) distingue entre : « les fleurs *ont éclos* pendant la nuit » (action), et : « les fleurs *sont écloses* depuis ce matin » (état). Usons moins de l'*état*, et plus de l'*action* ; commençons toujours par nous demander si la forme qui exprime simplement l'action ne suffit pas.

Au chapitre III de la première partie, le père Rouault vient apporter à Charles 75 francs en pièces de 40 sous. Étourderie, non plus de grammaire, mais de comptabilité ! Une somme de 75 francs en pièces de 40 sous appartient à la même arithmétique hardie de bachelier ès lettres que la joie du numéro 2 se gaudissant d'être impair, selon la traduction mémorable du vers de Virgile :

Numero deus impare gaudet.

Ces peccadilles d'un grand écrivain, — dont plusieurs ne touchent pas la grammaire, — ne lui font, quand elles la blessent, que des égratignures. Parmi les vétilles proprement grammaticales, on pourrait mentionner encore l'usage anormal de quelques prépositions. Les prépositions ont leur emploi, qu'il ne faut point changer sans de bons motifs, et je n'aperçois pas du tout la raison que Flaubert peut avoir eue d'écrire : « Il était jaloux *contre* tout le monde », et : « Elle se sentait irritée *de* lui » (pages 5 et 67).

Avec une régularité dans l'abus, — d'où le bon usage est né quelquefois, — le vulgaire, peu porté de sa nature à l'économie, est prodigue de prépositions parasites, qu'on fera bien de surveiller et d'exclure du discours aussi longtemps qu'elles ne seront pas devenues obligatoires. On a pris l'habitude plutôt mauvaise de dire : « Il est gêné avec d'autres *qu'avec* moi »,

au lieu de : Avec d'autres que moi ; « Cela fut dit à d'autres *qu'à* lui », au lieu de : A d'autres que lui ; « Je ne le croirais de personne, excepté *du* colonel », au lieu de : Le colonel excepté.

Pour de bon, au lieu de Tout de bon ; « Le succès de cette pièce *s'affirme* », pour dire qu'il s'affermit, furent d'abord des *lapsus linguæ,* ou peut-être des grâces affectées devenues des négligences ; « une politique *néfaste* (c'est-à-dire funeste) *au* pays » est un gros solécisme de parlementaire pédant ; *en outre de* est une petite abomination universellement répandue, qui d'ailleurs n'affaiblit point l'excellent discours prononcé à Lyon, le 3 mai 1906, par M. Clémenceau[1].

« Il *a été* se promener », au lieu de « Il est allé se promener », serait-ce un quiproquo qu'on ne fait, d'ailleurs, qu'au passé défini et indéfini du verbe *être* ? Pour sentir ce que la confusion a d'étrange, il suffit, — comme l'a remarqué, je crois, M. Clédat, — de mettre le

1. « Dans la réalité, *en outre des* prescriptions de la loi, les instructions écrites et verbales furent, etc. » — Chateaubriand a fait la même faute : « *En outre de* mes vieilles dettes » (*Mémoires d'Outre-Tombe,* t. V, p. 542). Répétons, même après l'autorité d'un tel maître, que c'est abominable, puisque *en outre de mes dettes* n'ajoute qu'un barbarisme inutile à ce que disait brièvement et correctement *outre mes dettes.* — Je relève, avec regret, *en outre de,* chez un autre grand écrivain, Sully Prudhomme : *L'expression dans les beaux-arts,* page 208, « en outre de l'expression... » — Très fréquent aussi dans les beaux ouvrages philosophiques de M. Bergson ; enfin, très fréquent partout, et même chez les meilleurs.

verbe *être* à un autre temps : Il *est* se promener, il *sera* se promener[1].

« Ce dernier document est extrêmement *difficile à se procurer...* » Portez armes ! Battez, tambours ! Vive l'armée ! Le voilà, le voilà, le grand solécisme historique, immortalisé par certain bordereau qui eut la gloire, — il y a treize ans, — d'être la *sacrée source* (sacrum caput) d'une littérature infinie. La paix soit avec lui ! Puisse-t-il dormir à présent pour l'éternité, — la langue d'Esterhazy, devenue tout à coup non moins illustre que celle du serment de Strasbourg prêté en 842, étant aussi informe que le français du IXe siècle, et la floraison littéraire qui date de ce temps-là ayant été close un peu plus vite que l'ère jadis ouverte par le texte barbare ! C'est pourquoi je regrette de lire dans le *Petit Temps* du 12 juillet 1905 : « Il y a des spécimens presque *impossibles à se procurer.* » Il faut dire « presque introuvables », ou : « très difficiles à obtenir »,

1. Voltaire a fait la même remarque, dans ses commentaires sur Corneille, à propos de ce vers de Pompée :

Il *fut* jusques à Rome implorer le Sénat.

« Il y a plusieurs personnes qui disent : je fus le voir, je fus lui parler ; mais c'est une faute, par la raison qu'on *va* parler, qu'on *va* voir ; on *n'est* point parler, on *n'est* point voir. » Cependant un hispanisant me fait observer que l'espagnol emploie le verbe *être* au sens *d'aller*, comme le français, et que cette langue « conjugue exactement de la même façon, au passé défini, les deux verbes *ir* (aller) et *ser* (être) ». Si, en français, l'on emploie *être* au sens d'*aller*, ce ne peut être, en tout cas, qu'au *passé*, défini ou indéfini.

s'il s'agit d'escamoter à l'ennemi une pièce aussi rare que le manuel... répandu partout... du tir d'artillerie de campagne[1].

Certain emploi du pronom démonstratif *celle, celui, ceux,* joint à un adjectif ou à un participe passé, appartient le plus souvent[2] à une langue si relâchée que la conversation même l'évite et qu'on n'en trouverait pas beaucoup d'exemples dans les livres qui se piquent de la moindre tenue ; mais ils pullulent sous la plume incontinente de nombreux journalistes que Rabelais eût trouvés « plus baveux qu'un pot à moutarde », que Montaigne aurait traités d' « esfoirés », et dont je dirais qu'« ils font sous eux », si j'osais m'exprimer ainsi. « L'obscurcissement du soleil a été plus sensible que *celui observé* dans la dernière éclipse. » — « Les points moins importants après *ceux résolus* furent abordés ensuite. » — « La loi la plus ancienne est *celle anglaise* de 1677 », lisais-je avant-hier dans trois de leurs

1. Je rencontre une incorrection toute pareille dans *Victor Hugo le philosophe* de Renouvier, p. 77 : « L'espèce d'être et d'action de Satan est *impossible à se représenter.* » — Pour d'autres observations sur ce tour, qu'on peut défendre... jusqu'à un certain point, voy. le chapitre VIII.

2. Je fais cette réserve : « le plus souvent », parce que, comme l'a dit un poète français,

Igna point de réglation
Qui n'ait son exceptation.

Nos classiques, il est vrai, ne s'étaient jamais exprimés de la sorte ; mais ce n'est peut-être pas une raison pour condamner absolument un tour elliptique et très clair qui peut faire une heureuse économie de mots. Voy. encore p. 216.

torchons. Je pense qu'une selle anglaise est une selle de forme particulière. Mme Sans-Gêne n'oubliait pas d'ajouter ici l'article féminin ; elle disait en pleine cour de l'empereur, à ce que l'on raconte : — « Où sont vos femmes, messieurs les grands-officiers ? Je ne vois que *la celle à Lannes.* »

Le champ de la moisson est immense ; il n'y a d'autre raison pour lier sa gerbe que l'heure sonnée ou l'espace parcouru. Combien de richesses ne pourrais-je pas glaner encore, inconnues chez les petits auteurs, oubliées dans les grands ! — « Ces outils de morsure contenaient assez de venin pour que *de s'en piquer fût être assuré d'en mourir* » (M. Paul Bourget, cité par *La Revue* du 15 novembre 1903). — « Les croisés de l'Europe inondent la Syrie *en bien plus grand nombre* que toutes ces nations ensemble *n'en ont jamais eu* dans leurs émigrations » (Voltaire). — « Les fils de Gengis-kan lui apportèrent les trésors de l'Asie. C'est *de là que les Russes trouvent* souvent aujourd'hui les ornements d'argent et d'or » (Voltaire). — « Les rois de Castille, d'Aragon, de Navarre *se réunirent par le danger* » (Voltaire). — « Le *nom* du pape Léon X est célèbre par *son* esprit » (Voltaire, *Essai sur les mœurs,* chap. LV et suivants). — « Bien que la mort violente soit préférable au lent engourdissement qui use et qui ronge, je ne crois pas que tuer le malade, quelque énergique que soit le moyen pour le guérir, doive être employé tant qu'on peut avoir recours à d'autres » (un rédac-

teur très spirituel et habituellement français de la *Petite Gironde*). — La même excellente feuille, en nous faisant le pathétique récit d'une partie de plaisir en mer terminée par une noyade générale, concluait avec le désespoir d'un cœur absolument navré : « *Toutes* les recherches faites pour retrouver la famille noyée *n'ont pas* abouti. » Mais, brave *Petite Gironde,* il n'était pas nécessaire que *toutes* les recherches aboutissent, si une seule avait été heureuse.

On se lasse de tout, même des perles. Fermons cette fois l'écrin, sur le solécisme du génitif enchevêtré par grappe, du pronom relatif rebondissant en cascade : — « Comment le ciel est-il l'effroi des malheureux ? Il l'est des coupables et *ce sont des* malheureux *dont* il est le consolateur[1] » (Voltaire, *Éloge de Crébillon*). — « Je voudrais pouvoir transcrire ici cette curieuse pièce ; mais malheureusement je ne l'ai pas et *ne m'en souviens pas d'un seul mot* » (Rousseau, *Confessions,* IIe partie, livre XII). — Il n'y a vraiment pas lieu de nous sortir *des* phrases *du* genre *de* celles *dont* tu viens *de* me gratifier et *dont* je ne *t'en* veux pas d'ailleurs » (M. Paul Bourget, cité par *La Revue* du 15 novembre 1903). — « Les études *dont* j'espère lui *en* rendre compte » (La Bruyère). — « Doutez-vous que l'Euxin

1. Il ne faut pas condamner sans merci toutes les tournures de ce genre, dont plusieurs sont moins des incorrections que des *complications,* qu'on a raison d'éviter maintenant mais qui florissaient autrefois avec pleine licence. Nous aurons encore un mot à dire sur ce sujet au chapitre VIII.

ne me porte en deux jours Aux lieux *où* le Danube *y* vient finir son cours » (Racine). — « Il est certaines choses *que,* une fois que nous les avons sues, nous *les* savons toujours » (Malherbe).

Le plus grand des prédicateurs a dit : — « C'est le fruit que je me propose de ce discours, qui étant de telle importance, je ne puis douter du secours que... » Mais ici, chapeau bas !... Nous ne citions tout à l'heure que du Voltaire ou du Rousseau... Voilà La Bruyère, Racine, Malherbe, Bossuet, voilà le grand siècle, et ce sont des « anacoluthes ».

IV

EXCÈS DE GRAMMAIRE

On ressuscitera moins difficilement tout un lot de termes disparus qu'une seule forme grammaticale ancienne et tombée en oubli.

Quelques personnes, au XVII[e] siècle, s'exprimaient encore de la façon suivante : « Il marcha contre les ennemis *qu'il* savait *qui* avoient passé la rivière. » — « Voici une façon de parler de M. Vaugelas, *que* je doute fort *qui* soit correcte » (Thomas Corneille). — « C'est un temps de confusion et de trouble, *qu*'on souhaiteroit *qui* n'eust jamais esté. » — « Un jeune garçon *qu*'on lui disoit *qui* avoit un beau naturel » (Racine).

Ce vieux tour, assez bizarre, commençait à étonner ceux mêmes qui continuaient de s'en servir. En vain Thomas Corneille, Vaugelas, l'Académie française cherchent à l'expliquer. « C'est, concluent-ils après y avoir perdu leur latin, une irrégularité de construction dont on ne peut rendre raison qu'en disant que l'usage l'a ainsi voulu. »

Comme cette construction irrégulière « choquait beaucoup les oreilles délicates », les grammairiens conseillaient de lui substituer l'infinitif et de dire, par exemple : « Les ennemis qu'il savoit avoir passé la rivière. » Le Père Bouhours approuve : « Le soleil, que les mathématiciens disent estre bien plus grand que la terre », au lieu de : « qui est bien plus grand ». Mais la correction n'était point heureuse ; car la lourdeur de la tournure infinitive rit moins à nos oreilles que le ricochet, amusant plutôt que dur, du relatif.

Sans trouver eux-mêmes l'explication de l'étonnante syntaxe, les lettrés du XVIIe siècle, par les remarques qu'ils ont faites et par les exemples qu'ils ont donnés, ont aidé ceux du nôtre à la découvrir.

Bouhours écrit : « Si l'on parloit selon la règle, on diroit : Le soleil, que les mathématiciens disent *qu'il* est plus grand que la terre. » A ce singulier exemple il ajoute cette réserve plus singulière encore : « Mais cette construction seroit bien choquante, *quelque régulière qu'elle fust*. »

Dans un discours assez ridicule qui fut servi à Louis XIV par l'abbé Colbert pour le complimenter sur la révocation de l'édit de Nantes, mais qui est, dit-on, de la cuisine du divin Racine, l'orateur flagornait le roi en ces termes : « Sans cela (sans l'édit de révocation), votre règne, *que* le ciel a voulu *qui* fût un règne de merveilles, auroit manqué de son plus bel ornement. » Cette platitude a un intérêt grammatical, à cause d'une variante du texte. Il portait d'abord : « Votre règne que le ciel a voulu *qu'il*

fût un règne de merveilles », et le changement de *qu'il* en *qui* est une correction postérieure.

L'auteur des *Provinciales* écrit : « Mais après tout, mon Père, à quoi avez-vous pensé de donner le nom de suffisante à une grâce *que* vous dites *qu'il* est de foi de croire *qu'elle* est insuffisante en effet ? » J'ignore si au lieu de : « qu'elle est insuffisante », on lit : « qui est insuffisante » dans certaines éditions ; mais *qu'elle* ou *qui,* n'importe, c'était la même chose, la même syntaxe, la même phrase tournée avec la même élégance vive et légère dans les deux cas.

Rien n'est plus fameux en littérature que la première ligne des *Caractères* : « Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et *qui* pensent. » Ne perdons point l'équilibre de notre jugement devant les insondables abîmes de ce *qui. Qui pensent* et *qu'ils pensent*, *qui* et *qu'ils,* sont ici tellement identiques, que l'argot des « potaches » dirait : « C'est kif-kif ! » et le fait est que La Bruyère s'est soucié comme d'une guigne de la préférence que le choix de *qui* semble marquer. La preuve qu'il n'y a pas pensé une seconde, c'est qu'il écrit *qui* sans y prendre garde en maint endroit où *qu'il* serait évidemment la bonne leçon : « Ce *qui* lui faut » (lettre du 3 avril 1685, à Condé). — « Vous avez la plus fertile imagination *qui* soit possible de concevoir » (lettre à Santeul). — « Il est impunément dans sa province tout ce *qui* lui plaît d'être » (*De quelques usages*, § 62). — « Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans les poèmes de Ra-

cine, et *qui* tendent un peu plus à une même chose » (*Des ouvrages de l'esprit*, § 54)[1].

Dans la langue populaire et dans celle des écrivains plaisants du XVIe siècle, l'emploi de *qui* pour *qu'il* devient drôlatique :

« Le lèchevin (l'échevin) fut si affable *qui* le renvoyi sain et sauf » (*Agriable conférence de deux paysans*, 1649)[2].

Bonaventure des Périers écrit : « Et suis esmerveillé *qui* ne se soit encore trouvé roy, ni prince, ni seigneur... » Et encore : « Un des gentilshommes de la Beauce que l'on dit *qui* sont deux à un cheval quand ils vont par pays. »

A toi, Rabelais, la balle : « Je croy *qui* nous forge

1. Il y a, dans les *Remarques* de Vaugelas (tome I, page 375 de l'édition Chassang) une phrase inintelligible par sa longueur et par ses pronoms relatifs enchevêtrés. Je me demande si un des *qui* ne doit pas être entendu au sens de *qu'il*, et si cette traduction ne donnerait pas la clef du rébus. Je souligne le *qui* en question. Il s'agit des rimes dans la prose : ... « Il faut nécessairement avouer que de sa nature la rime n'est point une chose vicieuse, ni dont le son offense l'oreille, et qu'au contraire elle est délicieuse et charmante, mais que le Génie de notre langue l'ayant une fois donnée en appanage, s'il faut ainsi parler, à la Poésie, il ne peut plus souffrir que la prose, comme j'ay dit, l'usurpe, et passe les bornes qu'il leur a prescrites, comme à ses deux filles, qui neantmoins sont si contraires l'une à l'autre, *qui* les a séparées, et ne veut pas qu'elles ayent rien à desmesler ensemble. » — Un lecteur de ce chapitre, publié d'abord dans la *Revue Universitaire*, M. Boureau, professeur au collège de Briançon, m'informe que son édition de Vaugelas, datée de MDCLXII, porte *qu'il* et non *qui*.

2. *Le langage populaire de Paris*, par Ch. Nisard, p. 328.

icy quelque langage diabolique et qu'il nous charme comme enchanteur » (livre II, chap. vi). Cette leçon est celle de l'édition de 1542 donnée par François Juste. Plus tard, un autre auditeur, Pierre de Tours, corrigea la faute de *qui* (qui n'était pas précisément une « coquille », mais une curiosité de syntaxe ou plutôt de phonétique[1]) et imprima : *qu'il*. On peut voir les deux textes en regard l'un de l'autre, à la page 90 du magnifique volume où M. Pierre-Paul Plan nous a récemment présenté le *Catalogue raisonné, descriptif et figuré des Éditions de Rabelais de 1532 à 1711* (Paris, Imprimerie nationale, 1904).

Donc, à l'origine de la locution bizarre dont le dix-septième siècle se servait encore couramment, mais avec surprise, avec doute, sans y tenir par un choix judicieux, sans la comprendre même, et en la laissant volontiers s'éteindre dans l'oubli, il n'y a pas autre chose qu'une prononciation vicieuse. Caduc au siècle de Voltaire, absolument tombé au siècle de Victor Hugo, ce ricochet archaïque de *que* et de *qui*, — si quelque antiquaire s'était avisé d'en restaurer le jeu, — aurait eu l'air d'une ignorance barbare ou enfantine de la langue française.

1. M. Edmond Huguet l'a clairement montré dans sa thèse sur la syntaxe de Rabelais. Il signale un fait de phonétique tout pareil dans un certain emploi de l'*y* : « De ce travail *y* ne leur souvient. » — Les ricochets de *qui... qu'ils* remontent loin dans l'histoire de la langue. Voyez le tome I du grand ouvrage historique de F. Brunot (Librairie Armand Colin), pages 339, 430, 466, etc., pour divers exemples tirés du moyen âge.

Cependant deux grands critiques littéraires de notre époque n'ont pas redouté cette apparence.

L'un écrit : « Pour retenir quelque chose des vertus éducatrices *que* nous persistons à croire *qui* sont celles du latin. »

L'autre : « La théorie de l'amour, de Schopenhauer, *que* vous savez *qui* est une chose étonnante. » Et encore : « *Ce que* je ne suis pas sans craindre un peu *qui* ne soit le vrai. »

Ni à l'école ni au lycée ces messieurs n'ont appris à s'exprimer d'une façon si extraordinaire. Ils ont découvert plus tard, dans les vieux auteurs, ces gentillesses-là, et ils ont eu besoin d'entraînement pour prendre l'habitude d'écrire de la sorte. On n'y arrive pas du premier coup. Le pli formé, ils n'ont pu s'en défaire ; car on comprend que cet exercice amuse, et c'est pourquoi j'ai grand soin de m'en abstenir, de peur de ne plus pouvoir m'en passer, si je m'y mettais une bonne fois. Mais personne ne s'est laissé séduire par leur exemple. Quel but se sont-ils proposé ? On perd probablement sa peine, quand on essaie de rendre la vie à une bonne tournure grammaticale qui est morte ; on perd certainement sa peine — et c'est bien fait — quand cette tournure est morte parce qu'elle ne méritait pas de vivre. Donc leur travail est vain, mais leur plaisir est réel. Quelle bonne farce, lorsqu'on a bien étonné les gens du monde et bien scandalisé les instituteurs primaires, de pouvoir leur dire : — Ignorants ! ce français, *que* vous croyez *qui* est de la mau-

vaise piquette gâtée, est du classique de derrière les fagots[1] !

J'entends par *Excès de grammaire* trois sortes d'erreurs : soit une syntaxe correcte, mais lourde, affectée et pédante ; soit l'érudition superficielle des puristes et des petits historiens de la langue ; soit enfin (ou d'abord) l'effort stérile des Dons Quichottes de la grammaire française rompant des lances pour des formes évanouies. Il convient, d'ailleurs, de distinguer les formes vraiment regrettables de celles qui ne valaient pas cher. L'absurdité est double, quand le chevalier errant se bat pour de vieux moulins à vent délabrés qu'il prend pour des palais superbes ou des maisons logeables, et c'est le cas de l'étrange syntaxe du XVI[e] siècle que nous avons étudiée comme entrée de jeu.

Voici une tournure encore plus saugrenue : « Tout de même, dans mon temps, j'aimais mieux qu'on me retînt *que non pas qu'on me dît* de m'en aller. »

Il est vrai que Vaugelas s'était exprimé à peu près de même : « Ils tiennent plus de l'architecte et du masson *que non pas* de l'orateur. » Mais Thomas Corneille estime qu' « on ne sauroit employer avec grâce ces mots

1. M. Gavel, agrégé de l'Université, professeur de seconde hispano-française au lycée de Bayonne, m'apprend, dans une lettre intéressante en date du 24 février 1908, que la façon de parler examinée dans ce paragraphe est courante encore dans le langage populaire de Rouen.

superflus », et l'Académie française déclare formellement qu' « il faut les supprimer ».

Cependant il y a une différence entre la tournure de Vaugelas et celle de son imitateur moderne. Dans la plus ancienne, — type classique d'un langage encore vivant chez les paysans charentais et sans doute aussi chez d'autres, — les mots *que non pas* sont hors de la construction et ne servent absolument à rien ; il suffit de les laisser tomber pour avoir une phrase allégée, non moins claire, plus française. L'autre tournure, — dont je cite en note un vieil exemple tiré du même grand grammairien classique[1], — est une masse beaucoup plus cohérente et solide ; on ne saurait pratiquer dans la phrase aucun retranchement superficiel : il faut tout démolir de fond en comble. Eh bien ! démolissons tout. Lorsqu'on va s'engager dans un mauvais pas d'où l'on voit qu'on ne pourra sortir sans patauger à travers un marécage, il n'y a qu'à prendre un autre chemin.

Les classiques du XVIIe siècle eurent tort de croire qu'ils pouvaient, en toute sécurité, faire, dans les phrases construites avec *que non pas que*, la suppression voulue par l'Académie ; ils ne se sont pas aperçus qu'il y a, dans ces imprudentes aventures, de tels enchevêtrements de syntaxe, qu'on risque de n'échapper aux

1. Au mot *celle-là,* à propos d'un emploi de ce pronom où *celle* lui paraît préférable, Vaugelas écrit : « Qui oseroit nier qu'il ne soit mieux dit en prose et en vers : « qu'il soit une amour plus « forte que celle que je vous porte », *que non pas que* « celle-là que « je vous porte ? »

longueurs que par l'incorrection. Ces vers du *Tartufe* sont incorrects :

J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

Il faudrait : « Que non pas qu'il eût reçu... », tour impossible en vers, inélégant en prose, affreux toujours et partout. « Il ne manque plus que vous l'excusiez ! » écrit Hector Malot dans un de ses romans. Aucune apologie tirée du besoin d'aller vite en besogne, sans tant commenter ce qu'on lit, ce qu'on écrit ou ce qu'on mange, ne pourra me faire avaler cette arête. Il fallait absolument alonger et dire : « Il ne manque plus que cela, que vous l'excusiez ! »[1]. On peut, sans trop de difficulté, ne voir qu'une ellipse dans ce vers des *Femmes Savantes* :

Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire[2] ;

mais, dans certains vers de Corneille, dans certaines phrases de Bossuet, la suppression d'un *que*, aussi nécessaire qu'il est encombrant, est moins une ellipse qu'un solécisme :

1. Dans son beau livre : *Euripide et ses idées*, p. 88, M. Masqueray écrit : « Il n'aurait plus manqué que Télémaque tuât Pénélope ! » Ici, la correction est facile : « Télémaque tuant Pénélope ! Il n'aurait plus manqué que cela. »

2. *Jusqu'au chien* devient le sujet dans cette phrase de Bernardin de Saint-Pierre : « Jusqu'au chien prenait part au bonheur de la famille. »

Plutôt, plutôt la mort que mon esprit jaloux
Forme des sentiments si peu dignes de vous !
(*Nicomède,* vers 53.)

« Il ne craint rien tant que le bruit et la vie du siècle vienne troubler ou interrompre ce repos caché et intérieur » (*Deuxième panégyrique de St Joseph*). — « Il n'est rien de plus véritable que le pontife doit sacrifier d'un esprit tranquille. »

Comment fallait-il dire? Je ne sais, ce n'est pas mon affaire, mais tout autrement, à coup sûr[1] ; et d'abord il fallait ne point s'embarquer dans un détroit dangereux où il ne peut y avoir de salut pour la syntaxe à la fois et pour le bon style. Respectons la grammaire, mais plus encore la langue, et rappelons-nous la parole d'or de Quintilien : *Aliud est grammatice, aliud latine loqui,* c'est-à-dire (traduction libre) : en supprimant certains *que,* vous serez incorrect ; en les exprimant, vous serez gauche... « Ne soyez l'un ni l'autre », disait Nicomède. Soyez français.

Un autre emploi de *qui,* non encore tout à fait sorti de l'usage, est moins déplaisant que les précédentes cacophonies.

Un de nos plus illustres contemporains écrit : « A quoi

1. Commines échappait au solécisme par l'addition de *ce que,* lourde ralonge qui, pour notre syntaxe, ne fait qu'introduire une autre incorrection : « Il n'estoit rien au monde dont le roy eust plus grand paour que *ce qu'*i lui eschappast quelque mot. » Cité par M. Brunot, *Histoire de la langue française,* t. I, p. 460.

ici-bas il faut réfléchir, pour y remédier, *qui peut,* c'est probablement à ce qui nous manque. »

C'est avec la même grâce que Saint-Simon a dit : « La maréchale de Clérambault n'interrompait son jeu que le temps des deux repas et trouvait mauvais encore qu'on la quittât à 2 heures après minuit... *Qui l'eût cru,* on eût fait ses repas sans quitter les cartes. » Les exemples de ce tour ne sont pas spéciaux aux grands écrivains irréguliers. On le rencontre chez les classiques : « Bonne chasse ! dit-il, *qui* l'auroit à son croc ! » (La Fontaine). Fontenelle écrit dans la préface des *Oracles* : « Voilà ce qu'il faut aux gens doctes. *Qui* leur épargnerait tout cela par des réflexions, par des traits ou de morale ou même de plaisanterie, ce serait un soin dont ils n'auraient pas grande reconnaissance. » Deschanel, dans ses *Déformations de la langue française,* cite d'autres textes, qu'il tire de Corneille, non pas, il est vrai, de ses chefs-d'œuvre, mais de ses premières comédies ; car il faut convenir que, si l'on trouve cette construction chez les classiques, ce n'est pas, généralement, chez les plus purs. Au XVI[e] siècle, les exemples abondent partout :

> *Qui* ne les eust à ce vespre cueillies,
> Chutes à terre elles fussent demain (Ronsard).

> Tout tombera, *qui* n'en aura le soin (Marot).

« Il faut marcher un peu plus loin, *qui* veut voir les hauts clochers » (Noël du Fail). — « *Qui* vous vou-

droit écouter, la journée se passerait en querelles » (*L'Heptameron*). — « Ils se feront mal, *qui* ne les départira » (Rabelais). — « Et *qui* osteroit Oisiveté du monde, bientôt périroient les arts de Cupido » (*id.*).

M. Edmond Huguet, le savant explicateur de la syntaxe de Rabelais, pense que cette tournure a son origine dans des phrases telles que celle-ci : *Qui l'eût entendu, on l'eût cru sage,* — où le rapport régulier de *qui* avec le reste de la construction est sensible, — mais que, peu à peu, on s'est habitué à considérer *qui* comme l'équivalent de *si l'on,* même dans les phrases où il est impossible de lui découvrir un antécédent.

Nous disons encore : « C'est comme *qui* dirait », au sens de : C'est comme si l'on disait.

On raconte que Francisque Sarcey, lorsqu'il citait dans ses articles le proverbe : « Tout vient à point, *qui* sait attendre », corrigeait d'une plume irritée la faute des compositeurs, qui ne manquaient jamais d'ajouter ici la préposition *à* : « Tout vient à point *à* qui sait attendre » ; mais que sa rage éclatait en imprécations comparables aux tragiques fureurs de la sœur d'Horace, quand le prote ne tenait aucun compte de son *deleatur*. Cette grande colère du bon Oncle n'allait pas sans quelque pédantisme. Où était le mal de retoucher légèrement le texte d'un proverbe qui, avec l'addition de la préposition *à,* devient plus coulant et plus clair sans cesser d'être aussi français ? Je suppose (et ma suppo-

sition est plus que probable puisqu'elle est déjà réalisée) que l'usage s'établisse de dire : « Tout vient à point à qui sait attendre » : l'ancienne leçon deviendra incorrecte, elle n'est encore qu'affectée ; mais le premier qui la risqua dans un temps où chacun disait encore : « Tout vient à point, qui sait attendre », fut sans doute taxé d'*affectation.*

J'ai connu un vieux gentilhomme de lettres qui, ayant assisté, en 1859, à la célèbre conférence de J.-J. Weiss sur Regnard, disait qu'il y aurait peut-être pris plaisir s'il avait eu la patience de l'écouter ; mais, impossible ! tant il s'était senti agacé par « l'affectation » que le conférencier mettait à prononcer Rè—gniard ! « Le son de Re-nard en deux syllabes sèches (continuait mon homme) est la seule prononciation autorisée par le bon, ancien et constant usage. On ne dit pas : Rè-gniaud-de-Saint-Jean-d'Angely ! » Le vieillard en était resté à la tradition de sa jeunesse ; il ne savait pas que la coutume avait changé, et que désormais la prononciation *affectée* consistait, au contraire, à ne point suivre la graphie, lettre à lettre, et à recommencer, comme au bon vieux temps, d'escamoter la diphtongue mouillée. Le travail serait double de prononcer maintenant à la mode antique ; car il faudrait, chaque fois, prendre la peine de bien expliquer à son interlocuteur ou à son auditoire que c'est de l'auteur des *Folies amoureuses,* du poète que tout le monde nomme Règniard, qu'on a l'honneur de les entretenir. Il faudrait, de même, mettre une note à toute citation textuelle du

proverbe : « Tout vient à point... », pour que le lecteur fût bien averti que l'absence de la préposition *à* n'est pas une faute d'impression.

L'objet essentiel de l'écrivain, comme de l'orateur, n'est-il pas de se faire comprendre tout de suite à force de clarté ? Lorsqu'un tour est devenu insolite ou qu'un terme a changé de sens, où est l'avantage, encore une fois, de vouloir, contre vents et marées, maintenir un archaïsme d'une intelligence laborieuse ? Vous ne pouvez plus conserver aujourd'hui leur signification première aux mots *émérite, mièvre, truculent,* sans des notes explicatives où vous direz qu'*émérite* est synonyme de *mis à la retraite,* le retraité n'eût-il jamais eu le moindre mérite ; que *mièvre* ne veut point dire mignard, mais vif, éveillé et malin ; que *truculent* n'a aucun rapport avec la plantureuse richesse des couleurs et des formes et n'est qu'un mot latin qui signifie *cruel.*

On fait montre, à bon marché, d'une érudition humiliante pour les braves gens qui, sans être illettrés, n'ont reçu qu'une instruction ordinaire, quand on rappelle avec un petit air suffisant qu'*effluves* et *amulette* sont masculins, que *phalène* est féminin, au contraire, et qu'Alfred de Musset aurait dû dire : « La phalène dorée. » N'est il pas bien glorieux aussi de savoir que les vrais mots français sont *agonir, bossué, courbatu* ; que Saint-Simon, ses prédécesseurs et ses contemporains écrivaient toujours : « le *tran-tran* du Palais », — « l'af-

faire fut faite en un *tournemain* »[1], et que *tour de main* et *train-train* sont des altérations postérieures ; qu'il faudrait orthographier : « à *tors* et à travers », — « couper *cours* », — « *forsené* », — « *sausice* », — « orgues de *Barberi* », — « *plentureux*[2] », — « *abiller* un poulet[3] », et que Bélise prononce mal en disant à son frère :

> Je me veux *mal de mort* d'être de votre race ;

c'est « male mort » qu'elle devait dire, mais qu'elle n'a pas osé, — à savoir une mort sans confession, sans absolution, et suivie de la damnation éternelle[4].

Tout ce qui est vrai étant bon à savoir, incontestablement ces notions ont leur prix. Mais nous exagérons, nous autres pédants, l'inconvénient et la honte de les ignorer. Oh ! que l'art d'écrire et même la connaissance de la langue sont donc autre chose et chose plus précieuse que l'observation des minuties de cette sorte, si intéressantes qu'elles soient ! On peut être grand écrivain et fort mal instruit des petites curiosités de la grammaire ; on peut être bon clerc en ces matières secondes et parler français comme un Basque espagnol[5] (car

1. *Lexique sommaire de la langue du duc de Saint-Simon*, par E. Pilastre (Firmin-Didot, 1905).
2. Du vieux mot français *plenté*, quantité, en anglais *plenty*.
3. *Abiller* signifie apprêter, arranger, et n'a rien à faire avec *habit*.
4. Deschanel, *Les déformations de la langue française*, p. 24.
5. C'est-à-dire : comme un Basque (parle) espagnol.

c'est *un Basque* qu'il faudrait dire encore, et non pas *une vache*).

L'érudition, du haut de son savoir de surface, condamne des fautes souvent excusées par la vraie science, qui va au fond des choses, qui juge et qui comprend. Non seulement certains barbarismes et même certains solécismes sont des péchés véniels et *les moindres attentats* (malgré tous nos préjugés) qu'on puisse commettre contre la langue française, mais ils peuvent être des progrès.

Il était si parfaitement naturel que *train-train* prît la place de *tran-tran* et *tour de main* celle de *tournemain,* qu'un nez bien mouché, comme s'exprime Horace, pouvait flairer d'avance cette substitution inévitable. Chateaubriand et Victor Hugo ne passent pas pour avoir manqué de grammaire ni d'oreille : ils ont cru tous les deux qu'*amulette* était féminin. Petite ignorance pardonnable aux grands hommes, disent les petits hommes avec indulgence ; mais si Hugo et Chateaubriand avaient sciemment féminisé ce mot, après avoir appris dans le dictionnaire de l'Académie son état civil, je dirais, moi, qu'ils ont eu raison. Car *amulette* est manifestement une fille qu'on a mise en culottes pour attraper son monde et le mystifier. Que dirons-nous d'*effluves*? Voilà encore un mot qui s'est lourdement trompé de sexe ! Quelle idée ce drôle a-t-il eue de naître garçon ? Comme s'il pouvait y avoir quelque chose de plus féminin que la tiède haleine de la saison nouvelle, les effluves *printanières,* et comme si la bonne

mère Nature, lentement réveillée, qui nous sourit et qui nous berce, ne nous faisait pas sentir, en ces journées suaves, la douceur alanguie d'une main caressante, molle et voluptueuse[1] !

Les neiges d'antan, les roses d'antan sont les neiges, les roses de l'année dernière. *Antan* ne signifie pas l'ancien temps ; il faut donc accorder aux puristes que c'est une faute d'écrire : « Une de ces bourgeoises d'antan », en parlant aujourd'hui d'une héroïne de la grande révolution. Mais si l'usage prévaut, — comme on peut en être sûr, puisque c'est déjà fait, — d'entendre par ce vocable poétique un passé lointain et indéterminé, il faudra bien suivre l'usage ou renoncer à l'emploi d'un très joli mot que le commun des lecteurs ne prendra plus dans son vrai sens[2].

Je me souviens d'une note des *Causeries du lundi*, où Sainte-Beuve, après avoir cité une phrase d'un discours politique banalement ornée du mot *pléiade* au sens

1. Le philosophe Renouvier, citant un passage de l'*Homme qui rit* (*Victor Hugo, le poète*, p. 110), a féminisé *effluves*. J'aurais souhaité que l'heureuse faute fût de Victor Hugo ; mais elle n'appartient qu'au philosophe, autorité moindre en matière de langue. Balzac a écrit : « de pénétrantes effluves » (*la Peau de Chagrin*, p. 30, de la petite édition Calmann Lévy), et il a fait aussi *amulette* du féminin.

2. Un philologue éminent, M. Édouard Bourciez, professeur de langue, de grammaire et de littérature françaises à l'Université de Bordeaux, ne craint pas d'écrire « les puristes d'*antan* », comme il écrit aussi « des latinistes *émérites* », dans son article contre *La simplification de la syntaxe française* : mieux que les textes des grands auteurs, cet exemple d'un homme du métier fait voir que ces deux mots ont changé de sens irrévocablement.

de multitude, dénonçait dans cette impropriété un défaut d'instruction littéraire, — une « Pléiade », disait le grand critique, ne pouvant signifier qu'un nombre précis de *sept* étoiles ou de sept hommes illustres. Les personnes en nombre infini qui continuent de faire la faute relevée par Sainte-Beuve seront peut-être bien aises de savoir qu'elles peuvent prendre impunément cette licence, depuis qu'une érudition mieux informée a découvert qu'avant de s'appliquer à la constellation du Taureau et à un groupe de sept poètes du IIIe siècle avant J.-C., le mot avait désigné un amas indéterminé d'étoiles brillantes.

A la dernière extrémité est, selon Deschanel, un mauvais pléonasme, comme le *décevant mirage* et la *panacée universelle* dont s'est moqué Scherer. Excès de rigueur, à mon avis. Les épithètes homériques nous en font voir bien d'autres ! Pourquoi l'extrémité n'aurait-elle pas son superlatif, comme le commencement : premier commencement, dernière extrémité ? J'ai remarqué, en lisant Vaugelas, qu'il affectionnait l'emphase légère de *très excellents,* où les puristes pourraient blâmer un pléonasme du même genre.

Pour qu'une forme qui a pour elle la raison et l'antiquité ait chance de revenir au jour, il faut qu'il y ait en sa faveur un mouvement de l'opinion.

C'est le cas d'une conspiration assez générale aujourd'hui, pour abolir, dans les membres de phrases subordonnées, quand la proposition est affirmative, un *ne*

explétif, qui est bien le parasite le plus absurde dont la syntaxe française soit restée encombrée. Mme Sand relève très justement le contresens qu'il y a dans ces mots : « Otez le couteau à l'enfant, je crains qu'il *ne* se coupe », puisque, ce qu'on craint, c'est qu'il se coupe, et non qu'il ne se coupe (pas)[1].

Sans apparence de raison, et comme pour le plaisir de faire une nuit subite dans la phrase, on a parfois prodigué ce *ne* de si étrange façon que non seulement il est inutile, mais qu'il devient un défi au sens, à la logique et à la grammaire véritable : « J'étais prête à tout avouer, dit Julie dans la *Nouvelle Héloïse*, si mon père *ne* m'en eût laissé le temps. » Comprenez : m'en eût laissé le temps. « Elle était là sans qu'aucune porte *n'*eût été ouverte » (Loti). « Nous enterrerons le garçon sans que personne *ne* le sache » (exemple cité par M. Bastin, *Le verbe et les principaux adverbes dans la langue française,* p. 191).

Prétendre, avec certains grammairiens, que ce *ne* est un legs du latin, est moins « excès de grammaire » qu'ignorance de la grammaire ; car le latin disait : *Doctior est quam putas,* très bien traduit de la façon suivante : « Il est plus savant que vous pensez », par quelques écrivains du dix-septième siècle, qui laissaient les autres dire fort impertinemment : « que vous ne pensez », et même : « que vous *ne pensez pas !* » —

1. Nous aurons lieu de revenir, au chapitre VIII, sur cette question et sur le *désir négatif* que le *ne* explétif exprime.

« Ah ! vous avez plus faim que vous ne pensez pas ! » (*L'Étourdi,* IV, 2).

Corneille écrit dans *la Suivante* :

Mon désespoir n'osait agir en sa présence
De peur que mon tourment *aigrît* ses déplaisirs.

Exemple d'autant plus remarquable que, sans rien modifier à la mesure ni au sens, il ne tenait qu'à un trait de plume d'ajouter la négation et l'apostrophe[1].

Fréquemment, l'écrivain classique paraît hésiter entre l'expression et la suppression de la négation redondante : « J'ai peur qu'elle *ne* soit mal payée de son amour, que son voyage en cette ville *produise* peu de fruits, et que vous *eussiez* autant gagné à ne bouger de là » (*Don Juan*).

De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras *et glaçât* son courage. (*La Henriade.*)

Cette indécision de nos ancêtres permet à leurs neveux d'espérer qu'il nous sera facile de bannir entièrement de la langue française un contresens de deux petites lettres qui dit plus de sottises qu'il n'est gros, et qui semble ne s'y maintenir encore que par d'assez faibles raisons d'euphonie.

1. « Il est arrivé très souvent à Corneille, en retouchant ses pièces, d'effacer la négation explétive. Son frère Thomas, au contraire, plus grammairien que son aîné, préférait l'emploi de la négation après les mots qui expriment la crainte. » (J. Bastin, *Le verbe et les principaux adverbes dans la langue française. Seconde partie, Syntaxe,* p. 199.)

Pourquoi disons-nous : « Je *n*'ai garde », puisque cette locution signifie précisément le contraire : J'ai garde, ou : je me garde ? Heureusement, par une défiance instinctive et très juste, on se garde bien de dire : « J'ai garde ». Mais comme « Je n'ai garde » paraît contraire au sens, il arrive quelquefois que les personnes qui raisonnent trop leur langage et tiennent à comprendre très minutieusement ce qu'elles disent, se donnent plus ou moins de peine pour tourner la phrase autrement. Qu'elles rendorment leurs scrupules et disent : « Je n'ai garde », en toute sécurité [1] ! Il n'y a, dans la locution qui les inquiète, qu'un déplacement léger de la négation, qui, pour ne pas se trouver à sa place logique, n'en est pas moins dûment exprimée. « Je n'ai garde de vouloir » n'est pas autre chose qu'un synonyme énergique de : « Je ne veux certes pas. » C'est ainsi que nous entendons souvent dire à la campagne : « *Je n'ai jamais cru en sortir* », pour signifier : J'ai cru que je n'en sortirais jamais.

La connaissance historique du français devient vite pédantesque, si nous oublions que la langue est vivante et qu'elle change, que « les anciens, Monsieur, sont les anciens », comme le disait à Thomas Diafoirus l'Angé-

1. Je viens de rencontrer, dans le *Temps* du 18 mai 1906, un exemple bien curieux de ce vain scrupule ; car ce n'est certainement pas une faute d'impression qui a fait écrire au journaliste : « *Nous aurions garde* de nous immiscer dans ce débat entre fidèles appartenant à une confession qui n'est pas la nôtre. »

lique du *Malade imaginaire,* et que « nous sommes les gens de maintenant ». Mais quand l'histoire — qui fait notre orgueil — nous montre dans le passé lui-même l'origine de la signification présente des mots, c'est alors que l'oubli de cette continuelle évolution devient impardonnable.

S'il y a, par exemple, quelque chose de sûr, c'est que *pas*, *rien* et *point* ont pris, depuis très longtemps, le sens négatif qu'ils n'avaient pas quand ils exprimaient une valeur ou une quantité minime mais positive[1] : en sorte qu'il n'est plus du tout nécessaire, pour rendre négatives les phrases où ces vieux substantifs se trouvent, que la négation *ne* les accompagne.

Boileau écrit, dans la Satire II :

> Passer tranquillement, sans souci, sans affaire,
> La nuit à bien dormir, et le jour *à rien faire.*

Comme il était tout aussi facile au poète d'écrire : « le jour à *ne rien faire* », la complète valeur négative de *rien,* dès le XVIIe siècle, ressort de l'hémistiche de Boileau avec une parfaite évidence.

1. Ai-je besoin de rappeler aux étudiants primaires que *rien* est *res, chose* ou « peu de chose », comme dit Sosie (*Amphitryon,* II, 3) ; que *pas* est *passus,* et *point, punctum,* c'est-à-dire de petites quantités, ainsi que *brin, mie, maille, goutte,* etc ? « La *riens* que j'aime *guère* » signifiait, dans le joli langage de la vieille galanterie, l'objet que j'aime beaucoup. Quand Angélique dit, dans *George Dandin* : « Ne faites *pas* semblant de *rien* et me laissez faire tous deux » ; quand Léandre dit, dans *les Plaideurs* : « On ne veut *pas rien* faire ici qui vous déplaise », ils font, comme Martine, un pléonasme fort lourd, mais ils ne commettent pas de « solécisme ».

Esther, que craignez-vous ? *Suis-je pas* votre frère ?...
Et *comptez-vous pour rien* Dieu qui combat pour nous ?
(RACINE.)

Après de telles autorités, Thiers pouvait bien écrire : « Le général La Romana avait beaucoup promis et *presque rien fait* », et Littré montre, contrairement à son habitude, plus de purisme grammatical que d'historique science de la langue en reprenant ici l'historien de Napoléon [1].

« Sa morale... sur l'aigreur de sa bile *opère comme rien* », avait dit Molière dans la même comédie où « la récidive de *pas* mis avec *rien* » est traitée par Bélise de double négation : si bien que le pléonasme de Martine [2] pouvait passer déjà pour une répétition de la négative, et que la sentence de condamnation prononcée par la femme savante contre la cuisinière se trouve juste, quoi qu'on en ait dit, dans les considérants comme dans l'arrêt.

Voilà ce qu'il ne faudrait point oublier quand on livre aujourd'hui à la fureur des cuistres une locution récente qui reste, en tout état de cause, fort peu recommandable, mais où le solécisme qu'on dénonce, purement *rétrospectif*, si j'ose dire, n'a plus rien d'*actuel* :

1. De toutes les preuves qu'on peut alléguer, que *rien* a pris de bonne heure un sens négatif, la plus significative est sans doute le texte suivant d'Estienne Pasquier, cité par M. Brunot : « Quand il advient, au commun langage, à quelqu'un de dire : *S'il veut rien mander*, on s'en moque, et dit-on ordinairement qu'à *rien mander* il ne faut point de messager ou response. »

2. « Et tous vos biaux dictons ne servent *pas de rien*. » (*Les Femmes savantes*, II, 6.)

« Juste Olivier *n'a pas été qu'*un poète » (Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande,* p. 575) — « Votre gaminerie *n'a pas eu de conséquence que* pour vous » (Abel Hermant, *La belle madame Héber,* acte II, scène 8 — « Oberose aimait son époux, mais elle *n'aimait pas que* lui. » Anatole France, *l'Ile des Pingouins,* p. 87.

Il est sûr et certain que la même tournure, chez les écrivains du XVI[e] et du XVII[e] siècle, signifiait exactement le contraire de ce que nous lui faisons dire aujourd'hui, et que personne n'aurait compris, en ce temps-là, qu'elle pût avoir un sens opposé à celui qu'aurait *ne* sans son acolyte *pas* ou *point* :

Ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince.
(*Horace*, III, 6.)

Pompée *n'avait pas que* son épée et son cheval.
(BRANTÔME.)

Mais si ce vieux tour était grammaticalement correct, ni Vaugelas, ni Thomas Corneille, ni l'Académie n'en conseillaient l'emploi aux gens de goût qui, pour m'exprimer comme on parlait alors, avaient « quelque souci de l'élégance ». Et nous serions certainement bien plus barbares encore d'employer la même tournure au sens archaïque qu'au sens nouveau qu'elle a pris depuis cent ans au moins [1]. Il ne saurait planer l'ombre d'un

1. Vers 1798, d'après Deschanel, qui cite une lettre de Maurice Dupin, père de George Sand.

doute sur le dessein qu'on aura désormais toujours d'attribuer aux phrases de ce genre une signification doublement négative ; peut-on douter davantage du droit qu'ont les modernes de leur donner ce sens ? Mais comme cette construction suspecte « choque les oreilles délicates », fâche les puristes et scandalise les historiens de la langue française ; comme, d'ailleurs, rien n'est plus facile que de tourner la phrase d'une façon différente et beaucoup plus gracieuse[1], on fera bien mieux de s'interdire une locution si laide et si dure, lors même qu'elle serait devenue correcte à son tour.

« Le génie de notre langue, a dit Voltaire, est la clarté et l'ordre. » Ce *génie* d'ordre et de clarté, qui s'appelle aussi l'esprit d'analyse, rend le français de plus en plus précis, explicite et logique. Le progrès s'est continuellement poursuivi dans ce sens, et presque sans autre accident que la folle aventure des mystificateurs et des badauds qui ont failli nous égarer dans la nuit du symbolisme.

Mais le prix de la clarté qui explique et analyse logiquement toute chose, c'est la lourdeur, lorsqu'on croit devoir entasser les mots grands et petits, les substantifs abstraits, les pronoms relatifs et les prépositions, pour

1. Le tour classique était : Des ennemis, *je n'en ai pas pour un.* — « Jupiter *n'a pas aimé pour une fois* » (*La princesse d'Elide*). — « On *n'a pas pour un cœur* soumis à son empire » (*Le Misanthrope*). — « On n'avait *pas* alors *pour un seul* prophète » (Voltaire). — Exemples donnés par M. Bastin.

ne laisser dans l'ombre ni un recoin du sens ni un rouage de la pensée.

C'est pour avoir trop voulu être clair que Rousseau, pesamment, se justifie en ces termes, aussi précis que lourds, auprès de Mme de La Tour, qui l'accusait d'avoir laissé une lettre d'elle sans réponse : « Si j'avais reçu votre lettre, *je n'en aurais point nié la réception.* » Et c'est à force de mettre les points sur les i que le professeur d'une Faculté de droit — ou de théologie — chargé du rapport sur les concours d'étudiants, écrivait naguère avec la légèreté d'un hippopotame qui marque le pas : « Toute cette partie sort malheureusement du *cadre dont la tractation incombait* à son auteur. » Un académicien, d'une plume non moins appuyée, a dit, dans le *Temps* du 21 juillet 1905 : « Adèle Hugo continue son rêve, écrivant là-bas, dans sa solitude, des opéras *dont elle attend toujours la réception par* M. Gaillard. » J'avoue qu'à cette tournure je préfèrerais encore, ou plutôt je déclare hautement que j'aimerais cent fois mieux : « *qu'elle* attend toujours *qui* soient reçus ». Le style tend, depuis le XVIIIe siècle, à remplacer les verbes par des substantifs ; on croit que cela le rend plus précis, — ou (pour nous amuser à traduire la même phrase en jargon contemporain) : *La tendance de plus en plus accentuée du style est le remplacement du verbe par le substantif, dans le but d'une augmentation de précision.* C'est possible ; mais ce qui est sûr, c'est que rien n'alourdit davantage le français vif et alerte que Voltaire nous avait laissé.

Nous poussons trop loin l'antipathie pour les *qui* et les *que*. Nous nous figurons — bien à tort — qu'il est toujours plus coulant et plus léger de leur substituer des participes présents, d'écrire, par exemple : « Les violences de la police et les souffrances *en résultant*... » — « Le ministre de l'Instruction publique en Russie a décidé d'admettre dans les Universités tous les Israélites *en faisant la demande*. » — « L'assemblée *se réjouissant* de l'entente cordiale *existant* entre les *gouvernements*... » — Des annonces *offrant* aux jeunes gens *possédant* un capital des situations leur *permettant* de... » Quoi de plus *pesant*, ô bonnes *gens* ! de plus *languissant*, de plus mal *sonnant*, que tous ces participes *présents* se *suivant* et se *gouvernant* les uns les autres, avec le régime direct ou indirect les *accompagnant* ?

Flaubert, p. 110 de *Madame Bovary*, parle d'un bâtiment en construction. « Il n'était pas, dit-il, achevé d'être bâti. » Rien de plus correct, rien de plus logique que cette syntaxe ; pour la raison comme pour la grammaire, elle est irréprochable ; mais elle a sa lourdeur. Au XVII[e] siècle, on aurait écrit sans hésiter : « Il n'était pas achevé de bâtir[1] », et Chateaubriand écrivait encore

1. Cf. : Une perte facile et prompte à réparer.
(*Othon*, vers 1696.)
La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir
Ou de nouveau reçue ou preste à recevoir.
(*Polyeucte*, vers 744.)
Cet avis est plus propre à donner à la reine.
(*Nicomède*, vers 959.)

(*Mémoires d'Outre-Tombe,* t. II, p. 298) : « Le château n'était pas achevé de meubler que le signal du délogement fut donné. »

On aimait autrefois ces tours légers et vifs qui ne satisfont peut-être pas un exigeant esprit d'analyse, mais qui suffisent aux intelligences assez promptes pour entendre à demi-mot. « Je vous crois sans jurer », dit un personnage de Regnard. Et Lesage, dans *Gil Blas* (I, 16) : « Ce conseil était trop de mon goût pour ne pas le suivre. » — « Les pierres, écrit Voltaire au chapitre I de *Candide,* ont été formées pour être taillées *et pour en faire* des châteaux. »

Un puriste rigoureux pourrait trouver, il est vrai, que l'emploi de l'infinitif présent actif, dans des cas où la signification est passive, prêtait à l'amphibologie. Quand le poète Colletet écrit :

Elle a trop de bonté pour lui rien refuser,

nous ne sommes pas obligés de comprendre du premier coup que cela signifie, non point : elle est trop bonne pour répondre par un refus à qui la sollicite, mais : elle est trop bonne pour que rien lui puisse être refusé.

L'amphibologie se présente parfois aussi dans l'emploi du passif, et, d'ailleurs, ce n'est pas dans la substitution de l'actif au passif que l'anacoluthe consiste, c'est dans la rupture des relations de la phrase avec le sujet qui la gouverne. A la fin d'un document fort peu littéraire, à la vérité (il s'agit d'un placet rédigé par les enfants d'une femme Boutillier pour obtenir une lettre de cachet qui

fît mettre à l'ombre cette femme, dangereusement folle sans doute), nous lisons : « Monseigneur, c'est toute la famille de ladite Boutillier qui supplie votre Grandeur de leur accorder un ordre *pour être enfermée* à la maison de force. C'est la grâce que cette famille attend de votre bonté[1]. » Si la famille Boutillier, prise au mot, avait été envoyée tout entière à la Bastille, elle aurait pu y méditer à loisir sur le danger qu'on court en ne s'exerçant pas assez aux analyses grammaticales et logiques.

Le monosyllabe *en*, tantôt génitif du pronom personnel, tantôt préposition, tantôt adverbe de lieu, — désespoir des étrangers dont la langue liquide et sonore ne parvient pas à grogner cette sourde nasale, — a toujours fait entendre, en France, son hennissement jusqu'à l'abus.

Heureusement, nous nous sommes débarrassés de la vilaine particule en tant que pronom d'un nom de personne, et nous ne disons plus : Cette dame est bien mise, j'*en* admire la robe ; nous disons : J'admire *sa* robe. Mais, en revanche, quelques puristes se croient presque obligés de dire : Cette robe est belle, j'*en* admire la couleur ; et non : J'admire *sa* couleur. Pourquoi ? Un grammairien écrit : « La contagion de la règle qui veut qu'on

1. Cité par M. Cirot, ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de grammaire, aujourd'hui professeur à l'Université de Bordeaux, dans ses *Quelques remarques sur la syntaxe de Pascal d'après les Provinciales* (1896), page 6.

évite les équivoques a eu ici un caractère particulièrement grave : le premier effet *en a été* de rompre l'équilibre de la phrase. » Pourquoi pas : *son* premier effet a été [1] ? A quoi, Seigneur ! sert le troisième *en* dans cette phrase d'un moraliste contemporain : « Toutes les fois qu'une doctrine aboutira par voie de conséquence logique à mettre en question les principes sur lesquels la société repose, elle sera fausse, n'en faites pas de doute, et l'erreur *en* aura pour mesure de son énormité la gravité du mal même qu'elle sera capable de causer à la société. » Mais, ici, il ne fallait mettre ni *en* ni *son* ; il ne fallait rien écrire du tout. Le devoir, non plus de l'écrivain, mais de l'honnête homme, était de biffer toute la phrase ; car elle est une erreur spécieuse, et de pareils sophismes, si on s'en laissait éblouir, n'iraient à rien de moins qu'à immobiliser l'humanité dans la routine. L'esprit qui cherche la vérité reste libre, à la face de toutes les institutions établies. L'histoire ne nous a-t-elle pas appris que l'esclavage était un des « principes » sur lesquels la « société » antique « reposait ? » Appellerons-nous « fausse » la doctrine qui, « par voie de conséquence logique », a mis l'esclavage « en question » et l'a finalement aboli ? Avez-vous oublié, singulier moraliste, que les premiers chrétiens étaient considérés comme les ennemis de l'Empire, et ne voyez-vous pas que votre belle morale est celle qui cloua Jésus sur la croix ?

1. Tous les grammairiens n'exigent pas cet *en*. Avec raison et avec grâce, M. Bourciez, parlant d'une autre règle absurde, demande « *sa* suppression au nom de la logique ».

Mais revenons à la grammaire. Flaubert écrit : « Bovary était loin. Il marchait à grands pas, le long du mur, près de l'espalier, et il grinçait des dents ; il levait au ciel des regards de malédiction ; mais pas une feuille seulement n'*en* bougea. »

Cet *en* ne désigne ni une feuille de l'espalier, ni une feuille du ciel — qui n'a point de feuilles. Il se rapporte à l'ensemble des mouvements de Bovary, et cela veut dire que sa passion ne fit rien bouger, ne changea rien dans la nature. C'est ainsi que don Diègue s'écrie en parlant à son fils du soufflet qu'il a reçu du comte : « L'insolent *en* eût perdu la vie ! » et que l'abbé Le Dieu, secrétaire de Bossuet, écrivait dans son journal : « Le 14 octobre 1702, défaite des Allemands par M. le marquis de Villars, qui *en* a été fait maréchal de France. »

On ne peut pas toujours remplacer *en* par *son, sa, ses* ; mais, avant d'employer la pesante nasale, il vaut la peine de voir si vraiment l'adjectif possessif est d'impossible usage.

Il faut approuver Sandeau d'avoir écrit : « La nature est bonne, vainement avons-nous négligé *son* culte. » La Bruyère a bien fait de dire : « Est-ce donc faire pour le progrès d'une langue que de déférer à l'usage ? Serait-il mieux de secouer le joug de *son* empire si despotique ? » Et encore : « La province est l'endroit d'où la cour, comme dans son point de vue, paraît une chose admirable ; si l'on s'en rapproche, *ses* agréments diminuent. »

Mais je ne suis pas sûr qu'il faille suivre Duclos, lorsque, risquant le possessif sans aucun sujet où il se rapporte, l'auteur des *Considérations sur les mœurs de ce siècle* se hasarde à écrire : « Les égards réciproques forment le lien de la société, et naissent du sentiment de *ses* propres imperfections et du besoin qu'on a d'indulgence pour soi-même [1]. »

Je viens de dire : « sans aucun sujet *où* il se rapporte », et non : *auquel* il se rapporte, parce que je suis d'opinion aussi, avec Vaugelas, qu'il convient d'user discrètement de ce gracieux archaïsme, d'éviter — sans affectation — la longueur et la rudesse des *chez lequel, vers lequel, par lequel, dans lequel, auquel* ou *à qui,* et de savoir dire quelquefois, avec Sosie :

> Le véritable Amphitryon
> Est l'Amphitryon *où* l'on dîne.

1. La Bruyère a dit (*De l'homme,* § 61) : « Le récit de *ses* fautes est pénible » ; mais la tournure devient peut-être moins choquante quand il n'y a dans la phrase aucun rapport *apparent* de l'adjectif possessif avec un mot quelconque.

V

LA FOIRE AUX IMAGES

A M. Louis Ganderax, directeur littéraire de la *Revue de Paris.*)

Il faut prodiguer les images. — Il faut les ménager avec économie.

Il faut que les images se suivent et se tiennent. — Il faut éviter d'y mettre trop de liaison et de cohérence.

Nous devons nous représenter matériellement toutes les figures tracées par notre plume. — L'oubli du sens étymologique des mots est indispensable pour qu'on ose et pour qu'on puisse écrire...

Ces préceptes contradictoires ont tous une égale vérité. Faire à chacun sa juste part est une difficulté théoriquement insoluble, et c'est, dans la pratique, le secret le plus délicat de l'art des écrivains.

Tous les mots étant des images plus ou moins transparentes, je vais montrer d'abord qu'il est absolument nécessaire d'en oublier le sens étymologique, et, cependant, qu'il est utile, convenable et obligatoire de ne jamais le perdre de vue.

Prenons pour exemple le mot : « langue ». Quand Joachim du Bellay écrit : « La philosophie est un faix d'autres espaules que de celles de notre langue », ou quand il souhaite que « notre langue, encore rampante à terre, puisse hausser la teste et s'eslever sur pieds », il a tort de ne pas voir, par les yeux de l'imagination, celle qui pend dans sa bouche, et de commettre des associations d'images absurdes. Mais quand Boileau écrit, dans sa *Septième Réflexion sur Longin* : « La langue qu'ont écrite Cicéron et Virgile », il a raison de ne rien imaginer du tout ; car, si l'on devait se représenter l'organe musculaire, on ne pourrait pas plus dire : « écrire une langue », ou : « écrire dans une langue », que « les épaules d'une langue », et le métier d'écrivain deviendrait impossible.

Je n'ose pas condamner absolument les images suivantes de deux grammairiens de mes amis : « Notre langue est sur la pente d'une irrémédiable décadence ». — « La Commission n'a point prétendu toucher au fond de la langue ». — « Qu'on laisse la langue suivre son cours. » — « La langue marche vers la suppression de l'accord. » J'accepte avec résignation tout cela ; mais je frémis d'horreur à cette image d'un professeur de littérature : « La vieille langue, saignée à blanc, a disparu », et je trouve pire encore celle-ci, d'un autre professeur : « Nul n'a manié le français avec plus de fécondité que Montaigne ». Car on peut, à la rigueur, saigner une langue ; et on peut aussi la manier, avec rudesse, par exemple, ou avec douceur, ou avec

l'autorité d'un maître ; mais, « avec fécondité », non pas !

Penser à ce qu'on dit — premier devoir de tout parleur comme de tout écrivain — implique l'obligation de *voir* ce qu'on dit. C'est faute de *regarder ses idées* qu'on en vient à écrire, sans que l'on s'aperçoive de ces énormités : « Un *point de vue fondamental* » (si l'on surveillait un peu sa diction, on réserverait cette image pour l'œil qui s'ouvre au fond de certains vases nocturnes) ; — « les *sources* du *recrutement* », — « le *noyau* de la *branche* française » ; — « le *retentissement* du *progrès* sur le bien-être » ; — « la douteuse *attitude* que le parti républicain avait d'abord *suivie* » ; — « le *fond* solide du livre de Fustel n'était que la *mise en œuvre* de la théorie d'Auguste Comte » ; — « malgré des *feux* si beaux qui *rompent* ma colère » (Corneille) ; — « méditation dont la *source* ne *s'éteindra* qu'avec mon âme » (Rousseau) ; — « *cultiver* une *branche* avec *éclat* » (discours prononcé à l'Académie française : — l'éclat d'une branche n'a jamais pu être qu'un morceau de branche cassée) ; — « *remplir* un *but* » ; — « des ouvrages *conçus* dans un *but* moral » (on ne conçoit pas *dans un but*... ce serait plutôt le but qui conçoit, lorsqu'il est bien *rempli*). — « Son esthétique a engendré » (l'esthétique, étant du sexe féminin, n'*engendre* pas, elle *enfante*) ; — « si les *limites* de cet ouvrage étaient plus *étendues* », « l'*écho* d'une *lassitude* générale », etc., etc.

Stendhal, qui ne se piquait point de bien écrire et qui se faisait presque gloire de cette insouciance, a pu dire,

sans étonner aucun des lecteurs habitués à son style : « le *comble* de l'*affaissement* » ; mais on est surpris de rencontrer la même choquante contradiction dans les termes sous la plume d'un maître aussi attentif que Voltaire. Ce grand homme ose écrire, au chapitre LXXXVII de l'*Essai sur les mœurs* : « La honte et l'*abaissement* des empereurs grecs furent à leur *comble.* » Ce serait, d'ailleurs, pure idolâtrie de nier que cet auteur si français, si prompt à railler toutes les sottises, tombe parfois lui-même dans le salmigondis, puisque, à peu de distance, nous lisons dans le même ouvrage : « Jacques VI ne fut roi que pour *jeter,* par sa faiblesse, les *fondements* des révolutions qui *ont porté* la tête de Charles Ier sur l'échafaud. » Et ceci encore, qui n'est guère plus propre (chap. LV) : « La France avait commencé la première inondation ; ce fut à elle qu'on s'adressa pour la seconde. Le pape Eugène III, naguère disciple de saint Bernard, choisit avec raison son premier maître pour être l'*organe* d'un nouveau *dépeuplement.* »

Il se peut qu'un lecteur, même cultivé, même lettré, ne soit point choqué, au premier abord, par les phrases de Voltaire que je viens de transcrire, où la disconvenance des images, toutes tirées d'une langue plus ou moins abstraite, ne saute pas aux yeux. Scherer, — auquel la superstition littéraire peut seule faire un crime d'avoir dénoncé dans la langue de Molière toutes sortes de fautes, — aurait eu probablement besoin d'être averti pour sentir le ridicule d'un *abaissement* qui est à

son *comble*, puisqu'il a dit, dans un style tout pareil : « Il n'y a plus moyen de se dérober à la conviction que notre grand comique est aussi mauvais écrivain qu'on peut l'être quand on a, du reste, les qualités *de fond qui dominent tout.* » J'estime Scherer ; j'admire — pour m'exprimer comme lui — l'érudition *supérieure* qui sert de *base* à sa critique ; mais je trouve qu'ici il « va trop loin ! » On se met dans un cas fâcheux, en critiquant la langue des autres dans une langue pire, et quand les autres sont des maîtres et les plus grands de tous les maîtres, c'est alors surtout qu'il faut prendre garde. Il y a vraiment un peu d'exagération à dire que « Molière est aussi mauvais écrivain qu'on peut l'être... » Sans mentir, plusieurs ont écrit plus mal.

Quand les éléments de l'image hétéroclite sont des mots très concrets, ou quand il y a une cascade de disconvenances, le spectacle de la foire aux images devient un divertissement pour la multitude comme pour l'élite.

« Tel est l'homme, ô mon Dieu, s'écrie Massillon, entre les mains de ses seules lumières ! » — « La gloire, dit Fénelon, n'est due qu'à un cœur qui sait fouler aux pieds les plaisirs. » Les mains des lumières et les pieds du cœur appartiennent à la même anatomie burlesque que les épaules d'une langue. Bossuet supplie les grands de la terre d' « écouter la voix des entrailles miséricordieuses dont ils sont revêtus[1] ». Je n'ose pas dire ce

1. Un lecteur de la *Revue de Paris*, où ce chapitre parut d'abord, m'avise obligeamment que la phrase de Massillon « doit avoir été

qu'est, dans la nature, la « voix des entrailles », et, quant à « se revêtir de ses entrailles », c'est une façon bien entortillée de les porter. S'adressant à un de ses collègues, Bossuet le conjure d' « ouvrir le fond de son cœur à un prélat qui le porte dans ses entrailles ». La grande poésie lyrique rivalise ici avec l'éloquence sacrée : l'auteur de la *Tristesse d'Olympio* fait descendre *son âme dans ses entrailles* afin d'y compter *dans son cœur* toutes ses douleurs passées et tous ses songes éteints.

Dans *Madame Bovary*, Lieuvain, conseiller de préfecture, loue, au cours d'un discours officiel, « la main ferme et sage qui dirige le char de l'Etat parmi les périls incessants d'une mer orageuse » ; mais c'est là de l'excellent comique d'auteur, — excellent parce que la phrase est prise dans la vivante réalité et que bien d'autres conseillers de préfecture en ont dit d'aussi bonnes. Les échantillons tout à fait naïfs, je veux dire extérieurs à la littérature, valent mieux encore et seront toujours les plus vrais. Le général Radet, au paroxysme de la colère devant les fuyards de Leipzig, oubliait à ce point les propriétés des animaux divers auxquels il comparait ses soldats pour les outrager, qu'il les qualifia magnifiquement de « sangsues incendiaires et dévastatrices[1] » ! Un chœur de guerriers, dans je ne sais plus quel opéra,

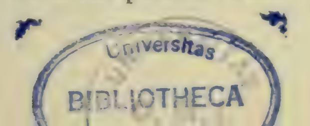
inspirée » par ce verset de *l'Ecclésiastique* (XV, 14) : *Deus ab initio constituit hominem et reliquit illum in manu consilii sui.* et que celle de Bossuet est « certainement » traduite de saint Paul, *Épître aux Colossiens* (III, 12) : *Induite vos... viscera misericordiae.*

1. Camille Rousset, *La grande armée de 1813.*

chante, avec la joie grave de sentir qu'ils unissent la bravoure à l'astuce :

Glissons-nous dans l'herbe
Comme le serpent
Qui, fier et superbe,
S'avance en rampant !

« C'était un fonctionnaire dont le rond-de-cuir avait obstrué le cerveau. » — « Voilà », dit le sage qui signe « Simplice », dans la *Petite Gironde,* « un fonctionnaire dont le cerveau était mal placé, ou qui avait une drôle de manière de s'asseoir ! » Il n'est pas impossible qu'un auteur de romans, en travail de choses neuves et d'originalité, ait fait naïvement cette fausse couche ; mais, en général, à partir d'une triple ou double incongruité dans la même suite de mots, la bonne foi de l'écrivain devient suspecte, et l'on doit soupçonner quelque fabrication ingénieuse. Ainsi, il n'est point probable qu'aucun philosophe en chaire, si mal préparée que fût sa leçon, ait jamais dit à ses élèves : « La philosophie est une béquille à la lueur de laquelle nous naviguons sur le bord d'un volcan. » M. Vacherot a pu, dans la chaleur de l'improvisation, lâcher une de ces images saugrenues ; la malice de ses auditeurs a fait le reste. Je ne crois pas, non plus, qu'à la Chambre des Communes cette phrase légendaire ait été réellement prononcée : « Que le lion britannique grimpe aux forêts américaines ou qu'il coure les mers, jamais il ne rentrera les cornes pour se cacher honteusement dans



sa carapace. » Peut-on croire qu'un candidat conservateur ait dit, un jour : « Le parti irlandais privé de sa tête, s'asseoit sur celle du parti libéral anglais, qu'il tient, pour ainsi dire, dans le creux de sa main » ? Nous admettrons cependant, — puisqu'un style presque pareil fut témérairement osé par Scherer et même par Voltaire, que l'avocat Linguet a pu dire : « Je *remonterai à la base* de vos réputations ; je dis donc, et je reste toujours assis sur nos principes.... » Il est établi sur de bons témoignages que, dans une réunion de dames tenue à Paris au mois d'octobre 1908, une « oratrice » ayant dit qu'il fallait « avoir une base », une autre s'est élevée contre les personnes qui « mettent toujours *leur base en avant* », qui « *agitent* leur *base* comme un *drapeau* »... Pas une seconde, nous n'hésiterons à croire (nous en avons tant vu !) qu'un politicien de journal a effectivement écrit : « Les racines de l'agitation ont pris naissance dans la violation de l'équilibre », et un feuilletoniste : « Le jeune homme ronflait comme seuls ronflent les cœurs innocents » ; mais nous repousserons avec incrédulité, — comme apocryphe, ou, au moins, comme arrangée, — cette autre beauté littéraire de roman-feuilleton : « Devant l'horreur du spectacle, ses oreilles se dressèrent au-dessus de ses cheveux, de toute leur grandeur, comme si elles eussent voulu voir de haut ce qui se passait à leurs pieds. »

Dans son *Dictionnaire philosophique,* au mot *Figure,*

Voltaire qualifie certaines comparaisons ou métaphores, relevées chez ses contemporains, de « monstrueux assemblages », d' « inconcevable galimatias » : il traite leurs auteurs de « vils faquins à peine dignes de travailler pour la foire ». Cette grande fureur du philosophe nous paraît bien peu justifiée quand nous lisons les vers incolores et ternes auxquels il reproche, avec tant de passion, d'entasser des « figures incohérentes et disparates ».

Voici, par exemple, ce qu'il dit de Jean-Baptiste Rousseau :

« Un poète, en parlant de quelques philosophes, les a appelés

D'ambitieux pygmées,
Qui, sur leurs pieds vainement redressés,
Et sur des monts d'arguments entassés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades.

« Quand on écrit contre les philosophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux, redressés sur leurs pieds sur des montagnes d'arguments, continuent-ils des escalades? Quelle image fausse et ridicule ! quelle platitude recherchée ! »

Il est possible que le poète Rousseau ait eu tort d'attaquer les philosophes chers à Voltaire ; mais, franchement, pouvait-il le faire en des vers où l'emploi du style figuré soit plus convenable et moins répréhensible?

Si l'esprit classique français est instrument de prose plus que de poésie, c'est parce qu'il a tellement besoin

de lier, d'expliquer, d'éclairer ses idées, qu'il n'ose pas risquer le moindre bond aventureux dans la nuit étoilée de l'imagination. Au contraire, dans le style d'un poète plus franc du collier, — tel que Shakespeare, — les métaphores, au lieu de se suivre logiquement, s'entre-croisent comme les fusées d'un feu d'artifice, ou éclatent à la fois comme celles du bouquet final.

Les serviteurs de Timon d'Athènes, ruiné et abandonné de ses amis, se représentent l'infortune de leur maître sous les images multiples et simultanées d'un homme à qui nul ne donne le bras, à qui l'on tourne le dos et que l'on jette dans la fosse, pendant qu'eux-mêmes sont des naufragés dont une tempête a brisé la barque et qu'elle a dispersés sur l'Océan : « Pas un ami pour prendre sa fortune par le bras et pour l'accompagner ! Comme nous tournons le dos à notre camarade, à peine jeté dans la fosse, ainsi tous ses familiers s'éloignent de sa fortune ensevelie... Pour nous, nous restons camarades au service de la douleur ; mais notre barque est brisée, et la tempête nous force à nous séparer, dispersés sur l'océan de la vie. »

Falstaff, singeant le roi d'Angleterre, fait ironiquement de la morale au prince Henry, compagnon de ses débauches : — « Pourquoi, lui dit-il, étant mon fils, te fais-tu montrer au doigt ? Voit-on le radieux fils du ciel faire l'école buissonnière et aller manger des mûres sauvages ?... » L'image, inattendue, du soleil cueillant des mûres le long des haies, procède, par association d'idées, de ces mots : « l'école buissionnière » ; mais ce n'est

point une association classique, et c'est pour le coup que Voltaire a dû crier : « vil faquin, et Gilles de la foire ! »

Le ridicule et le sublime, l'absurde et le beau sont tellement voisins, qu'on peut à la fois se pâmer de rire devant l'un, d'admiration devant l'autre, et témoigner par là qu'on a du « goût » ; mais il n'est pas facile de justifier par des raisons solides et « dérivées de la nature des choses » les libres soubresauts de ces sentiments instinctifs. L'exemple de Voltaire, violemment choqué par des images qui ne nous causent plus le moindre scandale, montre combien le goût est changeant, souple, disciplinable, et avec quel succès l'éducation peut lui faire trouver indifférentes ou belles les choses qui l'avaient offensé.

Le commun des lecteurs n'est vraiment satisfait que par une langue dépourvue d'images, ou, pour parler plus juste, réduite aux métaphores qu'un long service a complètement usées ; mais y a-t-il encore des professeurs de style assez timorés, assez médiocres pour faire de ce dénûment une règle de l'art d'écrire ? On n'en fait point une règle ; on met seulement l'apprenti écrivain en garde contre l'excès contraire, et je n'oserais pas prétendre qu'on a tort. La correction négative est, en soi, un pauvre idéal, à coup sûr ; cependant, quand on tente de le réaliser, il faut, pour bannir toutes sortes de fautes, un soin si attentif et même un art si consommé, l'esprit reçoit une telle satisfaction du

succès de cette chasse, qu'on est bien forcé de reconnaître que la correction négative fait partie intégrante de l'idée du parfait.

Les poétiques, les rhétoriques, les grammaires ne peuvent être que négatives ; mais l'exemple des grands écrivains qui ont eu de l'audace sera toujours bien autrement fécond en leçons intéressantes. Les « nonchalances » de Mathurin Regnier, les gentillesses des Précieux et des Précieuses, voire les calembredaines des Burlesques, ont plus fait pour accroître et même pour former la langue nationale, que la timide application de l'école classique « à regratter un mot douteux au jugement ».

On cessera de railler les Précieuses, dites ridicules, si l'on remarque que le procédé qu'elles ont suivi dans la fabrication de leurs meilleures images ressemble fort à celui du poète français dont l'imagination fut la plus active, Victor Hugo. La méthode consiste à donner une âme vivante aux choses inanimées.

« De grâce, monsieur, dit Cathos à Madelon, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras depuis un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser. » N'est-ce pas avec la même sorte d'esprit, identiquement, que Victor Hugo traite le chardon de jaloux qui s'efforce de mordre[1] ?

Au fond, pourtant, il y a cette grande différence que le jeu des Précieuses était purement verbal et que leur

1. *Le Satyre.*

imagination ne fut jamais la dupe de leur esprit, tandis que le « verbe » de Victor Hugo est naïvement créateur, comme celui des petits enfants et des grands visionnaires.

Le poète veut croire, et vraiment il croit, et sérieusement il nous conte, nous chante et nous enseigne que les rochers fondent en pleurs, qu'une cloche est un oiseau d'airain enfermé dans sa cage, que l'écume des vagues est « la laine des moutons sinistres de la mer », et que les vents « aboient », étant « l'immense canaille de l'ombre ». Il finit par s'effrayer réellement de tous les fantômes qu'il a créés. « Saisi de crainte et de stupeur » (c'est lui qui le dit), il aperçoit, dans les monstrueux paquets de cordages enroulés sur un pont, des boas endormis tout prêts à prendre leur élan pour serrer et pour étrangler. Le brasier d'un incendie ouvre à ses yeux d'horribles gueules, pleines de rubis, léchant de leurs innombrables langues toutes les portes et toutes les fenêtres à la fois. Les vagues qui accourent éperdument le long du mur de la jetée sont des cavaleries furieuses qu'on ramène à la charge. Il regarde la lune s'enfuir et une grosse étoile courir après elle. La racine de l'arbre est une griffe qui cherche sous terre le cadavre. Et c'est avec terreur qu'il voit tomber la nuit : car, sur le jour, écrasé lentement, « la tenaille de l'ombre effroyable se ferme ».

Victor Hugo emprisonne des âmes non seulement dans les végétaux et les animaux, mais jusque dans les objets fabriqués par l'industrie humaine. Comme les arbres et

comme les rochers, la locomotive est une vraie bête, à tel point qu'il a besoin de faire beaucoup d'efforts pour n'être pas obsédé par la vision de ce monstre qui « sue, tremble, souffle et siffle, hennit, se ralentit et s'emporte, jette tout le long de sa route une fiente de charbons ardents et une urine d'eau bouillante ».

Devant les mystérieuses analogies de la vie universelle, la coutumière attitude du grand mage d'Occident est de rester courbé dans la stupeur et l'épouvante. Mais quelquefois aussi ce spectacle l'amuse, et des préciosités proprement dites éclosent alors sous la plume de cet incomparable trouveur d'images.

Décrivant, dans les *Chansons des Rues et des Bois*, « la verte église du bon Dieu », il assimile les végétaux, les oiseaux, les insectes aux diverses parties du temple, aux instruments variés du culte, aux prêtres même et aux fidèles :

Toute la nef d'aube baignée
Palpitait d'extase et d'émoi.
— Ami, me dit une araignée,
La grande rosace est de moi.

Ailleurs, il nous montre un gai papillon, libertin de l'azur, chiffonnant une fleur demi-nue ; ou de belles fleurs bleues à long corsage qui se mettent aux fenêtres à travers les ronces pour admirer les voltiges d'une araignée jaune et noire sur un fil tendu comme une corde de saltimbanque ; ou encore les branches de la forêt qui sont des « raquettes » et se lancent les oiseaux comme des « volants ».

Mais la grande différence du jargon des Précieux avec sa poésie, et la supériorité immense de Victor Hugo sur Mascarille, — qu'il rappelle pourtant çà et là, — reste toujours que le poète dépasse prodigieusement l'enceinte du vocabulaire et de la grammaire, pour inventer une *mythologie* nouvelle, une interprétation de la nature, une *métaphysique,* à laquelle un philosophe tel que Renouvier n'a pas jugé indigne de lui, ni de la philosophie, de consacrer deux volumes d'études.

La langue seule doit nous occuper ici. Faisons donc voir quel surcroît de vie, d'originalité, de beauté, le style reçoit d'une imagination « exacte et puissante », comme celle qui a inspiré les métaphores de Victor Hugo, — pour répéter les qualificatifs très justes de M. Edmond Huguet[1].

Les écrivains d'imagination nulle ou ordinaire ramassent, dans les magasins de vieux décors, des images qui ont beaucoup servi et tous les ornements fripés de leur style. Ils n'inventent rien ; leurs « veilles », leurs « sueurs », — comme ils vont rabâchant dans leur langue frelatée, — n'ambitionnent que de redonner un semblant de lustre à quelque pauvre petite métaphore qui a longtemps traîné dans l'ornière. Procédé scolastique, travail livresque, art mort, que ne connaît point un créateur d'âmes et de formes vivantes, tel que Victor Hugo. Sans étude, et même presque malgré lui, parce

1. *Le Sens de la Forme dans les Métaphores de Victor Hugo,* 1 vol. in-8°, Hachette.

que sa nature l'y incline et l'y force, « il voit dans ce qui est creux une bouche, dans ce qui est allongé un bras, dans ce qui est sinueux un serpent[1] » ; et la bouche attire et suce, et le bras enveloppe et serre, et le serpent glisse et s'enroule, et tout un panorama de tableaux animés court devant nos yeux, nous donnant, même jusqu'à la fatigue et jusqu'au mal de tête, l'éblouissement continu d'images où bouillonne brillamment et bruyamment la vie.

Nous écrivons, nous, les médiocres, qu'une rivière a des bras, qu'un volcan tousse et crache ; notre imagination, satisfaite de ces redites banales, ne va pas plus loin. Victor Hugo peint le fleuve serrant une île charmante « en ses bras qu'il replie, comme une mère presse un enfant sur son sein ». Il voit les épaules de la montagne ardente où s'étale « comme une chevelure » la lave qui se répand sur elles, et il entend la toux déchirante et rauque du « volcan poitrinaire ». L'excessive précision des analogies devient horrible et dégoûtante, quand le poète nous montre d'étranges ressemblances, comme celle de certains galets du bord de la mer avec des viscères. « De monstrueux galets ronds, les uns écarlates, les autres noirs ou violets, avaient des ressemblances de viscères ; on croyait voir des poumons frais ou des foies pourrissants ; on eût dit que des ventres de géants avaient été vidés là[2]. »

1. Edmond Huguet, *op. cit.*, p. 39.
2. *Les Travailleurs de la Mer.*

Voilà, dans les œuvres en vers et en prose du grand révolutionnaire romantique, les excès dont le bon goût s'effare et s'offense, et il est hors de doute que les écrivains de tout repos ne nous donnent jamais de ces chocs-là. Mais, d'autre part, Victor Hugo appartient bien authentiquement à la grande école française par la clarté, la cohérence et la logique de ses métaphores. Il ne supprime pas, comme Shakespeare, dans ses associations d'idées, les intermédiaires que l'esprit réclame; il ne rend invisible aucun des brillants anneaux de la chaîne d'or. Comme nos classiques et comme nos Précieux, il déploie très régulièrement une imagination peut-être insensée dans ses rêves, mais toujours raisonnable en ceci, que ses plus audacieuses extravagances ne jettent jamais le moindre désordre dans la suite des choses imaginées.

Trissotin, ayant commencé sa métaphore de la « grande faim qu'exposent à ses yeux » les Femmes savantes, avides d'entendre son épigramme ou son madrigal, ne lâche plus cette image d'ordre gastronomique; il détaille le menu et les agréments du repas : — un « plat de huit vers », le « ragoût d'un sonnet », l' « assaisonnement du sel attique », la satisfaction du « bon goût ». Les images de Victor Hugo sont autrement grandes et neuves, mais le procédé est pareil. « Victor Hugo ne veut pas d'incohérence dans ses comparaisons, et c'est un besoin pour lui d'en vérifier l'exactitude. Si un écueil est un billot, il faut que la mer soit un drap noir, et que le

coup de tonnerre représente le coup de hache du bour reau[1]. »

Dans les *Orientales,* « le vieux Omer, pacha de Nègrepont », donnerait tout ce qu'il a pour une certaine jeune fille : ses vaisseaux, ses troupeaux, ses chiens de chasse, son cheval blanc, sa meilleure danseuse... « et ses habits tout ruisselants de pierreries ». Un passage du *Post-Scriptum de ma Vie* fait allusion à cette célèbre image :

« *Ruisselant de pierreries,* cette métaphore que j'ai mise dans les *Orientales* a été immédiatement adoptée. Aujourd'hui elle fait partie du style courant et banal, à tel point que je suis tenté de l'effacer des *Orientales*. Je me rappelle l'effet qu'elle fit sur les peintres. Louis Boulanger, à qui je lus *Lazzara,* en fit sur-le-champ un tableau. Cette vulgarisation immédiate est propre à toutes les métaphores énergiques. Toutes les images vraies et vives deviennent populaires en entrant dans la circulation universelle. Ainsi : *courir ventre à terre, être enflammé de colère, rire à ventre déboutonné...* autant d'admirables métaphores autrefois, autant de lieux-communs aujourd'hui. »

Tous les mots sans exception sont des images, ordinairement ternies et effacées, qui eurent d'abord une grande vivacité expressive, mais qui l'ont tellement perdue, que, sans les historiens de la langue, on ne

1. Edmond Huguet, *op. cit.*, p. 366.

s'en douterait pas. Seules, leurs doctes leçons nous apprennent que des termes généraux aussi incolores en apparence que « payer », « salaire », « flatter », « penser », « savoir », « niaiserie », « rival », etc., avaient, à l'origine, une signification spéciale et concrète. Mais qui songe aujourd'hui, en « payant » son marchand ou son propriétaire, que c'est pour l'apaiser (*pacare*) qu'il sort cet argent de sa poche ? Et si l'argent payé est un « salaire », qui se souvient encore que le salaire reçut ce nom au temps où il consistait en une certaine quantité de sel ? Nous « flattons » nos amis, et parfois nos ennemis : savons-nous que nous les traitons alors comme des chevaux, sur la peau desquels nous passons la main, afin de la rendre « flate », c'est-à-dire plate et unie ? Si, quand nous « pensons », nous « pesions » vraiment nos mots et nos idées, nous serions fiers à meilleur droit de notre dignité de créatures pensantes ; et si notre « savoir » gardait toujours sa « saveur » (*sapor*), il ne serait jamais un fade pédantisme. La « niaiserie » parfaite est l'innocence au « nid », et la véritable « rivalité » est celle de deux propriétaires voisins qui se disputent le même cours d'eau.

Assurément, on peut oublier la plupart des ces étymologies sans inconvénient aucun pour le style, et parfois même avec avantage. L'adjectif « splendide », par exemple, ne reçoit pas le moindre lustre de σπλήν, substantif grec, qui est à sa racine ; il ne gagnerait rien à faire revivre ce radical et à rappeler aux hellénistes et aux médecins l'éclat particulier de la peau dû à une

maladie de la rate. « Délirer » n'est-il pas plus beau quand notre ignorance le rattache aux transports d'un « lyrisme » tout brûlant de fièvre, que lorsqu'on sait qu'il signifie simplement sortir du sillon (*lira*), et n'est qu'un synonyme de « dérailler » ? Le sens primitif de « danger », à savoir : puissance, domination, est une petite curiosité philologique qui ne donne point d'indication utile aux poètes ni aux prosateurs. Et à quoi peut-il leur servir aussi de lire, dans de savants ouvrages, que « mûr » (*maturus*) a tellement changé de sens qu'il signifiait précoce à l'origine, et s'opposait à *serotinus* ou tardif[1] ?

Prendre, pour dénommer une idée, un acte ou un objet, la première venue de ses qualités sensibles, — profonde ou superficielle, — est, nous enseignent les philologues, le procédé ordinaire de l'homme dans la formation des mots : ce procédé se découvre, à l'analyse, dans la langue écrite comme dans la langue populaire ; mais il apparaît plus immédiatement dans celle-ci. C'est parce que le nom commun « tête » (*testa,* — pot) ne trahit plus son origine, que le peuple le remplace par « boule ». Un « jaunet », un « blanc », un « oignon » sont des figures plus expressives qu'une « pièce d'or », une « pièce d'argent », une « montre ». « Balancer le chiffon rouge » est autrement vif que « parler », et quelle lumière le nom de « la moucharde » donné à la lune

1. Voy. Michel Bréal, *Essai de Sémantique,* et Arsène Darmesteter, *la Vie des Mots.*

ne jette-t-il pas sur l'âme ténébreuse des malfaiteurs? Un « beignet » représentant assez bien le sceau de cire appliqué sur les actes publics, les paysans du XVIIe siècle appelaient « plaque-bignet » le chancelier, parce que c'est lui qui « boute les bignets sur les contrats[1] ». La « pousse », c'est — ou c'était — la police ; la « cogne », c'était la gendarmerie, et les sergents de ville sont encore des « cognes ». Nous disons un « robinet », sans savoir que c'est un petit mouton (*Robin,* — les premiers robinets avaient la forme d'une tête de mouton), et des « chenets », sans penser que ce sont les chiens gardiens du foyer. Quand Victor Hugo, devant le brasier rouge et dévorant, place les chenets comme deux chiens d'enfer, sait-il que sa métaphore s'accorde avec l'étymologie[2]?

Puisque tous les styles, même ceux qui se piquent d'être le plus abstraits, comptent, à leur insu, autant d'images que de mots, il ne peut y avoir que les images voulues et cherchées — et trouvées — qui aient une valeur littéraire. Mais un style peut être bon sans cette parure.

C'est une erreur commune à beaucoup d'écrivains, — soucieux de réagir contre les leçons de français, nécessairement négatives, qu'on leur a données à l'école, — de se figurer que le style le plus beau est le plus orné de toutes sortes d'images. Taine est tombé dans ce tra-

1. Ch. Nisard, *Langage populaire de Paris*, p. 301.
2. Edmond Huguet, *op. cit.*, p. 139.

vers. Son style, un peu trop laborieusement et artificiellement pittoresque, est le triomphe de la volonté sur la nature, il ne jaillit pas spontanément de l'homme, et voilà pourquoi, très grand auteur, Taine est un moins grand écrivain. On *ne se fait pas* coloriste, non plus que badin, spirituel ou galant.

Chacun, pris dans son air, est agréable en soi ;
Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Un philosophe, un moraliste, un critique, un historien, un romancier même peuvent être du premier ordre par leur talent d'écrire sans posséder le don spécial du peintre. Si Descartes, La Rochefoucauld, Bourdaloue, Voltaire, Courier, Mérimée, sont d'excellents écrivains, quel amateur de paradoxes s'amuserait à prétendre que c'est par la richesse de leurs images ? Je conçois un style dont l'idéal unique, avec la correction, soit la clarté, la force du sens et l'harmonie ; un style si attentif à épargner au lecteur toute espèce de secousse, — surprise tant soit peu désagréable, amphibologie, ambiguïté, nuage d'un instant, choc de voyelles, répétition du même son, rupture de la cadence et du nombre, — que l'écrivain aura soin d'écarter aussi les images neuves ou trop vives, comme un de ces petits accrocs où hésite et s'arrête l'immédiate intelligence des idées.

Mais alors, comment régler l'emploi des images, puisque la nudité volontaire peut être admirable autant que le luxe ? Il n'y a point de règle. C'est l'affaire de

l'instinct. Sans doute, la nature du sujet qu'on traite est toujours à considérer ; mais ce qui doit décider surtout, c'est le génie particulier des écrivains : qu'ils suivent leur génie d'abord ! Notre goût — instinct, lui aussi — jugera ensuite du succès.

M. Michel Bréal a dit : « Le nom se vide rapidement de sa signification étymologique qui pourrait devenir un embarras et une gêne... Plus le mot s'est détaché de ses origines, plus il est au service de la pensée[1]. » D'après cette doctrine, la langue idéale serait une langue tellement oblitérée par l'usage que notre imagination ne verrait plus du tout l'élément coloré et sensible des mots, — à savoir leur racine. Idéalisme exactement contraire à la leçon réaliste de Victor Hugo :

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.
La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant...
Oui, vous tous, comprenez que les mots sont des choses[2].

Faut-il ne voir que fantaisie dans la solennelle affirmation du poète, pure et simple vérité dans ce que dit le maître philologue ? Je suis fort en peine de choisir. Victor Hugo transforme, avec son matérialisme naïf, des images en réalités ; mais M. Michel Bréal ne se hâte-t-il pas un peu trop de prendre une idée théoriquement vraie pour un fait accompli ? Quand les images sont usées, c'est-à-dire en la saison de la vie d'une

1. *Essai de Sémantique*, pp. 178 et 181.
2. *Les Contemplations*, I, 8.

langue où les mots, affranchis du souvenir de leur origine, sembleraient juste à point pour bien traduire et bien servir la pensée, il arrive précisément alors qu'on les délaisse et qu'on en forge de nouveaux, où l'image redevienne sensible : tant les procédés de l'esprit humain demeurent les mêmes, et tant la raison a toujours besoin du secours de l'imagination ! C'est, au fond, pour ce motif-là qu'on a cessé peu à peu de dire : « *clore* une séance », « *résoudre* une question », « *exprimer* », « *troubler* », « *émouvoir* », etc., pour substituer à ces honnêtes mots français les horreurs dont les conservateurs de la bonne langue frémissent, mais qu'ils n'empêcheront pas d'usurper leur place : « *clôturer* », « *solutionner* », « *formuler* », « *perturber* », « *émotionner* », etc. « Esprit » et « âme » eux-mêmes, ne sont-ils pas en train de céder le haut du trottoir à cet échappé d'une maison de fous : « *mentalité* » ?

Oubliez le sens étymologique des mots, nous dit-on, vous en écrirez mieux. Pas toujours ! Non et oui. La règle serait fort périlleuse. L'exemple du mot « langue », — où l'image tantôt s'efface et doit s'effacer, tantôt reste et doit rester sensible, — nous a montré, d'abord, qu'on ne peut rien prescrire ici absolument. Trop attentif à l'étymologie, l'écrivain sera paralysé par des craintes ridicules ou tombera dans les excès du purisme et dans tous les travers de la préciosité ; trop oublieux de l'étymologie, il se laisserait aller aux incongruités les plus saugrenues. « Lequel vaut mieux, Seigneur ? »

Faut-il dire hardiment, ou plutôt tout bonnement,

et sans même apercevoir l'impropriété : « Le cours d'une langue », — « Notre langue est sur la pente de la décadence » ? ou faire la grimace à une expression aussi ordinaire que celle-ci : « La langue que Virgile a écrite » ? Si je lis ces mots, où nul lecteur de sens commun ne trouvera la moindre chose à reprendre : « Un passage de la X[e] *Corde d'airain* de *Toute la lyre* contient un terme touchant », irai-je demander, par un scrupule étrange, si les « cordes » ont des « passages », si un « passage » peut « contenir un terme », et si un « terme » est capable de « toucher » et d'exciter l'émotion ? Si l'on me donne à lire qu'« un magistrat apporte dans ses jugements une certaine étroitesse » ou « beaucoup de largeur », me déclarerai-je choqué par l'inconcevable image de la « largeur » ou de l' « étroitesse » présentées comme des objets qu'on puisse « apporter » et apporter « dans un jugement » ? Mais ici la critique pourrait bien n'être pas sans raison, et, justement, ce dernier exemple va nous aider à découvrir et à fixer la grande règle unique qui nous semblait insaisissable.

Je pense qu'on ne court aucun risque de se tromper en posant comme une loi du style, absolue et sans exception, que l'écrivain doit toujours proportionner sa dépense au but ou à l'effet qu'il vise, à la quantité et à la qualité de ce qu'il a à dire, à la force de l'impression qu'il veut faire sur nous. Vous proposez-vous de nous amuser, de nous enchanter, de nous éblouir avec tout ce que la terre, les enfers et le ciel offrent de matériaux à un grand poète, à un grand prosateur, qui veut orner

d'une parure originale et magnifique des idées intéressantes? Donnez-vous carrière, ô charmeurs! ne ménagez rien! Décrochez les étoiles, traînez la comète par les cheveux, rugissez plus haut que le tonnerre! Nous sommes tout yeux et tout oreilles pour jouir de la fête que vous nous promettez... si elle est au pouvoir de votre imagination et de votre pensée. Mais, n'avez-vous à dire que ceci : « Il pleut, il fait froid », ou : « Nicole, apportez-moi mon bonnet de nuit », dites-le, sans rien ajouter à ces simples paroles. Or, quand vous écrivez : « Ce magistrat apporte de la largeur ou de l'étroitesse dans ses jugements », vous violez — sans en avoir conscience et parce que vous avez pris des habitudes déplorables de style — ce principe essentiel, comme l'a violé un maître excellent de *l'Art d'écrire* qui écrit, par inadvertance : « Dans ses Mémoires, le talent de Chateaubriand *atteint* une *intensité* extraordinaire. » Pourquoi tous ces mots? Pourquoi ces grands substantifs? Pourquoi ce verbe « *apporter* », et pourquoi cette image physique associée à des abstractions? Si vous aviez dit : « Ce magistrat met de la largeur », le mot « met » étant plus incolore, la phrase serait un peu moins mauvaise. Mais que ne disiez-vous tout simplement . « Ce juge est » ou se montre « trop étroit ou trop large »? Quand on n'a que peu de chose à dire, on parle, on écrit d'autant mieux qu'on déploie moins d'effort et un moindre appareil.

Tout pesé, sans méconnaître les méfaits du purisme,

j'estime qu'en somme il est avantageux d'éprouver une horreur presque maladive pour la moindre image fausse, banale, incohérente, — par la raison que l'envers de cette horreur est l'amour passionné de ce qui est juste, élégant et original. On a beau dire : « Idée ! délivre-toi enfin du poids de la matière. Esprit ! affranchis ta vue, misérablement offusquée encore par les restes d'images qui sont au fond de tous les mots et qui, dans ceux de la langue courante, n'ont plus qu'une ombre de vie » ; aucun appel à la raison philosophique ne dispensera jamais l'écrivain homme de goût de contenter sa propre imagination, quand celle des lecteurs ordinaires sera devenue tout à fait insensible à de certains supplices.

M. Henri Poincaré, grand mathématicien, a certes le droit de mépriser notre logique imaginative, si elle se trouve choquée par la contradiction qu'elle voit dans ces termes : « s'inspirer d'une tendance » [1], et peut-être ferions-nous mieux d'avoir tous, — lettrés comme savants, — la même indifférence dédaigneuse pour une si vaine délicatesse. Mais, tout persuadé que je puisse être qu'en matière religieuse le fond doit emporter la forme, je deviens incapable de faire attention au fond des choses, quand mon sens de la forme, mon respect du lecteur, mon culte de la langue, et le soin — religieux aussi — que j'ai de bien écrire en pensant bien, d'abord, sont révoltés par ce jargon barbare d'un pieux théologien :

« Si l'agnosticisme religieux peut, à la rigueur, sa-

1. « Parmi les écrits qui s'inspirent de cette tendance »... *La Valeur de la Science*, p. 213.

tisfaire au côté individuel et profond de la religion, il infligerait, en se généralisant, une lacune irréparable à son côté social. »

Comprenez-vous ? A peine. Et voilà le châtiment des mauvais écrivains : on ne les comprend pas ! Une chose mal écrite est une chose mal pensée.

Puisque nous ne sommes pas encore des anges, puisque l'aide des sens et de l'imagination est toujours nécessaire à l'expression comme à l'intelligence des idées humaines, acceptons de bonne grâce cette condition d'esprits inférieurs, et attendons d'être parvenus au ciel pour que notre pensée affranchie se dégage enfin de tous les liens de la matière. Jusque-là, continuons de nous représenter, autant que possible, le sens originel des mots. S'ils ne sont pas des « êtres vivants », ils sont au moins des figures, rarement effacées à tel point que toute lueur de vie y soit éteinte.

Cette bonne habitude nous préservera de dire : « infliger à un *côté profond* une *lacune* », comme aussi : « un *mouvement* révolutionnaire qui a ses *racines* dans une affiche », « *imprimer* un *mouvement* », « imprimer à toutes les branches de l'activité une impulsion nouvelle ». Car « imprimer », c'est faire une empreinte qui marque, qui s'enfonce et qui dure, et quel rapport y a-t-il entre cette image et celle d'un geste impulsif ? Ce qu'on imprime, c'est la trace de ses pas sur le sable, et ce qu'on ne réussit guère à imprimer dans la mémoire d'un ami aidé obligeamment, c'est le devoir de rembourser l'argent qu'on lui prêta. Quant aux « bran-

ches de l'activité », c'est une végétation qu'on imagine malaisément, et pourquoi donner une « impulsion » à des « branches », sinon pour en faire pleuvoir des pommes ou des prunes ?

On dira bien : « étaler sa blessure », mais moins bien : « *étaler* son *exaspération* », parce que l'image d'une chose largement « étalée » convient mal à l'exaspération, qui est une souffrance fine, aiguë et concentrée.

On sentira l'absurdité singulière d'écrire : « Nous avons obtenu des résultats *énormes* : le rapprochement de la France et de l'Italie ; l'entente entre l'Angleterre et la France ; l'accord franco-anglais du 8 août dernier[1]. » *Énorme* signifie hors de la règle, de la mesure, de la justice ; appeler « énorme » une chose normale, telle que la bonne intelligence de deux nations voisines et civilisées, c'est comme si l'on disait, d'une très jolie femme, qu'elle est jolie affreusement. La fureur des gens de Picrochole était « énorme », écrit Rabelais avec propriété. « L'énorme vie de Henri III », dit Agrippa d'Aubigné avec une justesse archaïque, pour qualifier les mœurs de ce prince. Le roi Tulle, dans Corneille, déclare « énorme » l'action d'Horace meurtrier de sa sœur, et c'est en toute convenance aussi que Bossuet emploie le même terme : « Votre liberté ne doit pas être abandonnée à elle-même ; autrement vous la verriez dégénérer en un égarement énorme[2]. »

1. *Revue de la Paix.*

2. *Deuxième sermon pour le jour de la purification de la Sainte Vierge.*

La lecture studieuse des vieux auteurs français a, pour un écrivain soigneux de son style, cette utilité principale, qu'il y peut goûter les mots dans leur saveur et leur force première.

Elle pourra nous rapprendre aussi certaines économies que la langue faisait autrefois, avant que le journalisme eût répandu partout l'usage filandreux de « tirer à la ligne ». Quand on peut gagner autant de fois quinze ou vingt-cinq centimes qu'on a mis de lignes dans sa copie, la tentation, puis l'habitude, viennent vite d'écrire : « Des rapports *empreints* de la plus parfaite cordialité », — « une conversation exempte... » ou — pour joindre l'impropriété au verbiage — « *dépourvue de banalité* » ! Un homme qui aime et qui a beaucoup lu Montaigne, La Fontaine ou Pascal, aura honte de délayer sa pensée dans un flux si incontinent de paroles. Il écrira, tout simplement : « Des rapports très cordiaux », « une conversation peu banale », — à moins qu'il ne soit menacé de mourir de faim, lui, sa femme et ses huit enfants en bas âge.

La propriété des termes, la brièveté rapide du tour, sont choses que peuvent enseigner les leçons et surtout les exemples.

Il n'en est pas ainsi des images originales. Étant vraiment une création, comme la poésie même, elles sont personnelles, uniques, inimitables. Il faut les inventer, et, quand on en a trouvé une, en trouver d'autres. Preuve en soit la métaphore : « ruisselant de pier-

reries », — idée de génie d'abord, puis lieu commun et banalité. Preuve en soit aussi l'échec relatif de Taine dans son labeur consciencieux pour parer son style de couleurs éclatantes, à l'instar des illustres « imagiers » de la littérature.

On peut sentir son propre génie s'allumer aux feux du génie d'un grand peintre, comme Augustin Thierry révélé à lui-même par la lecture d'une page des *Martyrs* ; on peut, au contraire, s'écrier avec désespoir : « Quel dommage que je ne sois pas peintre ! » Mais, pas plus dans le premier cas que dans le second, on ne doit tenter de prendre à un maître sa palette ni ses sujets. Bossuet a dit : « Les hennissements de la passion ». Il faut goûter la beauté sauvage de cette image biblique ; mais il sera prudent de la laisser en son lieu, c'est-à-dire dans la prédication, et même je pourrais nommer maint prédicateur dans l'éloquence duquel elle détonnerait comme les éclats du *Dies iræ* dans un solo de mirliton. Calvin écrit : « Je produirai encore quelques témoignages, lesquels, comme j'espère, étreindront tellement ces serpents, qu'ils ne pourront pas seulement plier le bout de la queue. » Qui ne voit que cette image est sortie d'une âme enflammée de passion bien plus que d'un esprit curieux de bien dire, et que nulle recherche de style ne pourra suppléer, pour en créer de pareilles, l'inspiration de la colère et du mépris ?

Le musée des modernes n'est pas moins riche que celui des anciens en images originales ; ou, plutôt, il l'est dix fois et cent fois davantage, à cause des cinq ou

six grandes révolutions littéraires qui ont de plus en plus émancipé l'imagination poétique. Les pauvres critiques de Voltaire à l'adresse de Jean-Baptiste Rousseau attestent, mieux que tout autre fait, la timidité et la stérilité de l'école classique en général dans ce domaine de l'invention pittoresque où triomphent romantiques, réalistes, naturalistes, parnassiens, impressionnistes et symbolistes.

On peut distinguer trois grandes classes d'images littéraires.

La première, — non par ordre de naissance, mais par la place principale qu'elle a conquise tard dans la littérature et qu'elle a désormais gardée, — est celle des images *uniquement sensibles,* qui ne veulent être que la vision ou l'audition d'une chose, perçue avec un relief ou un éclat intense, sans que l'esprit y ajoute aucune idée séparable de la sensation même :

« Le désert déroulait maintenant devant nous ses solitudes démesurées » (Chateaubriand). — « La plage de sable fin où viennent continuellement balbutier les petites langues bleues des vagues » (Lamartine).

Les forêts ténébreuses et douces
Où le silence dort sur le velours des mousses.
(Victor Hugo.)

« Là-bas, au lointain, nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière. Toute la route semble marcher avec lui... Tout cela défile devant nous

joyeusement et s'engouffre sous le portail, en piétinant avec un bruit d'averse » (Alphonse Daudet[1]).

Des volumes entiers, dans le roman contemporain, comme les derniers ouvrages de Loti, ne sont guère qu'une suite de tableaux, une substitution, — qu'on peut trouver un peu abusive, — de l'art de décrire à celui de conter, un continuel et unique exercice du sens qui voit les choses et du talent qui les montre. Les exemples deviennent de plus en plus nombreux, beaux et intéressants, à mesure que la littérature vieillit et se raffine, parce que l'acuité de la sensation augmente et parce que les écrivains renchérissent de vérité et de nouveauté originale. Dès lors une recherche affectée est l'erreur et l'écueil des modernes. Les anciens ont la fraîcheur de la sensation primitive ; mais le trop long usage de la simplicité rend impossible la réédition des images antiques : *frigus opacum* ; *splendet tremulo sub lumine pontus*, etc.

La seconde classe est celle des images *intellectuelles*, et la troisième aussi. Les unes comme les autres illustrent un jugement de l'intelligence, mais d'une façon très différente, car elle peut être naturelle ou artificielle, simple ou bizarre, reconnaissable ou étrange, sensée ou volontairement absurde et, — de propos délibéré, — hors de tout sens commun. Parlons d'abord des images intellectuelles qui ont le sens commun.

Quand l'auteur de *Madame Bovary* écrit : « Si Charles

1. Exemple cité par Guyau, *l'Art au point de vue sociologique*, p. 307.

l'avait voulu cependant, il lui semblait qu'une abondance subite se serait détachée de son cœur, comme tombe la récolte d'un espalier quand on y porte la main[1] », la comparaison est si juste qu'il semble qu'elle soit vieille comme le monde ; et pourtant elle est neuve, il fallait la trouver, et cette trouvaille unique ne peut être rééditée qu'entre guillemets par les amateurs qui ne sont pas des plagiaires. J.-J. Weiss appelle le vieux poète Rotrou « une espèce de maréchal des logis fourrier de la littérature », — en ce sens qu'il est « parti en avant-garde pour préparer les gîtes », et cela n'est point mal imaginé ; mais M. Augustin Filon a eu une vision qui n'est pas moins heureuse. Il se figure les écrivains vieillissant dans l'ignorance des ouvrages et des auteurs nouveaux, et ne se plaisant plus que dans le retour à leurs premières lectures, sous la forme de « l'esprit qui revient mourir au gîte ». Piquante image qu'égale celle-ci : « Un talent qui se lèche la patte », à propos de Mérimée[2].

Ces images de la seconde classe, si exquises et si neuves dans les récents échantillons que je viens de choisir, sont, — à les considérer dans leur histoire, — les premières créées et les plus anciennes. Car l'esprit de l'homme ne s'est pas amusé d'abord à peindre ni à décrire la nature ; mais il lui a emprunté des couleurs, devenues vite banales, afin d'en orner ses jugements : « *Comme un lion,* le héros s'élança... » « Sa taille dominait

1. Exemple cité par Guyau, *ibid.*
2. *Mérimée et ses amis*, par Augustin Filon.

celle de tous les hommes de sa tribu. *Tel un cèdre,* etc. » Si l'on supprime les mots *tel* ou *comme,* qui constituent la transition complète et logique de l'image à l'idée, l'opération de l'esprit qui compare n'en subsiste pas moins ; mais on dit alors qu'une simple *métaphore* s'est substituée à la comparaison en deux parties.

On peut aussi comparer, par une sorte de renversement, les objets et les phénomènes de la nature à l'ordre moral et humain :

« Monts sacrés, hauts comme l'exemple ! » a dit Victor Hugo ; mais ces images-là, inconnues à l'antiquité, sont rares même chez les modernes.

Et voici, enfin, la troisième et dernière classe d'images, — intellectuelles aussi.

Il existe, dans une province, littéraire encore, de l'empire du comique, mais inférieure et même un peu infernale — je veux dire : narguant le bel ordre des choses, — une bizarre façon d'habiller d'un costume d'arlequin les jugements de l'esprit. Au lieu de chercher, dans la vérité d'images justes et naturelles, la source de notre plaisir, on prétend nous plaire par l'excès de l'artifice et de la bouffonnerie. Les écrivains qui affectent de faire à la nature toute sorte d'incartades, les Burlesques, les Précieux[1], les Humoristes, fournissent des exemples variés de cette dernière catégorie d'images.

1. « Rotrou, maréchal des logis fourrier de la littérature », — « Mérimée, un talent qui se lèche la patte », pourraient être des locutions précieuses. La démarcation n'est donc point nette, je

Henri Heine, parlant de deux sœurs qui ne se ressemblaient guère, écrit que l'une faisait songer « aux bastions d'une belle forteresse » : nous sourions à cette première image, pleine de suc et de sens ; mais il ajoute que l'autre sœur donnait, dans toute sa personne desséchée, « l'idée d'une table gratuite pour des étudiants en théologie ». Comparaison vraiment folle, étrangère à l'ordre naturel et logique, et d'autant plus impayable ; c'est le rajeunissement inattendu et inouï de l'image triviale : une planche de sapin. Nous rions... si de trop graves études théologiques n'ont pas tari en nous les sources de la gaieté.

Quel lecteur de Huysmans ne pardonne au héros de *A Rebours* ses idées « à rebours » du sens commun, l'irrévérence de ses jugements sur les grands auteurs consacrés, l'emportement de paradoxe avec lequel il renverse toute la tradition, — en faveur des images bouffonnes qui égaient sa critique revêche et contredisante ?

« Les bergers de Virgile *se déchargeant,* à tour de rôle, *sur la tête, de pleins pots de vers* sentencieux et glacés..., son Enée qui se promène, pareil à une ombre chinoise, *avec des gestes en bois, derrière le transparent mal assujetti et mal huilé du poème,* l'exaspéraient... Mais ce qui l'horripilait davantage, c'était la facture de

l'avoue, entre le naturel et l'artificiel en matière d'images. Cela vient de ce que la véritable naïveté a disparu depuis longtemps de la littérature. Rien de moins naïf que les deux images en question. Elles sont justes, elles ne sont pas simples. Ce qu'on appelle désormais *nature*, dans l'ordre littéraire, n'est qu'artifice consommé.

ces hexamètres, *sonnant le fer blanc, le bidon creux...*, *tamponnés en queue,* toujours de la même façon, par le choc d'un dactyle contre un spondée. » Les « grâces éléphantines » d'Horace, les « adipeuses périodes du Pois Chiche » (Cicéron), la « constipation indue » de Tacite, César et « son aridité de pète-sec », tout cela « suppliciait » l'esthétique insolente et libre du fantasque Des Esseintes.

Le pamphlétaire Henri Rochefort, qui eut la gloire de créer, sous Napoléon III, dans la presse libre et frondeuse, un style charivarique nouveau, exprime en ces termes cette idée très simple, que le sénat est une assemblée de vieux conservateurs :

« On a calculé qu'en mettant bout à bout tous les wagons de la compagnie d'Orléans, le premier serait à Blois que le dernier serait encore à Paris. En réunissant sur une seule ligne les âges de tous les sénateurs, on remonterait facilement jusqu'aux Ptolémées, et M. Nisard, en qualité de dernier nommé, se trouvant à la fin de la colonne, *pourrait serrer la main à Rhamsès IV*. »

Admirons, savourons les trouvailles heureuses, spirituelles, magnifiques ou extravagantes des brillants écrivains d'imagination ; mais gardons-nous de vouloir rivaliser avec eux, si la nature nous a refusé le talent de peindre avec des mots, et contentons-nous alors d'écrire *proprement*.

VI

DE QUELQUES JARGONS

On pardonne à la langue courante d'employer, les uns pour les autres, des termes qui ne sont point synonymes : *jargon, argot, patois, charabia, galimatias, baragouin* ; mais le lettré curieux du vrai sens des mots et l'écrivain attentif à la propriété du langage doivent distinguer avec soin ces divers vocables.

Argot et *jargon* signifient bien d'ailleurs la même chose, l'argot étant le jargon des voleurs ou gens de bas étage, et c'est, étymologiquement, le même mot. *Galimatias* ne s'applique qu'aux discours entortillés, obscurs et prétentieux. Du *charabia*, c'est, par extension, tout parler nouveau qui paraît inintelligible à l'auditeur, et *baragouin*, de même ; mais ces deux mots auraient signifié d'abord, d'après quelques auteurs, l'un, le patois des auvergnats, et l'autre, le patois des bas-bretons. La seule distinction qu'il reste à préciser est donc celle des jargons et des patois.

Les patois sont les dialectes *provinciaux*. Les jargons aussi sont des dialectes, non plus ceux des provinces.

mais ceux des *métiers,* des *sectes,* des *sciences,* des *conditions,* des *arts.*

Il n'est point inutile, pour la richesse et la précision du langage, qu'il y ait des jargons. Il faut en user, sans en faire abus : simple question d'opportunité et de mesure, comme celle des images dans le style.

Un des rôles principaux de la littérature française, sous la plume de ses plus grands écrivains, fut de rendre accessibles à la multitude profane certaines sciences, que leur jargon spécial réservait au petit nombre des initiés. Pascal humanisa la controverse théologique ; les broussailles et les ronces de la géologie, de la zoologie, se changèrent, aux mains de Buffon, en promenades d'agrément pour les gens du monde. Mais il faut prendre garde de trop civiliser et polir la langue par l'élimination à outrance des jargons techniques ; car elle deviendrait fade et pauvre, et ce fut le destin de l'école classique dégénérée. Indigence d'une part ; pédantisme, barbarie, obscurité de l'autre : tels sont les deux écueils entre lesquels l'écrivain doit savoir diriger sa barque.

Quand des termes, qui appartenaient autrefois à des jargons spéciaux, sont reçus dans la langue générale et littéraire, ils cessent vite de s'en distinguer, et, sans l'avertissement des étymologistes, nous oublierions leur origine. Mais on nous a si souvent parlé des mots français empruntés au jargon des chasses, et notamment de la fauconnerie, que rien n'est plus connu au-

jourd'hui. Mêmes lettres de naturalisation rapide et facile pour une quantité de vocables de la marine et de la guerre. Tous les termes techniques où l'image est transparente et vive sont, en peu de temps, baptisés français. La résistance a été plus longue aux mots abstraits de la philosophie. Cependant les mots *concept, objectif, subjectif* commencent à faire moins peur aux dames. Il arrive, d'ailleurs, ordinairement qu'on altère le sens de ces termes, en les faisant passer de la langue philosophique dans la langue littéraire. Tel, par exemple, le mot *intangible*[1], que nos contemporains prodiguent, depuis plusieurs années, non moins que le mot *mentalité*.

Une classification complète des jargons, — chose étrangère à mon dessein, — devrait présenter d'abord ceux qui étant communs à une région, à une province, constituent une première division, nettement géographique, et se distinguent à peine des patois. Mais la grande différence entre les jargons et les patois demeure que les patois sont de véritables langues qui ont leurs lois, leur organisation, leur grammaire, tandis que les jargons provinciaux ne sont que des excroissances (Bossuet eût dit : des *excréments*) qui, par contagion et imitation, se répandent au dehors d'autant plus facilement qu'elles sont plus extérieures et plus

1. Il signifiait : qui échappe au sens du toucher, avant d'avoir pris le sens de : inviolable.

superficielles. De là vient qu'il est généralement impossible de retrouver leur lieu d'origine : si rapide est la diffusion, partout où l'on parle mal, — c'est-à-dire dans toutes les contrées, — de certaines locutions mauvaises dont le berceau obscur fut telle ou telle province !

C'est ainsi, par exemple, que le solécisme *causer à* (pour : causer avec, ou : parler à) qui se trouve dans Rousseau et même dans Corneille[1], passe pour originaire de la Suisse ; mais, étant devenu universel, il n'a plus de marque locale. — En quel pays commença la substitution impropre du verbe *promettre* au verbe *assurer,* dans des phrases comme celle-ci : « Je vous *promets* qu'on l'a bien battu ? » Quelque distrait, qui n'était pas nécessairement un Gascon ou un Savoyard, s'est un jour exprimé de la sorte ; le mauvais exemple a eu mille imitateurs. — Les vicieuses locutions suivantes sont aussi des impropriétés d'origine inconnue, si générales désormais qu'on ne peut plus y voir du jargon proprement dit : *Éviter à* (quelqu'un de la peine), pour : épargner à[2] ; *j'espère qu'il vous a* bien payé, au sens de : j'aime à croire. Le verbe *espérer* ne peut, en

1. « La première fois que je la vis, elle était à la veille de son mariage ; elle *me causa* longtemps, avec cette familiarité étonnante qui lui est naturelle. » *Confessions,* livre VII.

« Lysis m'aborde et tu me veux causer ! »

La Place Royale, vers 496.

2. M. Brunot nous apprend que Buffon aurait fait cette faute ; mais il ne cite pas le texte fautif. Voyez *Histoire de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville (Armand Colin), tome VI, p. 832.

style correct, s'appliquer qu'à l'avenir : J'espère qu'il payera[1].

Je croyais d'abord que certaines singularités qui m'avaient intéressé et surpris dans le français parlé en Charente étaient charentaises exclusivement : « *Chez Monsieur Lavallée vendangeront* la semaine prochaine. » Mais il paraît que le même emploi bizarre de la préposition *chez*[2] est courant dans des provinces de l'Est, et l'auteur anonyme de la petite brochure *Parlons français,* adressée particulièrement aux *Suisses*[3], signale cette faute à ses compatriotes parmi les locutions qu'ils doivent éviter : « Ne dites pas : *Chez les Dubois sont partis* ce matin. Dites : Les Dubois sont partis. »

Voici une construction étrangement illogique : « Je n'ai pas failli l'attraper », — « Elle n'a pas manqué me voir », signifiant : J'ai failli ne pas l'attraper, — Elle a manqué ne pas me voir. Tout le monde parle ainsi dans l'Angoumois ; mais c'est si peu un jargon local, qu'on en trouve des exemples chez les écrivains classiques. Nous lisons dans les *Mémoires* de Marmontel,

1. Remarquons cependant que, si le fait lui-même est chose passée, la connaissance du fait ne l'est point. L'emploi du verbe *espérer* avec le prétérit pourrait donc, — si l'on y tient, — se justifier par une ellipse donnant ceci à l'analyse : J'espère (apprendre) qu'il a...

2. A l'origine de cette locution il faut voir l'étymologie même de *chez*, qui est *casa* (la maison). *Chez Monsieur Lavallée vendangeront* revient à dire : La maison Lavallée vendangera.

3. Publiée à Genève, chez Stapelmohr, libraire, sans date et sans autre nom que la signature-calembour : « W. Plud'hun. »

livre IX : « Je ne fis donc pas semblant de croire que nous fussions là pour parler d'élections académiques. » Entendez : Je fis semblant de ne pas croire. Rousseau écrit : « Malgré les signes et les grimaces du chevalier et des assistants,que je ne fis pas semblant de voir, je gagnai les deux parties que nous jouâmes. » La Bruyère, au chapitre des *Grands* : « Il prend courage, il vient à vous, et il vous dit : Vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir. » Et enfin ou d'abord Boileau, dans un passage des *Héros de roman* : « Qu'elle s'en aille ! Car je tremble qu'elle ne me veuille encore réciter quelques-uns de ses vers, et je ne suis pas résolu de les entendre. » On pourrait comprendre, à la rigueur : je n'ai pas pris encore la résolution de les entendre ; mais il est beaucoup plus probable, ou plutôt il est certain que cela signifie : Je suis résolu de ne les entendre pas[1].

« Je ne veux pas qu'il soit *le dit* que vous m'aurez fait appel en vain. » Charentais encore, ce *le* explétif, parasite si inutile, si hétéroclite et si saugrenu, qu'on se demande avec étonnement d'où il sort ? Rien ne me *le dit* que ce soit de la Charente. Car on trouve au dix-septième siècle un tour qui n'est pas sans quelque ressemblance avec celui-ci et qui a un peu l'air d'être la

1. De même encore, dans *Monsieur de Pourceaugnac*, quand le médecin dit à Oronte : « Je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine et subi les remèdes que je lui ai ordonnés », il est clair que cela veut dire : Je prétends qu'il ne se marie point. — Remarquez que le simple tour usuel : « Je ne veux pas qu'il... » signifie le plus souvent : « Je veux qu'il ne... »

forme première et classique, facilement acceptable encore, de cette absurde redondance : « Je te *le* promets de ne plus me mêler de rien dire » (Molière). — « Il faut *le* dire que ce crime n'est que trop commun » (Bossuet). — « Tu *l*'as vu comme elle m'a traité » (Racine).

Tous les agrégés de grammaire, la plupart des licenciés ès lettres et quelques bacheliers savent aujourd'hui que Martine ne commet point un vrai solécisme quand elle fait le pléonasme, tancé trop rigoureusement par Bélise, de « *pas* mis avec *rien*[1]. » Mais ceci, les lettrés du deuxième ou du troisième degré ont seuls le droit de le savoir ; le devoir élémentaire de tous ceux dont l'instruction se borne aux connaissances strictement indispensables est de savoir par cœur cette scène fameuse des *Femmes savantes*, en sorte qu'il leur soit aussi impossible de parler comme la cuisinière que de dire : des chevals. C'est pourquoi quand j'entends, à Angoulême, non des femmes du marché, mais des dames du monde, dire : « Je l'ai questionné, il ne m'a *point rien* répondu », j'appelle cela le comble de l'ignorance grammaticale et surtout littéraire. Qui ose

1. De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.
Les Femmes savantes, II, 6.

Rappelons encore une fois qu'il n'y a ni deux ni trois négatives dans la phrase de Martine : « Et tous vos biaux dictons *ne* servent *pas* de *rien*. » Il n'y en a qu'une, qui est *ne* ; *rien, pas* et *point* étant des quantités minimes, mais positives, de même que *mie, goutte, brin, once, maille*, etc. Voy. pages 82, 232, etc.

parler ainsi est vraiment aussi *illettré,* je veux dire : dénué de littérature, qu'un paysan qui ne sait ni lire ni écrire.

« En Angoumois, dit M. Chabaneau[1], il y a bien peu de femmes, même parmi celles qui ont reçu de l'instruction, qui ne disent encore : Je me suis *faite* un chapeau. — Je me suis *achetée* des bottines. — C'est ce que je me suis *dite.* »

J'atteste l'exactitude de l'observation de M. Chabaneau. Mais il s'en faut bien que cette grosse incorrection soit spéciale à l'Angoumois. Nous ne l'appellerons donc ni du patois ni du jargon, mais du français barbare. M. Bastin remarque qu'on la rencontre aussi dans le pays genevois, et je pense, pour moi, qu'on la trouve partout[2] ! Oh ! quel succès est assuré à une certaine apologie des solécismes du participe passé : à celle qui prétend justifier cette faute par l'autorité des lapsus que les maîtres eux-mêmes ont commis ! J'avoue que j'en suis peu touché. On trouve, il est vrai, au dix-septième siècle : « Ils se sont *nuis.* » — « Ils se sont *succédés.* » — « Ils se sont *suffis* à eux-mêmes. » Montesquieu a écrit : « Les femmes se sont *imaginées.* » — « La simplicité des lois les a *faites* souvent méconnaître. » Qu'est-ce que cela prouve ? Que nous sommes autori-

1. Cité par M. J. Bastin, dans son étude historique *du verbe et des principaux adverbes dans la langue française* (Saint-Pétersbourg).

2. Elle court les rues. Je lis en ce moment, dans la traduction française du *Saint* de Foggazaro : « Jeanne s'était *couverte* le visage avec ses mains. »

sés par ces exemples illustres à massacrer la grammaire ? Pas le moins du monde, mais simplement que les grands écrivains sont faillibles et qu'ils ont mis parfois l'orthographe ou la grammaire comme leur blanchisseuse.

On insiste, on répète : il faut simplifier l'orthographe. Entendons-nous sur cette réforme. Qu'on fasse l'économie d'une foule de lettres inutiles, qu'on donne aux mots, écrits désormais comme on les prononce — ou comme on devrait les prononcer, — une physionomie nouvelle qui nous blesse aujourd'hui, qui demain ne nous choquera plus, que l'accoutumance nous rendra familière après demain, je n'y vois point d'inconvénient. Mais toucher à la syntaxe est chose grave. Il y a des règles de grammaire qui sont raisonnables. La règle du participe passé, réduite à l'essentiel, est de ce nombre ; car elle consiste simplement à savoir distinguer les verbes actifs des verbes neutres, les compléments directs des compléments indirects, et à appliquer cette distinction. Et ce n'est pas une science inutile, bien qu'il n'y en ait pas de plus négligée aujourd'hui. Si Flaubert l'avait un peu mieux possédée, il n'aurait pas écrit dans *Madame Bovary*, page 317 de l'édition originale[1] : « Elle vit les banquiers… Tous *la* refusèrent. » Emma Bovary avait beau être dévergondée, ce n'est point son corps voluptueux qu'elle offrait aux banquiers de Rouen ; c'est une supplication qu'elle leur

1. Et page 328 de l'édition « définitive ».

adressait. « Allez, je *vous* refuse », dit Alceste à Célimène. Cette fois, il s'agit bien de la personne, et *vous* est à l'accusatif.

Nous disons en français : Je commencerai par faire visite aux voisins, *et puis* j'irai vous voir ; ou : j'irai vous voir ensuite. A Grenoble, on a licence de dire : « J'irai vous voir *puis* », et je n'ai ni constaté moi-même, ni lu dans les auteurs qu'on s'exprime ainsi ailleurs que dans le Dauphiné. Mais c'est une tradition de l'ancienne langue. Rabelais écrit : « (Gargantua) montoit au haut d'une maison comme un rat, descendoit *puis* du haut en bas... »

Un emploi bien singulier de la préposition *de*, usité dans les Charentes et, sans doute, dans d'autres départements aussi, est encore un débris du vieux français : « Avoir peur *de* », au sens de : avoir peur pour... « Avoir peur *de* sa peau » signifie : n'être point brave. Dans l'*Agréable conférence de Piarot et de Janin, païsans de Saint-Ouen et de Montmorency, sur les affaires du temps* (1649), Piarot dit à Janin : « Touay, qui a été soudar, commence si tu veux ; j'ay trou peur *de* ma piau [1]. » Le pèlerin Lasdaller explique à frère Jean, au chapitre XLV de *Gargantua*, pourquoi il est sans inquiétude à l'idée que sa femme reste seule à la maison pendant qu'il va « en *romivage* [2] ». — « Bah ! dit Lasdaller,

1. *Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue*, par Charles Nisard, page 335.

2. C'est-à-dire : en pèlerinage à Rome.

je n'ay pas peur *de* la mienne. Car qui la verra de jour ne se rompra ja le col pour l'aller visiter la nuyt. »

Les personnes qui s'offensent de certaines expressions, parce qu'on ne les trouve pas chez les maîtres, devraient bien nous en expliquer d'autres qui ne les choquent pas parce qu'on les y rencontre :

> ... Si j'étais *de* mon fils son époux,
> Je le prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
> (*Le Tartuffe.*)

> Je ne souffrirais pas, si j'étais *que de* vous,
> Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
> (*Les femmes savantes*).

Un amusant exemple, donné par Littré, fait bien sentir l'absurdité cocasse de ces deux particules explétives, *que* et *de* : « Le duc de Créquy, en parlant au maréchal de Clérambault, lui dit, dans la chaleur de la conversation : Monsieur le maréchal, si j'étais *que de vous*, je m'irais pendre tout à l'heure. — Eh bien ! lui répliqua le maréchal, soyez *que de moi.* »

Les lettres, familières jusqu'à la plus extrême négligence, de Flaubert à sa nièce Caroline lui font grand honneur, justement parce qu'elles sont négligées et qu'elles nous montrent l'homme dans tout le laisser-aller de sa riche nature. A leur lecture s'évanouit la légende de son insensibilité ironique. Mais une autre légende qui disparaît aussi, c'est celle de son impeccable correction. Car, on a beau écrire à une enfant, si,

d'aventure, on se rappelle qu'on est un grand écrivain et que le moindre billet d'une plume illustre court le risque d'être publié un jour, on se tient droit, on se surveille, et même à propos d'une poupée nommée Madame Robert, on n'écrit pas : « Remercie de ma part madame Robert, qui a bien voulu *se rappeler de moi.* » Flaubert oublie absolument, dans sa correspondance enfantine, qu'il est l'auteur de *Salammbô.* De là les charmantes nonchalances de ses lettres. Cependant il est permis de se demander si les fautes que le grand écrivain commet, non une fois par hasard, mais une quantité de fois, ne lui étaient pas habituelles dans la conversation et ne constituent pas une sorte de *jargon familier* :

Rien n'est *plus* embêtant *comme* la campagne. — Ce à quoi je tiens le moins, c'est à mon paletot, *quoique je serais* content de le retrouver. — La princesse Mathilde m'a demandé par deux fois *à ce que*[1] je lui lise des fragments de mon roman. — Tu ne m'as pas dit ce que Maisiat *avait trouvé* de tes portraits. — Je ne pense pas que *Spirite* t'amuse. Dis-moi *ce que tu en trouves.* — *Salammbô* ne *sera* pas encore *parue*[2]. — *Tant qu'à moi,* ça dérange tous mes petits projets.

1. La même construction gauche avec le verbe *aimer* « aimer à ce que », se rencontre dans les *Lundis* de Sainte-Beuve, d'après M. Brunot.

2. Il faut persécuter, comme une vraie perversion du goût (voy. page 52), la manie moderne de donner une forme passive à des verbes neutres : Sur les six volumes de l'*Histoire de la Gaule* par M. Camille Jullian, deux *sont parus.* » (Rapport de M. Thureau-Dangin sur le grand prix Gobert, 1908). Est-ce que *ont paru* ne suffisait pas ?

Le jargon familier le plus fréquent, dans les lettres de Flaubert, est : « Je m'ennuie de », au sens de : Je soupire après. « Avec quel plaisir je reverrai ta bonne petite mine, *dont je m'ennuie* beaucoup ! » « Croirais-tu *que je m'ennuie de la campagne* et que j'ai envie de voir de la verdure et des fleurs ![1]. »

Manifestement, la plupart de ces vices de langage n'étaient pas particuliers au correspondant de Caroline ; ils sont communs à un groupe d'hommes et composent proprement un *jargon*.

Les jargons sont innombrables, puisqu'il peut y en avoir autant qu'il y a d'idées centrales ou de choses autour desquelles les hommes s'associent : jargons locaux d'abord qui se confondent plus ou moins avec les patois ; puis, jargons des jeux et de « la vie sportive », du journalisme, du parlement, de la diplomatie, de toutes les professions quelles qu'elles soient, des études diverses, et même des maîtres qui enseignent la langue. Un professeur de français, — que je connais très bien, — à force d'avoir classé des copies, et séparé au baccalauréat les élus et les réprouvés, a contracté et gardé la mauvaise habitude d'appliquer partout sa notation en chiffres et de mesurer la valeur des choses et des personnes sur l'échelle de 0 à 20. Il dit : « Cette poire, cette sa-

1. Je rencontre le même jargon dans la Correspondance de Barbey d'Aurevilly, *Lettres à une amie* : « Votre ... qui s'ennuie de vous, J. B. d'A. » (signature de la lettre du 29 octobre 1885). « Ennuyez-vous de moi, c'est bien ; mais ne vous inquiétez pas de moi, ce serait trop » (lettre du 8 novembre 1887).

lade a 18 ; la conversation de Madame N... est au-dessous de 5. » Cette façon de parler est un jargon.

L'affectation d'entrelarder la langue nationale de vocables étrangers, souvent inutiles, toujours pédantesques, est un jargon.

Toutes les époques ont leur jargon, leurs adjectifs ou leurs substantifs à la mode, qu'elles prodiguent sans avoir conscience d'un abus dont on ne s'aperçoit enfin que sous le règne, inaperçu à son tour, d'un jargon nouveau. Le XVIII[e] siècle ne sentait pas le ridicule d'être, dans tant de pages de sa littérature, « sensible », « humain » et « vertueux ». Et nous-mêmes, sentions-nous hier l'emphase des mots : « révolutionnaire » et « scientifique », dont nous remplîmes nos bouches durant tout le siècle dernier ?

Darmesteter remarque[1] que, pendant les dernières années du XVII[e] siècle, l'adjectif « gros » était répété avec excès. C'était le jargon de l'époque ; mais la prédilection caractéristique de certains écrivains pour certains mots, — de Fénelon pour « doux », de Corneille pour « grand », de Renan pour « nuance », — étant un fait purement individuel, n'est point du jargon.

Vers le milieu du XVII[e] siècle, florissait le jargon *précieux*, qui est célèbre et assez connu. Il avait « infecté » Paris et la province. J'en trouve encore la trace chez La Bruyère, au paragraphe 47 du chapitre *Des Femmes*, où il fait de l'adjectif « violent » un emploi exces-

1. *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent*, page 18.

sif et impropre, qui paraît emprunté au vocabulaire de Cathos et de Madelon, disant qu'elles *aiment terriblement* les énigmes, que le ruban de Mascarille est *furieusement bien* choisi, et que ses plumes sont *effroyablement belles*. — « C'est dans les femmes, écrit peu judicieusement La Bruyère, une *violente* preuve d'une réputation bien nette et bien établie, qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de quelques-unes qui ne leur ressemblent point[1]. »

La Bruyère ne s'est pas souvenu que, dans un autre chapitre de son ouvrage, *De la société et de la conversation,* paragraphe 19, il proteste contre les exagérations de langage qui, par une continuelle surenchère, affaiblissent le discours qu'on croit fortifier, de même que les liqueurs spiritueuses font payer à la santé du corps l'instant d'apparente vigueur qu'elles lui prêtent : « Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression ; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif, et qui

1. Cette absurde façon de parler était si bien reçue dans la bonne société, que Vaugelas la recommande : « Les épithètes d'*horrible*, d'*effroyable* et quelques autres semblables s'appliquent souvent en notre langue aux choses bonnes et excellentes, quoy qu'elles ne semblent convenir qu'à celles qui sont très-mauvaises et très-pernicieuses. Par exemple, on dit tous les jours : *il a une mémoire effroyable, une horrible grandeur*... et tant s'en faut que cette façon de parler soit mauvaise, ny qu'il la faille condamner, qu'au contraire elle est élégante... » *Remarques sur la langue française*, t. II, p. 62 de l'édition Chassang.

emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est *exécrable*, ou qu'elle est *miraculeuse*. »

Cette manie d'outrer toutes choses, de crier d'un ouvrage qu'il est « infect », pour dire simplement qu'il est mal écrit, ou d'appeler un épicier « marchand de denrées coloniales », un maître d'école « instituteur communal », des leçons de danse « cours raisonné d'art chorégraphique », n'appartient pas à telle époque plutôt qu'à telle autre ; elle est constante et universelle ; c'est un vice de la nature humaine, laquelle ne change point. Ce jargon-là pourrait presque s'appeler « constitutionnel ». Gresset, répondant au discours de réception de Suard à l'Académie française (1777), dénonçait le même abus que La Bruyère avait noté au XVII[e] siècle et que nous signalons de nouveau aujourd'hui : « A chaque instant, pour les choses les plus simples, les événements les plus indifférents, pour des misères, pour des riens, on se dit *charmé, pénétré, comblé, transporté, enchanté,* ou *désolé, excédé, confondu, désespéré, anéanti,* etc. »

Les adverbes *très, bien, beaucoup,* ne nous suffisent plus, et, d'ailleurs, ils n'ont jamais suffi aux Français d'aucun temps. Nous continuons à en chercher de quatre et de cinq pieds de long, qui sont à peine moins déraisonnables que ceux des Précieuses : *excessivement,* qui veut dire « trop » ; *énormément,* qui signifie « hors de la mesure », et nous disons couramment cette énorme sottise : « il a *énormément de tact* », sans nous apercevoir d'une contradiction dans les termes aussi *vio-*

lente que le serait celle-ci : « Il a *énormément de mesure.* »

Le « patois de Chanaan », — qui est proprement un *jargon,* — est la langue spéciale des piétistes du protestantisme. Il consiste dans l'emploi des locutions de la Bible les plus étrangères que l'on puisse trouver à la façon commune de dire. Ce qu'il y a de moins clair dans les saintes Écritures est justement ce qui édifie le plus ces dévots personnages, parce que la ferveur mystique trouve bien mieux son compte dans les obscurités mystérieuses des textes sacrés que dans la clarté logique d'une prose où la vérité parlerait le français de Voltaire. J'ai entendu maintes fois un pieux laïque, apparenant à la secte méthodiste, réciter avec componction un pur galimatias tiré d'une mauvaise traduction de l'épître de saint Paul aux Éphésiens. C'était son passage favori, et il était plaisant de voir qu'il découvrait dans ce non-sens d'autant plus de saveur, qu'il est moins intelligible à une raison ordinaire :

Lui-même donc a donné les uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes, les autres pour être évangélistes, les autres pour être pasteurs et docteurs, afin que nous croissions en toutes choses en celui qui est le chef, *duquel tout le corps,* bien ajusté et serré ensemble par toutes les jointures du fournissement, prend l'accroissement *du corps* (sic), selon la vigueur qui est dans la mesure de chaque partie pour l'édification de soi-même en charité.

Un goût fâcheux porte les *Chananéens* vers certaines

figures bibliques qui ont vieilli : la foi grosse comme un grain de moutarde, le chameau passant par le trou d'une aiguille, etc. Dire à des chrétiens qu'ils sont « le levain qui fait lever toute la pâte », si ce n'est pas leur faire un mauvais compliment, c'est au moins les prendre pour terme d'une comparaison devenue un peu rance, depuis que nous ne faisons plus nous-mêmes notre pain.

« Il ne peut pas *réaliser* la perte de sa femme », c'est-à-dire : il ne peut pas croire à la réalité de son veuvage, voilà du jargon protestant traduit de l'anglais[1]. L'horreur de l'idée qui s'attache au mot d'« enterrement » est cause qu'on y a substitué celui d'« ensevelissement », qui n'a pas le même sens. Ensevelir, c'est proprement envelopper du drap mortuaire. Le vrai synonyme d'*enterrement* est *inhumation*. — J'ai lu dans un journal religieux : « On vient d'*enterrer un chrétien vivant* », c'est-à-dire, un chrétien dont la foi était vivante ; mais une phrase si macabre fera frémir tout homme non initié à ce jargon. — « Cette chère amie est retombée souvent dans son péché ; la pauvre femme n'avait pas assez *tué son vieil homme.* »

Un terme dont les protestants abusent, c'est : « réjouissant », qui, en bon français, a toujours signifié : amusant, drôlatique, tout ce qui est fait pour causer

1. L'auteur de l'opuscule *Parlons français* critique aussi la locution : « Aller au culte », pour : aller au temple. Pourquoi ? *Aller au culte*, pour dire : se rendre au sanctuaire où le culte se célèbre, pourquoi serait-ce moins français qu'*aller au cours*, pour dire : aller à l'école où se donnent les cours ?

non pas une joie sérieuse, mais celle qui s'accompagne de gaieté et de rire. Les protestants appliquent ce mot aux événements heureux qui donnent une joie grave au chrétien. C'est du jargon, mais un jargon destiné à recevoir très probablement droit de cité dans la langue française, parce que le besoin s'en fait sentir. Les synonymes de « réjouissant » au sens de *comique* sont nombreux : qui nous dira le synonyme de « réjouissant » au sens protestant ? *Consolant, satisfaisant, heureux, réconfortant,* sont loin de suffire. De grands écrivains s'en sont aperçus. L'auteur du *Marquis de Villemer* écrit : « Le mariage du duc d'Alésia avec M[lle] de Xaintrailles marchait avec une *réjouissante* rapidité. » Comme il y a, dans ce mariage, un élément comique, on pourrait trouver que l'exemple est peu concluant ; mais il n'y a que du sérieux dans le passage suivant de *Madame Bovary* : « C'était un de ces sentiments qui n'embarrassent pas l'exercice de la vie, que l'on cultive parce qu'ils sont rares, et dont la perte afflige plus que la possession n'est *réjouissante.* » Très sérieuse aussi cette phrase d'un prospectus de librairie annonçant le livre de M. Finot sur la *Philosophie de la longévité* : « Découvrir, à la suite du départ fatal qui nous glace d'épouvante, le spectacle *réjouissant* du retour immortel... tel est le but de ce volume. »

On dit, en français catholique et ordinaire : « le Christ », et il semble bien qu'on a d'autant plus raison d'exprimer ici l'article, que ces mots signifient : l'Oint. La tradition du style protestant est de faire de *Christ*

un pur nom propre : jargon tellement caractéristique, qu'il a permis aux commentateurs de Rabelais de flairer quelque goût ou senteur d'hérésie dans la forme du salut chrétien qui termine et clôt une lettre de Grandgousier à Gargantua : « Très cher fils, la paix *de* Christ, nostre Rédempteur, soit avec toy ».

Les jargons perdent leur caractère propre, en devenant trop universels, comme en restant trop individuels ; ils sont, en somme, soit le *vocabulaire* de certaines langues spéciales, soit, dans la langue que parle tout le monde, des *locutions* particulières à une province, à une époque, à une secte, etc.

Si des locutions étrangères au bon usage sont du jargon, et si des termes ajoutés au vocabulaire commun en sont aussi, il y a lieu de renouveler, à leur sujet, le très juste paradoxe que nous avons soutenu[1] à propos des barbarismes et des solécismes. Contrairement à l'opinion générale, les barbarismes, c'est-à-dire les mots non admis dans le dictionnaire, nous ont paru infiniment moins pernicieux pour la langue que les fautes de grammaire ou solécismes, et même nous avons dit qu'assez souvent les premiers pouvaient l'enrichir, tandis que les seconds ne l'améliorent presque jamais. Les cas sont rares où l'abolition d'une ancienne règle serait un gain pour la langue[2] ; mais, après un premier mou-

1. Dans le *Temps* du 19 septembre 1905, où parut le chapitre II de ce volume.

2. Par exemple, la suppression, admise par l'usage, mais non

vement de surprise et de résistance, la langue ajoute à son trésor avec sécurité beaucoup de termes qui furent d'abord des intrus.

Il faut suspecter les *phrases* de jargon, parce qu'il est probable d'avance qu'elles sont la corruption d'un français meilleur ; il faut accueillir les *mots* de jargon avec une curiosité sympathique, parce que, toujours intéressants à connaître, ils sont quelquefois des aventuriers de fortune, et très souvent des vétérans émérites, encore bons au service actif.

Quand des paysans disent *devanteau* pour : tablier, *piscantine* pour : eau rougie, *béziller* pour : émietter, *mitan* pour : milieu, *métives* pour : moissons, et *métiviers* pour : moissonneurs, où est le mal ? ils servent libéralement la langue française, qui peut faire son profit de tous ces mots. Du pain *chaumeni*, c'est, en Charente, du pain moisi ; pour qui est instruit du sens traditionnel de cet adjectif, il devient probable qu'un commentateur de Rabelais se trompe en faisant entrer du chaume dans sa racine. De l'eau qui *jicle* est une onomatopée excellente, que nous trouvons partout, excepté dans le dictionnaire. Connaissez-vous un plus spirituel emploi du verbe *soucier* que celui qu'on entend, à tous les repas, dans l'Angoumois et la Saintonge ? Un plat qui *soucie*

encore autorisée par la grammaire, du *ne* explétif ou euphonique qui constitue un véritable contresens dans des phrases comme celle-ci : « Otez le couteau à cet enfant, je crains qu'il *ne* se coupe. » Cependant on peut expliquer ce *ne* par le *désir négatif* implicitement contenu dans la crainte ; voy. page 234.

est un plat qui fait de l'effet, qui a l'air abondant ; ainsi les *mongettes* (ou haricots) avec beaucoup de sauce « soucient » plus que les haricots verts frits, qui se réduisent en cuisant.

Chétif, qu'on prononce *chéti* en Charente, perdant son sens physique de malingre, signifie : homme de médiocre valeur morale, coquin en herbe, sinon pendard fieffé.

J'avoue que je ne déteste point un œuf « frais pond »[1]. Reconnaissons, d'ailleurs, que tout n'est pas recommandable dans le jargon de nos ruraux, et qu'on peut trouver à redire aux locutions suivantes : « Un homme *ordré.* » — « Oh ! le beau *drôle* ! qu'il paraît *santérieux* ! qu'il est donc *vitieux* (plein de vie) ! Sa sœur aussi *est* bien *profitée* ; comme la voilà *grossière* ! » — « J'ai demandé à ce bonhomme le *portement* : il va bien, trop bien.... c'est la *benaiseté qui le mache* ». Ce ne sont point là des créations fraîches et neuves ; ce sont des altérations du français, plutôt disgracieuses et mal venues, comme : *aller à son avance,* pour dire : à sa rencontre ou au-devant de lui ; comme encore : *je ne veux rien qu'on lui dise* ; ou : *pour ne pas qu'on m'accuse* ; comme enfin : *espérez-moi,* pour : attendez-moi.

1. « Minerve nasquit-elle pas du cerveau par l'oreille de Jupiter ? Adonis, par l'escorce d'un arbre de mirrhe ? Castor et Pollux, de la coque d'un œuf, *pont* et esclos par Léda ? » (Rabelais.)

Ces œufs en un nid *ponds,* en un autre couvés.

Agrippa D'AUBIGNÉ.

Les jolis jargons sont ceux qui égaient la langue par des expressions vives et imagées manquant à son vocabulaire, et les plus jolis sont les plus naturels, ceux qui ont l'air d'être spontanément sortis de l'imagination populaire, non de la fabrique des faux monnayeurs. « Il est tout *acabassé* (par l'âge, par le chagrin). » Voilà un mot qui peint la chose ! « *Ecarauder* les yeux comme un chat » : verbe admirable pour traduire la transparence des grands yeux clairs du chat, pareils à des carreaux de vitre. « Avoir *la va-vite* » : vous sentez sur-le-champ ce que cela veut dire, et, si vous êtes lettré, vous vous rappelez deux vers du *Testament de Pathelin* :

N'apportez point de vin nouveau,
Car il fait avoir *la va-tost*.

Montaigne dit : « esfoiré », et il applique figurément ce mot au style prolixe ; au sens *propre,* nos paysans disent : « échiaillé », qui est aussi parlant. En matière de style, ils suivent instinctivement l'excellente règle d'Herbert Spencer, conseillant à qui veut donner de la vie au langage l'emploi des termes les plus concrets et les plus imagés. « Gardez-vous de la bouteille », observe ce grand philosophe, est plus vif que : « Gardez-vous de boire », et « Tous les bras aux pompes ! » vaut bien mieux que « Tout le monde aux pompes ! » parce que la première forme nous met sous les yeux les hommes d'équipage dans l'attitude même et le mouvement qui leur est commandé. C'est ainsi que pour signifier qu'une femme est sotte, nous disons : Elle n'a

pas inventé la poudre ; mais dans la campagne on dit, avec plus de vivacité : « Elle n'est pas cause si les canons pètent ». « Cet homme est lâche *comme une queue d'ouaille* (de brebis) » : voilà une autre figure, que je trouve singulièrement pittoresque et savoureuse ; elle rappelle une expression de Rabelais : « Courage de brebis ».

Le jargon des étudiants suisses donne, si je suis bien informé, le nom de *grabeau* à l'épreuve des examens. Ils parlent comme Rabelais : « Remettons à votre retour le grabeau et belutement de ces matières », dit Pantagruel à Panurge soucieux de consulter divers savants sur le menaçant problème de son mariage[1]. Quand maître Janotus de Bragmardo, dans sa fameuse « harangue faite à Gargantua pour recouvrer les cloches », dit, en gémissant et en toussant : « Il y a dix-huit jours que je suis à *matagroboliser* cette belle harangue », ce verbe est visiblement dérivé de *grabeau,* sa racine.

L' « efficace » (pour l'efficacité) de la prière appartient au jargon protestant ; ou — pour mieux dire et parler plus vrai — c'est un de ces bons vieux mots de l'authentique et pure langue française, comme *purge, consulte, cuite,* etc., qui étaient bien meilleurs que *purgation, consultation* et *cuisson,* qu'on doit donc regretter, conserver tant qu'on peut, restaurer, si possible.

1. Cf. Montaigne : « Ils ont *beluté* les sujets, qui à gauche, qui à dextre, chacun se travaillant à y donner quelque visage. » Cité par M. Strowski, *Montaigne,* p. 184.

Nous allons retrouver ces précieux archaïsmes, — avec beaucoup d'autres, — dans un nouveau chapitre où cette dernière remarque nous conduit et où j'essaierai de donner aux lecteurs, non certes le tableau ou le compte, mais un bref et rapide aperçu des richesses mal connues et trop oubliées de notre trésor national.

VII

LE TRÉSOR NATIONAL

A Monsieur Ferdinand Brunot.

Deux tendances opposées, en divisant la plupart des écrivains, s'unissent et se concilient chez les meilleurs : la tendance à innover et la tendance à conserver, l'inquiétude du progrès et la fidélité aux traditions. L'habile homme est celui qui commence par un inventaire complet des richesses que le trésor national met à son service ; presque toujours il les trouvera bien assez copieuses pour pouvoir exprimer sa pensée avec toutes ses nuances et dans toute son ampleur. Mais, en usant d'abord et autant que possible des moyens d'expression dont on s'est servi avant lui, il ne doit point se condamner à n'en plus sortir, à n'en changer jamais ; car ce serait réduire notre vivante langue française à l'immobilité des langues mortes, et l'art d'écrire à une servile imitation.

Montaigne semble appeler tous les barbarismes à la rescousse contre l'insuffisance du langage national, dans

le passage célèbre où il écrit : « Que le gascon y arrive, si le français n'y peut aller ! » Mais le fait est que lui-même n'a guère pris cette licence, et il s'est très vivement prononcé, au contraire, contre les forgeurs inconsidérés de termes inutiles : « Pourvu qu'ils se gorgiasent en la nouvelleté, il ne leur chaut de l'efficace ; pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire, souvent plus fort et plus nerveux. »

Il y a, dans cette phrase des *Essais,* à côté d'un verbe absolument mort, *se gorgiasent,* trois vocables qui ne sont plus très vivants : *chaut, efficace, quittent,* au sens de : abandonnent. Faisons, à ce propos, un premier relevé de quelques autres locutions d'une vitalité languissante, que je trouve dignes d'intérêt, parce que, bien qu'elles n'aient pas encore reçu leur congé officiel, on ne leur fait plus fête, on les néglige ou par oubli ou par dédain, sans qu'on puisse toujours deviner la raison de cette disgrâce.

Tels sont, avec une centaine d'autres, les mots : *liesse, attraire, ombreux, poindre* (dans le sens actif de piquer), *recru, chenu, baller, muser, marri, méchef, moyenner, malencontre, estrif, gourmander, semondre, embler, frisque, ravaler, dévaler, mugueter, arroi, quasi, bailler, coi, ris, dru, chiche, bayer* et son composé *bayeur, bayeuse*; *nuisance, bonace, blandices, vimaire, déité, geindre, quérir, action* (au sens de gesticulation oratoire), *expédient* (au sens d'avantageux), *chef* (au sens de tête), *délié* (au sens d'avisé, habile), *trouver à dire* (au sens de regretter), *plaindre* (au sens

de marchander), *se plaindre une chose* (au sens de s'en passer par avarice), *faire* (ce substitut si commode, comme *do* en anglais, du verbe qu'il faudrait répéter) :

Albe m'estime autant que Rome vous a *fait*.

Dans plusieurs cas on comprend sans peine l'infortune de certains bons vieux mots. *Bénin* ressemblait trop à *benêt* pour ne pas devenir ridicule ; *soûler* éveillait une idée trop précise et trop dégoûtante pour rester, au moral, synonyme de *rassasié*. Ainsi advint-il de *digérer*, au sens de mettre en ordre ; louons cependant le brave écrivain suisse qui n'a pas craint de risquer encore le substantif lui-même : « Tant il y a dans ma tête de chaos et d'*indigestion !*[1] » *Courtois*, *courtoisie*, *gentilhomme* devaient peu à peu s'effacer de la langue avec la forme de société polie que ces gentils vocables exprimèrent. La *gentillesse*, c'était la bravoure, et « le gentil pays de France » signifiait : la terre des braves. *Déconfiture* fut noble et très noble ; sa rime trop riche avec *confiture* l'a dégradé.

Mais la défaveur d'autres mots est moins compréhensible. Combien l'onomatopée si expressive de *caquet* ne serait-elle pas meilleure, — même appliquée au style, — que ses froids synonymes : verbiage, prolixité ! Montaigne goûtait peu le « caquet » de Cicéron. Parmi les termes que cite La Bruyère comme déjà sur le point de périr, nous sommes surpris de rencontrer

1. Félix Bovet, *Lettres de jeunesse*, p. 37.

chaleureux, valeureux, haineux, fructueux, piteux, jovial, gisant, vantard, mensonger, coutumier, festoyer, verdoyer, cure (au sens de souci), *maint,* et, en tête de la liste, *certes,* adverbe excellent, le meilleur, à coup sûr, par sa brièveté énergique, de tous ceux qui peuvent servir à renforcer l'affirmation. Cependant il paraît bien que ce mot si utile pensa mourir de vieillesse au dix-septième siècle, et que certains puristes le trouvaient « provincial ». Il est sorti de la crise, mieux portant que son camarade *naguère,* qu'un grammairien de 1668 déclarait « suranné », et que nous pourrons bientôt, sans trop de regret, laisser aux invalides, depuis que tant de personnes n'en savent plus le sens et prennent pour un synonyme de *jadis* cet équivalent de *depuis peu.*

De très beaux mots français, dont il serait un peu excessif de dire qu'ils *ont vécu,* ont au moins cessé de trôner à la place d'honneur où ils régnaient du temps des classiques. C'est pourquoi les écrivains curieux de donner à leur style une belle tenue, sans affectation d'archaïsme, aiment à les employer encore dans le sens qu'ils avaient autrefois. Je citerai, dans cette catégorie: *soutenir, étaler, relever, réparer, primer, ancrer* (au sens figuré), *rire,* au sens de : être favorable. Quand Anatole France écrit : « La doctrine de Port-Royal *soutient* la *Phèdre* de Racine », il entend que la tragédie du poète redevenu chrétien est fondée sur cette doctrine morale, et il s'exprime aussi noblement que Fromentières disant que le prédicateur doit *soutenir* par

une vie sainte ses discours, dont l'impression s'efface vite parce qu'ils sont de peu de durée. — « Le père Bourdaloue, vers 1668, fut un des premiers qui, selon Voltaire, *étala* dans la chaire une raison toujours éloquente », et Bossuet, en nous contant la tragique histoire d'Henriette de France, produit « un de ces exemples redoutables qui *étalent* aux yeux du monde sa vanité tout entière. » — « La vanité, écrit Pascal, est si *ancrée* dans le cœur de l'homme... » Le — dictionnaire de Littré compte quarante-cinq sens du verbe *relever* ; le dix-huitième appartient spécialement à la grande langue classique : « Le jeune prince dont la victoire avait *relevé* la haute contenance. » (*Oraison funèbre du prince de Condé.*)

Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs
Relevaient de ses yeux les timides douceurs.
(*Britannicus.*)

Le vers magistral de Boileau sur Malherbe, par qui la langue fut *réparée,* nous fait voir, en ce grand législateur, le maître de grammaire et de prosodie qui a, comme dit Sainte-Beuve, « remonté l'instrument », tout refait, tout réglé, tout *réparé,* dans la littérature de son siècle. — *Primer,* beau verbe neutre, devenu assez rare aujourd'hui depuis le nouvel et fréquent usage qu'on fait de l'actif primer ou doter d'une prime, pourrait économiser utilement des périphrases. — *Rire* est délicieux dans ce vers d'André Chénier :

Ma bienvenue au jour *me rit* dans tous les yeux,

mais il a eu, en prose aussi, de très heureux emplois. « Il me vient un projet d'une grande importance et qui *me rit,* » lisons-nous dans Colin d'Harleville. J'ai entendu un joueur de dominos dire en bon vieux français: « Mon jeu *rit.* »

Le mot français par excellence est *franc,* d'où celui de *France* est venu. Certes, il reste vivant ; mais on peut regretter qu'il se restreigne de plus en plus au sens, d'ailleurs très beau, de *sincère,* et que *franchise* devienne uniquement synonyme de sincérité, non plus de liberté, non plus de haute et bonne race, de généreuse origine. — *Généreux* : autre vocable de qualité supérieure, n'exprimant plus guère que la bonté qui donne ou qui pardonne, après avoir signifié la noblesse de la naissance et du cœur.

En règle — gardons-nous de dire absolue, mais disons au moins très générale, — les termes et les sens consacrés par l'usage constituent pour l'écrivain un répertoire suffisant et meilleur que toutes les innovations. On rajeunit, on restaure, on *répare* la langue bien plus en ressuscitant des mots, des tours, des significations anciennes qu'en appelant à la vie des formes nouvelles. Si l'on excepte certains vocables savants, que les découvertes et les inventions continuelles de l'art et du génie rendent continuellement nécessaire de créer, mais qui ne présentent point d'intérêt littéraire, il n'y a guère de faits, de sentiments ni d'idées que ne puisse exprimer une langue façonnée par neuf siècles de littérature.

Presque tous les néologismes de Chateaubriand, de Victor Hugo et des autres grands novateurs sont des archaïsmes. Le fameux synonyme de *style* : « écriture », que les frères Goncourt ont cru inventer, — en un de ces jours où leur préciosité se dégoûtait de parler comme tout le monde, — date du XVIe siècle. On le trouve dans le grammairien Mathieu, comme nous l'apprend M. Ferdinand Brunot, au tome II de sa grande *Histoire de la langue française des origines à 1900*[1] : « L'escriture française doit estre populaire et facile à lire » ; et Marty-Laveaux avait déjà signalé ce mot dans Ronsard. M. Brunot n'a-t-il pas découvert *objectif* et *subjectif* dans le *Premier discours tenu à la table du Roy* par le cardinal Du Perron !

Je lis dans une lettre autographe et inédite d'un membre de l'Académie française, datée du 1er novembre 1895 : « Laissons faire la Vie, elle en sait plus que nous ; et *nous ne sommes pas fichus de* lui fabriquer un des microzoaires qu'elle crée par quatrillons sur chaque mètre carré de la planète. » *Nous ne sommes pas fichus de* veut dire probablement : nous ne sommes pas capables de. C'est un néologisme. Vous paraît-il joli ? Aux gens de goût qui trouveraient plus de grâce au

1. Ce monumental ouvrage aura 5 ou 6 volumes in-8°, dont deux seulement (le *Moyen âge* et le *Seizième siècle*) ont paru ; mais l'*Histoire de la langue et de la littérature française des origines à 1900*, publiée sous la direction de Petit de Julleville, en 8 volumes in-8°, et achevée, contient, sur la langue, des chapitres très explicites, dus à la plume de M. Brunot, et qui sont déjà presque des volumes.

français des vieux livres, je puis proposer une locution de l'ancienne langue, *taillé de* ou *taillé à,* qui vaut peut-être bien *fichu de* : « Je suis *taillé de* mourir en hiver, » a dit Marot ; et l'auteur de *Psyché* :

Sont-ce des visions que je me mets en tête,
Quand je me crois *taillée à* pouvoir mériter
La gloire de quelque conquête?

Ereinter est français au sens de traiter rudement quelqu'un par la plume ou par la parole : « M[me] de Maintenon et les jésuites, écrit Saint-Simon, *éreintèrent* le chancelier auprès du roi. » Mais le mot est devenu trivial par l'abus. Désire-t-on un vieux synonyme, non moins énergique et plus élégant, qui pourrait remplacer le terme vulgaire avec avantage ? « Le cardinal de Richelieu, écrit Guy Patin, est étrangement *sanglé* dans ce petit livre [1]. »

Il ne faut point, d'ailleurs, entretenir pour la langue de nos pères un culte superstitieux ; il ne faut point s'obstiner, avec un grammairien du XVI[e] siècle, dans la conservation « des paroles patrimoniales, fussent-elles moisies ou jaulnes comme lard viel. » On rendrait plutôt les couleurs et la vie à un vieux bouquet fané et

1. Il existe dans la langue de Saint-Simon (voir le *Lexique sommaire* de cette langue par M. E. Pilastre) un synonyme amusant de notre moderne *emballé*, devenu si commun au sens de excité, monté contre, et c'est *paqueté* : « Monseigneur sera paqueté contre son fils. »

tout sec qu'on ne remettrait en usage certaines locutions abolies.

La Bruyère regrettait *si que,* plus vif et plus court que ses gauches remplaçants : *en sorte que* ou *de manière que*; le regret est juste, mais l'espoir de restaurer *si que* serait vain. Et vain aussi l'espoir de ressusciter *ores que,* ou ces anciens synonymes d'*avec : à tout son bâton, quand et lui.* « Mon père me menait *quand et lui* à la chasse », s'amuse à écrire Chateaubriand. L'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* s'est un peu trop complu dans ces essais de restitution, qui bien souvent ne sont que jeux puérils d'antiquaire; de quelle utilité peut donc être ce synonyme de *réussir* : « Les étrangers ont *succédé* dans leur dessein? » Assurément, le mot *aujourd'hui* est absurde, et l'absurdité devient triple, de dire, par un pléonasme trois fois répété : « Le jour d'aujourd'hui[1] » ; *hui* valait sans doute beaucoup mieux, mais on ne le rétablira pas, non plus que *l'endemain,* que Flaubert a tenté de faire revivre[2], mais qui est mort, depuis plus de quatre siècles, avec *l'ierre* et *l'oriot.*

De même *calvitie,* mot latin, ne vaut pas le français *chauveté* ; mais *chauveté,* lui aussi, a le même défaut que la fameuse jument de Roland : il est mort. *Prestidigitateur* est un terme redoutable, qu'on aurait tout profit à remplacer par *prestigiateur* ; c'est peut-être

1. « Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui. » (Lamartine, *L'homme.*)

2. « Et, *l'endemain,* à huit heures, ils s'emballèrent dans l'*Hirondelle.* » (*Madame Bovary.*)

la peine d'essayer ; mais le gain serait nul de dire : *abrier, éreiner* (pour éreinter), *caféière* et *tabaquière*. Quand M. Faguet écrit *exagéreur,* abréviation rarissime d'*exagérateur,* il se paie deux divertissements : étonner le bourgeois d'abord, et puis faire une pêche amusante dans le lexique de Mme de Sévigné, où ce terme insolite n'est très probablement qu'un barbarisme de jolie femme[1]. Littré propose : *oyant, en oyant,* au lieu de *en entendant,* qui est affreux ; espoir chimérique désormais, mais bonne occasion de rappeler la signification véritable d'*entendre, intendere ad,* qui est proprement un verbe neutre et qui devrait se construire avec la préposition *à* : « Elle ne veut entendre à nulle proposition. » (Sévigné.) « La maréchale de Lorge aimait trop sa fille pour entendre à un mariage qui ne pouvait la rendre heureuse. »

Littré estime aussi qu'il serait bon de distinguer et de dire : « Mon frère *est sorti* depuis ce matin. » — « *Je n'ai pas sorti* aujourd'hui. » J'ai dit déjà combien j'étais de cet avis [2] ; mais rien ne prévaudra contre la mauvaise habitude prise irrévocablement de préférer, dans tous les cas, — qu'il s'agisse d'une action passagère ou d'un état durable, — la lourde forme passive aux grâces vieillies du verbe neutre.

1. *Exagéreur* est peu utile ; mais *exagéreuse* pourrait bien être nécessaire ; appréciez la nuance ! Je lis, dans un roman de Cherbuliez, *la Vocation du comte Ghislain* : « Il lui avait reproché quelquefois d'être une exagéreuse. » Ne sent-on pas qu'*exagératrice* serait long, froid et lourd ?

2. Voy. la note de la page 52.

Darmesteter regrettait vivement la disparition ou la désuétude des formes simples : *emplir, épandre, apetisser, mercier, encontrer, alentir, éjouir.* « Il appartient à la langue écrite, dit-il, de se prémunir contre cette tendance souvent abusive de la langue populaire et de maintenir autant que possible, et sauf quand il y a signification spéciale ou enrichissement, l'intégrité des droits du mot simple[1]. » Mais le même grammairien constate combien cette tendance, qu'il déplore, est invétérée et irrésistible. Elle date du moyen âge qui, d'ailleurs, usait plus que nous des formes qu'on regrette aujourd'hui. Le peuple fut toujours enclin à dire : *rappel* pour *appel* ; il faut *rentrer* les fleurs dans la *resserre* ; le monde s'est *ramassé* autour de moi ; *remonter* une montre ; *rétameur, ramincir, raiguiser, ressortir, rajouter, raccompagner*. Une voiture, dans une rue encombrée, suivait une autre voiture : la première s'arrête brusquement ; le cocher de la seconde subit le contre-coup et s'écrie : *Il rarrête et il ne ravertit pas !* Gaston Paris, qui entendit cette phrase à Paris en 1876, s'en amusait comme d'une vivante continuation de notre plus vieux langage[2].

« La *vastité* sombre de nos églises » est du plus beau style de Montaigne. Bossuet a répété le mot ; Chateaubriand a dit *vastitude*, et un géographe a parlé des « vas-

1. *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent.*

2. *Ibid.*, p. 143.

titudes sablonneuses du Sahara » : ce grand substantif, si utile et si bien venu, n'a pas encore ses larges entrées dans le dictionnaire. — *Avoyer* (mettre sur la voie), *champoier* (aller à travers champs) : deux verbes qui seraient commodes et qui ne sonnent pas mal à l'oreille : personne n'a essayé de les reprendre au vieux français. — Villehardouin nous dit que Conon de Béthune était « bien emparlé » : excellent adjectif que nous avons perdu, qui nous fera toujours sensiblement défaut ; car il n'est l'équivalent ni d'*éloquent* ni de *disert,* et il faut une phrase de quatre ou cinq mots pour dire la même chose : « avoir la parole facile » ou « avoir la langue bien pendue ».

Il arrive parfois qu'un archaïsme est remis en vogue et fait florès, le temps que dure une mode. Naguère, quelque pasteur sans doute, en lisant Calvin, rencontra dans ses œuvres le verbe *besogner* : « Dieu besogne dans les cœurs. » Il en fut si ravi, qu'il se mit à le répéter pour son propre compte ; les imitateurs suivirent, de plus en plus nombreux, si bien que c'est aujourd'hui un terme favori dans la prédication et l'apologétique protestante ; mais l'engouement risque d'être passager ; car, comme nous pouvons dire tout aussi fortement : Dieu *travaille* ou *opère* ou *agit* dans les cœurs, et que ces expressions sont plus agréables, les chrétiens de demain qui verront *Dieu besogne* rentrer dans la nuit, pourront se consoler de cette éclipse.

Les locutions les plus intéressantes restent celles qui,

possédant encore leur permis officiel de circulation, vivent plutôt dans les dictionnaires que dans la littérature courante et sur les lèvres des hommes.

Dans un *Lexique sommaire de la langue de Saint-Simon,* que M. E. Pilastre nous a récemment donné, je choisis quelques mots qui sont français, mais d'usage trop rare : *arraisonner* quelqu'un, *chafouin, désinvolte* (adjectif et substantif), *desservices, écumer* (« M. de Luxembourg, qui avait le nez bon, l'écuma ») ; *embabouiner, empaumer, gracieuser* (que Voltaire condamne, mais qu'Émile Pouvillon a heureusement repris) ; *jolier* (faire l'aimable, — à rapprocher de l'anglais *jolly*) ; peu *pécunieux* (moins mauvais que « peu fortuné » et surtout que « peu argenté ») ; *pomper de l'air* (« je ne pus m'accoutumer aux grands airs du maréchal de Villeroy, je trouvais qu'il pompait de l'air de partout et qu'il en faisait une machine pneumatique ») ; *rinçure,* au figuré (« tout montrait, dans la duchesse de Sforza, une rinçure de la princesse des Ursins ») ; *touffeur* (chaleur étouffante), un homme *salé,* une *vespérie* (une réprimande, le soir étant l'heure ordinairement choisie pour laver la tête aux gens de la maison).

Quelquefois on évite d'employer certaines locutions parce qu'un commencement de désuétude est cause qu'on n'en sait plus exactement le sens : par exemple *faire litière,* qui signifie proprement répandre à profusion, comme on prodigue la litière sous les animaux. « Le duc d'Orléans, écrit Saint-Simon du régent dépensier et magnifique, faisait litière de toutes choses. » Si l'on craint

que le mot ne soit plus bien compris, en voici un équivalent très gracieux, qui ne prête point à équivoque : *faire jonchée.* « Je laisse à mes enfants l'exemple de ma vie, écrit Agrippa d'Aubigné dans son testament ; surtout je les exhorte à l'amour de Dieu, à être ardents, pathétiques et constants en sa cause, pour elle *faire jonchée de la vie et des biens.* »

Une logique excessive tendrait à proscrire du langage des expressions charmantes dont la genèse échappe ; un esprit trop raisonneur pourra trouver, par exemple, qu'il est absurde d'employer *penser* au sens de *faillir,* surtout quand on donne pour sujet au verbe une chose inanimée, et de dire avec Chateaubriand : « Ce nom *pensa* me rester. » Le tour ne serait pas perdu sans dommage ; les amateurs de vieilles formes sont même autorisés à user ici de l'impersonnel, avec Montesquieu ; mais j'avoue qu'alors cela devient duriuscule et bizarre : « *Il pensa bien y avoir* en Orient la même révolution qui arriva, il y a environ deux siècles, en Occident. »

Pourquoi les deux petits mots : « *de rang* », dont les poètes du XVIe siècle ont fait un si bel usage, ne seraient-ils plus de mise aujourd'hui ? « Comme on voit les premières étoiles se lever *de rang* dans le ciel », a dit Desportes, et Ronsard :

> L'échanson... prend une coupe
> Et *de rang* verse à la troupe
> Du vin qui rit dedans l'or.

Ne pourrait-on pas aussi quelquefois dire, avec Ré-

gnier, Molière et Voltaire : *de léger,* au lieu de : légèrement et à la légère ?

Anuité n'est guère tiré de l'ombre où on le laisse dormir ; il n'a plus que le sens de : surpris par la nuit, malgré la signification plus large dont l'a investi Chateaubriand : « Nous passâmes trois salles *anuitées* et presque sans meubles[1]. » Ce vocable assez beau « de nos vieux romans et poètes françoys » était déjà en péril au XVI[e] siècle, puisque Du Bellay a voulu le remettre en honneur.

Du Bellay donne à l'écrivain d'autres curieux conseils pour la conservation et l'entretien de notre trésor national : « Use hardiment de l'infinitif pour le nom, comme l'aller, le chanter, le vivre, le mourir ; de l'adjectif substantivé, comme le liquide des eaux, le vuyde de l'air, le frais des ombres, l'espais des forests, l'enroué des cimballes, pourvu que telle manière de parler adjouste quelque grace et vehemence... »

L'infinitif (ou le participe) construit avec l'article, comme un nom, peut produire un effet heureux : « Le doux *tomber* du jour », a dit Lamartine. Très agréables sont aussi ces vers de La Fontaine (*Psyché*) :

> O douce volupté sans qui, dès notre enfance,
> *Le vivre et le mourir* nous deviendraient égaux !

Avec plus ou moins de succès, Chateaubriand a beaucoup usé de ce tour : « Au *tomber* du soleil. — Au *des-*

1. *Mémoires d'Outre-Tombe,* tome VI, p. 69 de l'édition Edmond Biré.

cendu des carrosses. — Vingt-deux heures de *rien-faire* et de sommeil. — C'est un malheur *du trop long vivre*: je suis arrivé à une époque de stérilité… — De mes projets, de mes études, de mes expériences, il ne m'est resté qu'un *détromper* complet de toutes les choses que poursuit le monde[1]. — Je n'ai eu de repos que durant les neuf mois où j'ai dormi dans le sein de ma mère ; il est probable que je ne retrouverai ce repos *avant-naître* que dans les entrailles de notre mère commune *après-mourir*[2]. »

Quant aux adjectifs substantivés, si chers à Du Bellay, je ne crois pas qu'à aucune époque leur vogue ait été grande; c'est avec timidité qu'on s'en est toujours servi. Je viens précisément de rencontrer dans un article du critique Émile Hennequin : « *L'aigu* de son observation. — *Le tortueux* de la route. » Peut-être y aurait-il profit, pour *le bref* du langage, à hasarder cette forme un peu plus souvent.

Mais la brièveté sèche et nerveuse, dont Voltaire demeure le type, n'est point la qualité qu'on recherche aujourd'hui ; ce que l'école des Goncourt a surtout mis en faveur, ce sont des substantifs abstraits, quelquefois très longs et très sourds, mais qui, par un tour nouveau de la phrase, peuvent nous donner, mieux que les verbes les plus concrets et que les adjectifs les plus brillants, la sensation de la vie: « D'impassibles *immobilités* d'Arabes. » — « Des créatures em-

1. *Mémoires d'Outre-Tombe,* tome VI, *passim.*
2. *Préface testamentaire des Mémoires d'Outre-Tombe.*

paquetées dans un *étoffement* carré de laine. » MM. de Goncourt ne disent pas : « On voyait fuir des bêtes effarées » ; ils ne disent pas : « Une chemise ruchée ruisselante de paillettes » ; ils disent : « On voyait *des fuites* de bêtes effarées, — *Un ruissellement* de paillettes sur une chemise ruchée », ou encore : « De continuels *déplacements* de gens éclaboussés, — Un *flottement* de soie sur un cheval de manège. » — « Boire *à la fraîcheur* des sources » leur semble plus expressif que : boire aux sources fraîches, malgré la lourdeur relative d'une expression qui aurait probablement paru terne et lente à nos pères.

Pourquoi l'écrivain, — avec discrétion et goût, « avec modestie, analogie et jugement de l'oreille », comme Du Bellay s'exprime, — ne se servirait-il pas, selon les circonstances, et des adjectifs substantivés et des formes traditionnelles du style classique et des abstractions que « l'écriture artiste » transforme prestigieusement en images ? Qu'il suive donc l'exemple généreux de Victor Hugo qui, en rendant droit de cité à la « populace du style », aux mots « sans bas et sans perruque », n'a pas aveuglément proscrit pour cela, dans son zèle révolutionnaire, les termes nobles qui « montaient, à Versaille, aux carrosses du roi. » Victor Hugo admet, en effet, *poudreux* avec *poussiéreux*, *coursier* à côté de *cheval* ; il a très intelligemment compris et appliqué le mot de Pascal : « Il y a des lieux où il faut appeler Paris *Paris*, et d'autres où il le faut appeler *capitale du royaume* », et il sait dire, à l'occasion, tout comme Jean-Baptiste

Rousseau ou comme l'abbé Delille : *onde, nef, couche, arène, albâtre, chars, zéphir, fatal hymen*, etc.[1]. La meilleure doctrine, en matière de langue et de style, sera toujours la doctrine libérale de Fénelon, qui voulait ne perdre aucune richesse et en acquérir de nouvelles, accroître incessamment, de tout ce qui lui manque, le trésor national.

Chateaubriand écrit, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (tome VI, p. 74) : « Je n'eus garde de parler d'autre chose. Des journées de juillet, de la chute d'un empire, de l'avenir de la monarchie, mot. » *Mot* signifie clairement : pas un mot ne fut dit. Cette ellipse étonnante, qui n'a jamais couru ni les rues ni les livres, est devenue plus que rare ; peu de gens l'entendent d'abord, et personne ne la risque. Le dictionnaire de Littré n'en fait pas même mention parmi les vingt-six sens qu'il attribue au substantif *mot* et dans les neuf colonnes qu'il lui consacre. Pure perte pour la langue, comme celle de tout autre mot vif et court, et, singulièrement, des monosyllabes[2].

Mais d'abréger et d'alléger le discours nous avons si peu le souci que nous le surchargeons et l'alongeons, au contraire, de plus en plus, sous les influences diverses du journalisme, de la rhétorique parlementaire

1. Surtout, il est vrai, dans les premiers recueils, *Les Orientales, Les Feuilles d'automne*, sans parler des *Odes et Ballades*.

2. Un curieux me demande si ce n'est pas le même *mot* qui est devenu *motus*, silence ! en s'affublant d'une terminaison latine ? C'est, en effet, probable.

et de l'intérêt mercantile qu'ont tant de mauvais écrivains à multiplier les syllabes, les mots, les lignes et les pages.

On appelle *suffixes*, en terme de grammaire, les désinences qui s'ajoutent au radical, non point pour marquer le genre et le nombre des substantifs, les personnes, les temps, les modes et les voix des verbes, comme les *flexions*, mais simplement pour introduire dans la langue des kyrielles de mots que leur seule *terminaison classifie*.

Je viens, très opportunément, d'écrire deux mots qui, étant des suffixes, peuvent nous servir d'exemples. *Classe* est un radical, *terme* aussi ; *ifier, inaison, aison*, sont des suffixes. D'autres verbes, très nombreux, se terminent en *iser* ; d'autres substantifs en *ment*, en *age*, en *ité*, en *ation*, etc.

L'abus des suffixes, dans beaucoup de cas où le radical suffirait et vaudrait mieux, est peut-être la forme principale de l'absurde manie qui nous fait alonger, sans élégance et sans besoin, tous les éléments du discours. C'est pourquoi nous disons *émotion* pour *émoi*, *émotionner* pour *émouvoir*, *clôturer* pour *clore*, *confusionner* pour *confondre* et *solutionner* pour *résoudre*. Un spirituel écrivain, M. Albert Robert, dans la *Petite Gironde* du 7 juillet 1906, annonce l'avènement fatal et prochain de *prétentionner*, d'*exemptionner*, de *souscriptionner*, de *conversationner*, de *diffamationner*, de *mobilisationner*, etc. Il est à croire que le verbe *se démettre*

serait remplacé aujourd'hui, dans l'usage universel, par *démissionner,* si Gambetta ne lui eût assuré un bel avenir par son retentissant défi au maréchal Mac-Mahon : « Il faut se soumettre ou se démettre ! »

Les grands dérivés à suffixes d'*imprimer* et d'*empreindre : impressionner, impressionnant, impressionnable, impressionnabilité,* nous encombreraient moins, si leurs excellents radicaux, légers et court vêtus, avaient gardé le pas sur ces légions pesantes. La Bruyère disait élégamment : « Quelle facilité est la nôtre pour perdre tout d'un coup le sentiment et la mémoire des choses dont nous nous sommes vus le plus fortement *imprimés*[1] ! » Et Molière de même, dans l'*Étourdi* :

Trufaldin
Est si bien *imprimé* de ce conte badin,
Mord si bien à l'appât de cette faible ruse,
Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

Impressif, recueilli dans le supplément de Littré, est moins mauvais qu'*impressionnant,* et *impressible,* barbarisme de Balzac dans le *Père Goriot,* vaudrait un peu mieux qu'*impressionnable.*

Cuisson, il est vrai, n'est pas un mot de sept syllabes ; mais *cuite* serait plus court de moitié, s'il était permis encore de parler comme Rabelais : « La rougeur des viandes est indice qu'elles ne sont assez cuites ; exceptez les gammares (homards) et escrevices, que l'on car-

1. Discours à Messieurs de l'Académie française.

dinalise *à la cuite.* » (I, 39.) — Nous disons : l'efficacité ; l'*efficace* se disait seul autrefois, non seulement chez les théologiens et les vieux auteurs du seizième siècle, mais par Corneille, Molière, etc., et le père Bouhours déclare même qu'*efficacité,* dont le règne commençait à s'établir, n'est point français. — N'est-ce pas dommage qu'*attachement* ait tellement supplanté *attache,* que nous ne pouvons plus dire avec Bossuet : « L'attache de l'âme au péché, aux richesses », ni avec l'auteur d'*Athalie :*

D'ailleurs pour cet enfant leur attache est visible.

Gazouillement a un radical si joli, malgré le son éteint et lourd de son banal suffixe, qu'il reste charmant quand même ; mais quelle oreille délicate ne préfère : le *gazouillis* des oiseaux ou des vagues ?

Emile Deschanel, dans son livre des *Déformations de la langue française*, rappelle qu'*arrest* s'est dit autrefois pour *arrestation* : « Les ordres du Roy nécessaires pour l'arrest du sieur X. vous seront envoyés. » La langue judiciaire a conservé : un mandat d'arrêt. Au tome Ier, page 277, de son *Histoire de la langue française des origines à 1900,* M. Brunot énumère d'autres substantifs du même genre, c'est-à-dire tirés directement du radical des verbes, en regrettant qu'ils ne soient pas et plus nombreux et plus vivaces : *cri, dédain, délai, espoir, pardon, relief* (de *relever*), *cesse, dépouille, échange, quête, robe* (de *rober*), *preuve, vœu, deuil, aide,* etc. « C'est là, écrit le savant maître, une

des principales richesses du français, et il est déplorable qu'on abandonne aujourd'hui *consulte* pour *consultation, conserve* pour *conservation* et autres semblables; car, les suffixes étant toujours en nombre très limité, l'abondance des mots formés à l'aide de semblables éléments amène la répétition continue des mêmes consonances finales, tandis que les mots dont je parle, outre qu'ils sont brefs et légers, se terminent par des combinaisons de sons aussi variés que les radicaux; c'est-à-dire, en nombre presque indéfini, et la langue, celle de la poésie surtout, tirait de là une grande partie de sa sonorité et le charme imprévu de beaucoup de rimes. »

Ne laissons point périr nos vieux termes, employons-les sans cesse, défendons-les hardiment « contre les marauds », dont parlait Ronsard[1], qui ne tiennent pas pour élégant le vocabulaire du peuple illettré, et luttons « de bec et d'ongles » pour conserver : la *pousse* et la *repousse* (des arbres ou des cheveux), la *cueille* (des fruits), les *sèmes,* les *glanes,* la *loue* (des servantes), la *casse,* à la *nage,* une *invite,* il y a *mal-donne,* pour votre *gouverne,* la *frappe* (des monnaies), la *relève* (des cadres), le prix de *revient,* à *confesse,* la *bâtisse*[2], etc. On dit : « la purge des hypothèques », c'est bien ; mais on ferait très bien de dire aussi : *j'ai pris une purge,* plutôt qu'une *purgation*. On dit : « sans conteste », et

1. Voy. page 10.

2. Mots mentionnés, pour la plupart, et par Deschanel et par Darmesteter, dans leurs ouvrages déjà cités.

l'on a raison ; mais on pourrait dire aussi : *une conteste,* et même *un conteste,* à l'exemple de Chateaubriand, qui a magnifiquement employé ce nom au masculin : « Je l'ajourne à mon lit de mort (écrit-il de Lamennais, qui devait lui survivre), pour agiter *nos grands contestes* à ces portes que l'on ne repasse plus[1]. »

Darmesteter nous apprend que *dénonce,* pour *dénonciation,* figure dans un document de la Révolution française ; que le substantif *diffame* a été employé jusqu'au commencement du dix-septième siècle, et que Vauquelin de la Fresnaye disait encore : « La mauvaise *prononce* du peuple. » Il loue ce barbarisme heureux d'un roman contemporain : « Les discussions et *la flâne* avaient apporté là cette banalité qui erre dans les salles d'estaminet. »

Irrévérent, qui s'est dit avant *irrévérencieux,* était meilleur, puisqu'il est plus court ; de même *confidemment* valait mieux que *confidentiellement.* Ce n'est pas seulement comme adjectif, c'est comme substantif que Saint-Simon employait *désinvolte,* faisant ainsi l'économie du suffixe *ure :* « Le cardinal de Rohan avait une facilité de parler admirable et *un désinvolte* merveilleux. » *Courbatu,* participe passé du verbe *courbattre,* devrait nous suffire, sans *courbaturer.* Il paraît que, dans les campagnes des environs de Paris, on dit encore : la fièvre le *courbat.*

La finale *u* termine quelques vieux mots du meilleur

1. *Mémoires d'Outre-Tombe,* tome VI, p. 466.

cru de France, tels que *dentu,* que Victor Hugo a repris au fonds national et qui ne se trouve pas dans Littré : « L'horrible Thémis *dentue* et vorace. » L'ancien français disait *corsu*, non pas *corsé*. Le *Roman de la Rose* raconte ainsi l'origine de la royauté :

Un grant vilain entre eux eslurent,
Le plus ossu de quan qu'ils furent,
Le plus corsu et le greignor (plus grand) ;
Si le firent prince et seignor.

Scarron écrit encore dans son *Virgile travesti* :

De voir l'autre tout épaulu,
Ossu, membru, fessu, velu…

En appelant Napoléon III : « Ce masque moustachu, ce César moustachu », Victor Hugo a suivi la tradition… Et je dis tout cela pour achever d'établir que *courbatu* est du bon français.

Agoniser, verbe neutre, signifie être à l'agonie et n'a pas d'autre sens. *Agoniser quelqu'un d'injures* est un barbarisme né du besoin factice et déraisonnable d'alonger avec des suffixes mille mots qui s'en passeraient bien. Le terme populaire *agonir* serait ici seul de mise, si, d'ailleurs, il n'était pas lui-même probablement la corruption d'un verbe plus correct[1].

Nourrisse est l'ancien radical de *nourrissage,* qui est le même mot avec suffixe. N'est-il pas amusant de cons-

1. *Ahonir,* faire honte, verbe ancien, encore usité en Normandie, selon Littré.

tater cette signification précise et cette orthographe vraie de *mettre en nourrisse, changé en nourrisse ?*

Les suffixes nominaux en *ation* sont innombrables. On en augmente le nombre tous les jours. Le sénateur Buffet improvisait, dans un discours de 1884, le joli terme : *déconstitutionnalisation*[1]. Devant cet envahisseur latin, les bons vieux mots français en *aison* ont presque tous disparu : *assemblaison, fauchaison, fenaison, crevaison, pendaison,* etc. En constatant que cette *dérivation* est désormais éteinte, Darmesteter nous informe que jusqu'au dix-septième siècle on disait : *dérivaison.*

Ayant ouvert un *Petit dictionnaire de rimes françaises* pour compter les suffixes verbaux en *iser,* je n'en ai pas trouvé moins de cent trente-six, et il est probable, ou plutôt il est très certain que la liste est fort incomplète et que dans cette liste même j'en oublie. Ici encore il y a abus, empiètement de la formation savante sur la formation populaire. « *Iser* a si profondément pénétré dans la langue commune, écrit Darmesteter, qu'il se joint non seulement à des thèmes latins, mais encore à des substantifs ou à des adjectifs français : cette dérivation est désormais devenue organique. » Nous disons : *déchristianiser* ; on disait autrefois : *déchristianer*. Bernardin de Saint-Pierre use encore du mot : *harmonier*. Vergniaud risque : *intrôner*. Si nous voulions dériver, du radical : *anglais,* le verbe qu'il contient, tout le

1. Brunot, *Grammaire historique de la langue française*, p. 198.

monde, d'une seule voix, dirait aujourd'hui : *angliciser*[1], et, sans doute d'*anglican*, *anglicaniser*, à moins que ce ne fût : *anglicaniciser*. Une fois de plus, Victor Hugo s'est montré conservateur des bonnes et vieilles traditions en écrivant, sur les îles de la Manche, dans les *Travailleurs de la mer* : « Ces îles qui aujourd'hui *s'anglaisent* rapidement[2]. »

La dérivation en *aire* est latine ; la dérivation en *ier* était française, et *îlier*, nous dit-on, vaudrait mieux qu'*insulaire*, *anglier* qu'*angulaire*, *poitrinier* que *poitrinaire* ; mais il en est de ces mots purement français comme de *chauveté*, supplanté, sans retour possible, par le latin *calvitie*.

Les désinences en *aie*, très peu nombreuses, sont larges et sonores. Connaissez-vous un mot plus plein de belle et grave musique que *futaie* ? Il faut conserver avec un soin religieux ces magnifiques harmonies, dire : *hêtraie*, *saulaie*, *aulnaie*, *cerisaie*, *chênaie*, *frênaie*, etc., et non point : *hêtrée*, *saulée*, etc., comme la prononciation et l'orthographe y tendent à la fois.

Ce n'est pas que les mots en *ée* soient déplaisants à l'oreille, mais ils sont moins beaux et moins rares. Il y en a de charmants, parce qu'ils sont courts, à la fois littéraires et populaires, et parce que ce sont moins des suffixes que le simple féminin du verbe-racine au participe passé : une *brossée*, une *dégelée*, une *peignée*, une

1. Employé déjà par Chateaubriand. (Voir le dictionnaire de Littré.)

2. Edmond Huguet, *Notes sur le néologisme dans Victor Hugo*.

râclée, une *rincée*, une *tripotée*, une *trempée*, une *flambée*, une *donnée*, etc. « Si elle savait, dit une servante dans un conte d'About, que j'ai logé un homme, c'est moi qui aurais une fière *grondée*. » — « Elle avait aperçu une *rayée* de poussière sur un de mes cartons », écrit Émile Souvestre. Michelet parle des jets de vagues, de leurs « *retombées* épouvantables[1] » ; Chateaubriand écrit poétiquement : « Je n'étais pas à une *nagée* du sein de ma mère que déjà les tourments m'avaient assailli[2]. »

Aux suffixes, qui sont des finales, correspondent les *préfixes*, qui s'ajoutent au commencement des mots.

La particule *in*, par exemple, quand elle n'a pas le sens de la même préposition latine, *dans*, donne au substantif, à l'adjectif ou au verbe une signification négative, comme, en grec, l'α privatif. *Dé* a un effet tout pareil.

Cette classe de mots est assez intéressante. Elle compte de curieuses *litotes* ou expressions atténuées qui n'ont garde de nier autant que le ferait l'affirmation catégoriquement contraire. — *Imbelliqueux* ne veut pas dire tout ce que *peureux* ou *lâche* exprimerait ; c'est presque un synonyme de *pacifiste*. — Un peuple *inglorieux* peut avoir de l'honneur. — L'*insincérité*, fine nuance, n'est point le mensonge cynique et ce n'est pas non plus

1. Exemples donnés par Darmesteter.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, tome VI, p. 11.

l'hypocrisie exhalant une « fumée de fausseté par tous ses pores », comme disait Saint-Simon. — *Se désennuyer,* ce n'est pas s'amuser à cœur joie. — On peut être *désoccupé* sans être un fainéant. — Villemain parle de changements graduels qui *déconstruisent* les langues parvenues à leur perfection ; cela nous donne l'idée d'un édifice qui s'altère régulièrement peu à peu sans se détruire et s'effondrer. — *Désaffamer* est un vieux mot français qu'on avait laissé perdre et qu'il était bien nécessaire de recréer, selon Darmesteter. — *Impatriote,* improvisé par un écolier vers 1791 en réponse à cette question : « Quels sont les ennemis des Français ? » pourrait nous rendre service au temps d'*internationalisme* où nous sommes.

Il y a donc de bons néologismes, et c'est l'évidence même qu'il doit y en avoir, si la langue française est vivante, c'est-à-dire changeante ; mais, en premier lieu, ils sont rares, sinon dans le langage scientifique, du moins dans le langage populaire et littéraire.

Considérons ensuite qu'on se trompe presque toujours quand on croit les avoir surpris à l'instant de leur naissance et saisis dans la bouche ou sous la plume de leurs véritables inventeurs ; car presque toujours ils sont d'une origine plus ancienne, moins précisément unique et individuelle que celle qu'on s'était figurée. — *Invaincu* n'est pas de Corneille. — *Patrie,* ce très beau mot reproché à Du Bellay par les puristes de son temps comme un barbarisme italien, serait à nos yeux un titre de

gloire pour l'auteur de la *Défense et illustration de la langue française,* s'il était de son cru, mais il remonte au moins au XVe siècle. — *Prosateur* n'est point contesté à Ménage ; mais *prosator,* qui est le même mot, se trouve dans de vieux textes. — *Bienfaisance,* qui a valu au bon abbé de Saint-Pierre d'assez justes éloges, est moins un mot nouveau qu'une signification et une forme changées : *bienfaire,* autrefois, c'était faire son devoir ; les *bienfaisants* à la guerre étaient les braves. La bienfaisance au sens moderne s'appelait *beneficence* au XVIe siècle. — Des termes si hardis et si neufs qu'on les croirait nés d'hier, *achetable, blanchissement, boiteusement, dignifier, s'entretrahir, s'éplorer, farouchement, hideusement, jugeur, trahisseur, rougeoyer, survenue,* etc., sont dans le dictionnaire de Godefroy [1], c'est-à-dire dans l'énorme répertoire en huit volumes in-quarto de tous les anciens vocables français.

Enfin, ni l'excellence d'un néologisme, ni l'autorité de son créateur, quand on croit le connaître, ne sont des raisons pour que l'intrus s'établisse et dure : le mot *ébriété,* qui se trouve dans Ambroise Paré, et qui en vaut bien d'autres, a failli périr ; *hideur,* mot nécessaire, est marqué d'une croix dans Littré. Des termes absurdes ou mal faits réussissent, des termes utiles et régulièrement composés échouent ; le destin contraire qui attend les uns et les autres a des causes si obscures que nous sommes réduits, dans notre ignorance, à l'ex-

1. Huguet, *Notes sur le néologisme dans Victor Hugo.*

pliquer par le hasard, c'est-à-dire à ne rien expliquer du tout. M. Brunot a mentionné un certain nombre de mots mort-nés qui méritaient de vivre parce qu'ils étaient logiques et complétaient des séries existantes : *heureuser, jauneur, noireté, nuisibilité, paucité, charlataner, nonchalanter, nolition,* etc. Il est remarquable que le mot *besson,* présenté au grand public par Mme Sand et souvent répété depuis la *Petite Fadette,* n'ait pas vraiment pris vie dans la langue française. *Champi* non plus ; ils sont restés patois.

Au commencement du XIXe siècle, Mercier donna les deux volumes de sa *Néologie ou vocabulaire de mots nouveaux.* La plupart n'étaient pas de son invention. Vieux ou neufs, — vieux surtout, — il les avait recueillis dans des écrits divers, et de ces mots, déjà lancés par d'autres auteurs, beaucoup firent fortune. M. Brunot cite : *aduler, adultération, adventice, agitateur, agrémenter, ajourer, assainissement, sanctionner, stériliser, vagissement, valse, vandalisme, vaporeux, véloce, verbosité,* etc. Les mots que Mercier a fabriqués lui-même ont rencontré plus de résistance, mais tous n'ont pas péri, et plusieurs même sont si prospères que nous leur trouvons « un air très classique » : *trôner, vaticiner, rénovation, sanitaire, sélection, sensiblerie, versatilité, victimé, topique,* etc.

Certains néologismes de Chateaubriand ne sont, nous l'avons vu, que des enfantillages (Voy. p. 165). Tel encore *délité,* qu'il emploie au sens de : sorti du lit. Pourquoi pas : levé, tout simplement ? « Délité, le 22, à 7 heures,

un bain emporta le reste de ma fatigue[1]. » Dans le vieux français, *délité,* devenu plus tard délecté, signifiait plein de liesse, et, dans le français moderne, c'est un terme de maçonnerie. Chateaubriand affecte de dire *obiter,* pour mourir : « Mme de Chateaubriand n'est plus qu'une pauvre femme qui *obite* au domicile de la citoyenne[2]. » Page 335 du tome VI des *Mémoires,* l'éditeur a besoin d'intervenir pour nous apprendre, en note, qu'*olinder* veut dire tirer l'épée : « Néologisme formé du mot *olinde,* qui est une sorte de lame. »

Mais tous les néologismes de Chateaubriand ne sont pas ridicules ; plusieurs sont heureux, et, d'ailleurs, il convient d'applaudir, en dépit des maladresses et des affectations, aux efforts d'un grand écrivain pour enrichir le vocabulaire. Les termes suivants me paraissent bons ; ils ne sont pas dans le dictionnaire de l'usage ; cependant je n'oserais répondre qu'on ne les trouve dans aucun lexique : « Si j'ai souvent échoué dans mes entreprises, il y a eu chez moi *faillance* de destinée. » — « Cette famille voyait, de sa gentilhommière, les riches abbayes qu'elle avait fondées et qui *entombaient* ses aïeux. » — Le couvent *s'envieillissait* d'un quinconce d'ormes du temps de Jean V. » — « Tout à coup, je vins *m'énaser* contre un hangar. » — « Le pêcheur napolitain, dans sa barque *vélivole*... » L'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe*

1. *Mémoires d'Outre-Tombe,* t. VI, p. 49.
2. *Ibid.,* t. I, p. 190.

risque les mots *ingagnable, effarade, parlage*[1], *ramenteur* (« mes Mémoires ramenteurs de mes jours passés »). Il ressuscite *néantise,* qui est dans Montaigne ; *vénusté,* mot connu de Ménage, qui le trouvait très beau ; *équipollent, à la venvole, foi-mentie* (« la foi-mentie de la royauté nouvelle ») ; les participes passé et présent du verbe *cortéger* : « Le corps est conduit au cimetière ; au bout d'une demi-heure, les cortégeants reviennent, moins le cortégé. » Il emploie, d'une façon singulière et neuve, les verbes *neiger, pointer, quêter, aumôner,* etc. : « La lune *neige* sa lumière sur la tour. » — « Dans mes courses je *pointais* si loin que, ne pouvant plus marcher, les gardes étaient obligés de me rapporter sur des branches entrelacées. » — « Louis Philippe mendiait la couronne en *quêtant le peuple* avec son chapeau orné d'une aune de ruban tricolore, tendant la main à quiconque voulait, en passant, *aumôner cette main.* » Chateaubriand tient pour nécessaires à l'harmonie de son style les beaux barbarismes : *luisance, fragrance, unissonnance* (« l'oreille bercée de l'unissonnance des vagues »), comme Flaubert, son meilleur élève, aura besoin de *compatissance.*

En matière de langue, comme en matière de littérature, il faut faire au goût, c'est-à-dire à la liberté, sa part, et une part très grande. Certains néologismes me semblent bons, d'autres mauvais. Pourquoi ? Parce que

1. V. Hugo a dit *racontage* : « Tous ces racontages étaient tombés dans un oubli profond. » (*Les Misérables.*)

tel est mon libre goût. Cependant le goût n'est pas un pur caprice, il doit toujours s'appuyer sur des raisons qui le rendent probable. Par exemple, je trouve laid et ridicule le mot *talentueux,* que les frères Goncourt ont fabriqué, et je crois pouvoir justifier mon antipathie : le suffixe *tueux* me paraît convenir aussi mal que possible au terme qu'on prétend qualifier ; il me fait penser bien moins à *voluptueux* ou à *affectueux* qu'à *tortueux,* à *torrentueux,* à *tempêtueux,* à *précipitueux* (bon néologisme de Rambert) et à d'autres adjectifs du même genre exprimant tout le contraire de l'ordre, de l'harmonie, de la force maîtresse d'elle-même, qualités essentielles à l'idée du talent. — *Moyenâgeux,* au contraire, n'est pas mauvais, parce qu'il rappelle *nuageux* et qu'on ne sort pas de la famille.

De même, je n'admire guère le verbe *silhouetter* qu'un éminent professeur, maître de la critique, historien de la littérature, vient de hasarder dans un livre d'ailleurs fort bien écrit : « Voltaire *silhouette* tous les états et tous les peuples[1]. » Le premier devoir d'un néologisme est d'être utile, et celui-ci, franchement, ne sert pas à grand chose dans une langue qui possède, pour rendre la même idée, plusieurs verbes excellents et courts : *crayonner, esquisser, croquer.*

D'autres néologismes de mots sont, au contraire, louables. Deschanel recommande : *veinard, fêtard, cercleux, se gober,* un *bon gobeur, télescoper* ; mais ce der-

1. Lanson, *Voltaire* (dans la collection des *Grands Écrivains français*), p. 158.

nier est plutôt technique que littéraire ; c'est un de ces termes, comme *faire panache,* que les nouveaux moyens de locomotion ont forcément introduits dans la langue, et dont la liste, indéfinie comme les progrès même de la science, peut doubler ou tripler notre vocabulaire sans accroître beaucoup la valeur du trésor national.

Il n'y a vraiment pas de raison pour fermer la porte du dictionnaire aux néologismes régulièrement formés, doux à l'oreille, courts, et — première condition — utiles. Pourquoi *plagier* n'a-t-il pas encore d'existence officielle, à côté de plagiaire et de plagiat ? La résistance que certains puristes continuent de faire au verbe *activer, s'activer* est une taquinerie de pédants. Puisqu'on dit : une nation lettrée, on peut bien dire, à l'exemple de Victor Hugo : *lettrer* le peuple [1]. Et, puisque *luxuriant* existe, disons *luxurier* : « L'art fait luxurier à l'œil ses arabesques [2]. » M. Bastin prévoit que demain on dira et on écrira, d'un seul mot, *enallé,* comme *enfui* ; en attendant, il cite Édouard Rod : « Voilà une fortune *en allée* » ; Richepin : « Les sanglots de l'être *en allé* » ; Zola : « La fille *ensauvée* d'un concierge [3]. »

Malgré tant de néologismes qui sont bons, et malgré tous ceux qui seraient encore nécessaires, la langue

1. « Lettrer le peuple, c'est le civiliser. » *Littérature et philosophie mêlées.* (Cité par M. Edmond Huguet dans ses *Notes sur le néologisme dans Victor Hugo.*)

2. *Notre-Dame-de-Paris.* (*Ibid.*)

3. *Précis de phonétique et rôle de l'accent latin dans les verbes français.*

française est assez riche, redisons-le avec insistance, pour que les meilleurs soient toujours des archaïsmes conscients ou inconscients. Nous connaissons mal nos ressources. Combien de personnes oublient ou ignorent que *peinturer* existe à côté de *peindre*, avec un sens très différent, et qu'il vaudrait beaucoup mieux dire peinturer que peindre une grille ou une porte cochère ! De même, *tendreté* est indispensable pour exprimer la qualité de ce qui est tendre matériellement, et ces deux mots sont fort anciens.

« Les lettres anonymes *mouchèrent* », c'est-à-dire abondèrent comme mouches : pittoresque image de Saint-Simon, qu'on pourrait essayer de rajeunir aujourd'hui « sans danger d'équivoque », comme Fénelon le recommande, puisque c'est le seul sens que ce verbe ait au neutre.

Il est amusant de constater que des mots ou des tours, que nous croyons modernes — et modernes avec effronterie, — sont parfois très classiques. J'avoue que Bossuet n'a pas précisément dit : « C'est roide ! » Mais il a fait un emploi de *roide* au sens que le mot a dans notre exclamation familière, et ce sens a été omis par Littré ; le grand orateur écrit, dans son *Traité de la concupiscence* : « Celui-là s'est mis dans l'esprit de blâmer les femmes ; il ne se met point en peine s'il condamne le mariage, et s'il en éloigne ceux à qui il a été donné comme un remède. Pourvu qu'avec de beaux vers il sacrifie la pudeur des femmes à son esprit satirique, et qu'il fasse de belles peintures d'actions bien

souvent *très-roides,* il est content. » Nos pères, il est vrai, ne disaient pas non plus : « Ce que nous avons ri ! » — « Ce que nous nous sommes amusés ! » Mais ils ont fait usage de *ce que,* d'une façon à peine moins cocasse : « Ce que Dieu daigne régner sur nous, c'est clémence, c'est miséricorde » (Bossuet). — « Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici » (Corneille). — « Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer » (Crébillon).

Il y a des archaïsmes de mots, des archaïsmes de syntaxe et des archaïsmes de sens. Les premiers seuls peuvent être confondus avec des néologismes, à cause de l'oubli profond où tant de bons vocables dorment depuis des siècles.

Les autres sentent trop le vieux pour qu'on se méprenne sur leur grand âge, et la restauration qu'on en fait ne peut jamais être qu'une fantaisie d'antiquaire, — pédantesque ou charmante selon les cas et selon les goûts. Quand Chateaubriand écrit : « La poule d'eau *se retire à* quelque source écartée. » — « Ces fortes *attaches par qui* nous sommes enchaînés au lieu natal. » — « Cymodocée fut *choisie des* vieillards », il affecte une syntaxe archaïque ; et Paul-Louis Courier de même, lorsqu'il s'amuse à dire : « Il la fit marchander, *dont* le roi se fâcha. » Comme aussi Victor Hugo : « On les a refusés au *globe, dont* les prosaïstes me gardent rancune » (*Correspondance,* citée par E. Huguet).

Le sens depuis longtemps changé d'un grand nombre de termes ne permet pas de faire réellement revivre des significations mortes, bien que cette résurrection puisse être une vraie fête littéraire pour les lecteurs instruits et cultivés qui sont dans le secret. Anatole France a pris cette licence avec la mesure exquise qui fait le charme de son style. Quand il dit que « M. Cassignol avait montré jusqu'en l'extrême vieillesse une sévère *propreté* dans ses habits », ou quand il parle d'une dame « *curieuse d'objets anciens* », il reproduit agréablement la langue de Frosine disant à Harpagon que la fille qu'il doit épouser « n'est curieuse que d'une propreté fort simple », c'est-à-dire, ne recherche qu'une toilette décente sans luxe.

Brave, braverie, au sens de paré, de parure; *plaisant,* au sens d'agréable ; *navrer,* au sens de blesser ; *meurtrir,* au sens de tuer; *s'amuser,* au sens de muser, perdre le temps ; *lubrique,* au sens de glissant ; *magnifique,* au sens de dépensier avec éclat ; *hostie,* au sens de victime, sont des archaïsmes qu'on entend bien, si l'on ne s'en sert plus ; mais en voici d'autres qui, signifiant le contraire de ce qu'ils voulaient dire à l'origine, risqueraient de produire des malentendus : *suffisant,* par exemple, qui signifiait *capable,* n'a plus, comme adjectif de qualité, que le sens péjoratif de *fat.* — Calvin écrit : « Dieu habite *tellement* en haut, qu'il daigne s'abaisser pour voir ce qui se fait sur la terre. » Cela signifie : la souveraineté de Dieu sur le monde est de telle nature qu'il daigne s'abaisser, etc. ; mais

tellement en haut voulant dire aujourd'hui : à une si grande hauteur, on voit le non-sens que ferait la phrase. — Aucun exemple ne fera mieux sentir le changement complet du sens de certains mots, qu'un emploi curieux du verbe *intéresser* dans la *Marianne* de Marivaux. L'auteur, feignant d'avoir trouvé au fond d'une vieille armoire le manuscrit de son roman, dit que, sur le désir de ses amis, il veut bien le faire imprimer, « d'autant plus que cette histoire *n'intéresse* personne ». Le sens est que l'histoire en question ne fait tort à personne, ne compromet personne. Mais l'absence d'intérêt paraîtrait aujourd'hui un motif peu déterminant pour engager un auteur à publier un livre.

Le trésor national est constitué par tout ce qu'ont apporté au français les langues dont il est d'abord sorti, et, successivement, toutes celles qui l'ont accru dans la suite.

Pour en établir le simple bilan, il faudrait donc étudier, en premier lieu, le fonds latin, grec, celtique, germanique ; puis, l'apport des civilisations byzantine, arabe, espagnole ; la contribution de l'Italie au XVIe siècle, de l'Espagne au XVIIe, de l'Angleterre aux XVIIIe et XIXe ; les mots directement introduits du texte hébreu de la Bible et ceux qui viennent de la version des Septante, de la Vulgate, etc. (On compte, avec 272 vocables fournis par l'Ancien Testament, 738 expressions ou locutions spéciales : tournures poétiques, images, comparaisons, sentences, proverbes, etc.)

Une pareille nomenclature est la matière non d'un chapitre, mais d'un ouvrage énorme, de celui même que M. Brunot a entrepris et qui n'est pas achevé. Bornons-nous ici à une seule remarque sur les mots d'origine anglaise, qui sont, dans notre vocabulaire, l'acquis le plus récent et le plus visible.

Tunnel, budget, bill, reporter, square, mess, etc., sont moins une acquisition qu'une restitution, puisque, avant de nous revenir d'Angleterre, ces termes y avaient été importés de France et que nous disions déjà en français : tonnelle, bougette (petite bourse), bulle, rapporteur, carré, mets. Cependant Darmesteter nous fait observer avec raison, dans sa thèse sur le néologisme, que *square, bill, tunnel,* etc., ne disant pas tout à fait la même chose que carré, bulle, tonneau, on ne peut vraiment pas regarder ces mots comme faisant un double emploi ; ce sont des voyageurs revenus dans leur patrie avec des coutumes et des mœurs étrangères, qu'ils nous ont enseignées. Mais d'autres mots français avaient exactement le même sens que les usurpateurs d'outre-Manche qui ont emblé leur place, et voilà ceux dont la perte est réellement regrettable : *allège,* que *tender* a chassé ; *nouvelliste,* qui a disparu devant *reporter* ; *confort,* qui ne gagne absolument rien à s'écrire par un *m.* C'est une sotte humilité de notre part d'avoir fait au verbe anglais *flirt* la vogue prodigieuse dont il jouit, puisque nous avions *fleureter,* qui est charmant, et dont *flirt* n'est que la copie. « Voltaire *fleurette* avec toute sorte de rois et de princes », écrit M. Lanson en excellent français. Nos

pères mangeaient de la bonne *grillade* ; ils ne disaient pas du bifteck ou du beefsteack, mot barbare sous sa forme francisée comme sous sa forme anglaise.

Faut-il, parmi les tributaires du trésor national, compter les jargons, les patois, l'argot, le parler populaire et tout ce que la fantaisie individuelle des écrivains a de visions et de lubies ? Vraiment, on le croirait, à voir l'accueil beaucoup trop hospitalier que font les nouveaux historiens de la langue française aux étrangetés les plus dévergondées. Jadis les grammairiens, gardiens vigilants du trésor, étaient bien moins curieux de l'enrichir que jaloux de le conserver pur. La grammaire moderne, devenue « historique », a abdiqué ses droits de maîtresse du langage ; elle tire une gloire singulière de son humble rôle nouveau, qui n'est plus de régenter, mais « de constater, uniquement de constater » ; elle sourit aux barbarismes, pardonne aux solécismes et les enregistre avec une curiosité sympathique. Un grand écrivain, qui n'est pas moins que Chateaubriand, laisse un jour échapper le barbarisme *poigné* : « Un sentiment profond a *poigné* mon cœur » (*Mémoires d'Outre-Tombe,* tome VI, p. 54). Frédéric Soulié répète le mot et Littré cite Soulié : « L'effroi avait *poigné* son cœur. » Cette désinence est facilement acceptée du public, peu familier avec la conjugaison du verbe *poindre*. Balzac forge, à son tour, *poindant* et *poindit*. Sont-ce là des horreurs, et qui resteront des horreurs toujours ? Ou bien faut-il admettre que l'heure pourra venir où, par la consécration de « l'usage », ces néologismes affreux auront leur entrée

dans le dictionnaire et dans la langue ? On va loin avec ce système de large tolérance. Darmesteter, calme et serein, voit approcher l'inévitable jour où *je m'en rappelle* sera dit à l'Académie française comme dans les loges de portiers. M. Brunot, rempli d'une indulgence aimable, énumère, à leur place (page 849 du tome VI), les locutions vicieuses de *fortuné* pour riche, d'*observer à quelqu'un* pour : faire observer à quelqu'un ; de *fixer quelqu'un* pour : fixer ses regards sur quelqu'un, et il fait à ces incongruités l'honneur de les classer sans protestation parmi les « changements » survenus au XVIII[e] siècle « dans le lexique ».

Ce savant donne asile à des barbarismes prodigieux de mots qui, je l'avoue, m'amusent et ne me choquent pas, parce que, — à la différence des solécismes de construction, — les simples vocables, même les plus extraordinaires, n'ont jamais fait à une langue le moindre mal : *s'engrandeuiller,* la cloche *angéluse,* la cloche *boomba,* sa culotte trouée *étoila* derrière lui ; et tout cela est gai, inoffensif et charmant. Mais, — défaite plus grave, à mon avis, — il renonce à la lutte contre l'inélégant *malgré que* et contre la tournure lâche qui permet à un adjectif ou à un participe passé de qualifier le pronom démonstratif : « Parmi les plantes, *celle comprise* dans la zone... » — « Des deux sujets, *celui relatif* à mes études ». Ellipse commode peut-être, mais gracieuse, non pas [1] !

1. Voir encore, sur ce point, le chapitre suivant, p. 216.

Enfin, comme s'il avait voulu se détendre et terminer son grand ouvrage dans un éclat de rire, le grave professeur nous sert, dans sa conclusion même, les trivialités, les platitudes, les déjections les plus vomitives du langage des rues. Et — prenez-y bien garde — *ce n'est pas seulement pour rire.* Il est sérieux un peu plus qu'à moitié. Il sait pertinemment que l'influence de la syntaxe populaire sur la langue littéraire est réelle et profonde, bien plus considérable que celle du vocabulaire savant ; il nous a montré, dans la première partie de ses doctes études, que notre idiome est sorti du latin, non pas écrit et classique, mais populaire et parlé ; c'est donc parce qu'il y aperçoit vaguement la forme du français de l'avenir qu'il ose faire une place aux locutions suivantes :

Il est rien chien. — As-tu rien eu peur [1] ?
Ça va n'en faire, du bruit !
Avec ça qu' c'est drôle !
Le pont que j'ai passé dessus.
L'enfant que j'y ai dit de venir me voir.
C'est moi que j' suis la femme à barbe !
J'ai plusieurs endroits à aller.
Faudrait qu'on s'en irait d' bonne heure.
Je voudrais savoir si c'est qu' tu roupillerais, si t'étais malade comme moi.
Pourquoi donc c'est i qu' vous partez ?
Je ne sais toujours pas quelles têtes qu'elles ont.
L'a-é-ou-u ?

1. Se trouve dans Rabelais. « Panurge me dit en l'aureille : Compagnon, *as-tu rien eu peur* en cette première boutée ? »

Voilà les amusements des historiens de la langue guéris de tout pédantisme grammatical.

A ceux qui ne sont ni grammairiens ni historiens, mais simples amateurs, je conseillerai (c'est ma conclusion) de s'attacher de préférence aux formes du passé, tant archaïques que classiques.

La langue française évoluera toujours assez vite, et les heureuses nouveautés trouveront leur chemin probablement. Mais qui nous conservera, qui nous rendra les jolies expressions du temps jadis, si les lettrés ne se montrent pas curieux des perles de notre trésor? Les meilleurs écrivains sont des réactionnaires, puisque Victor Hugo lui-même a plutôt restauré qu'innové. Ce sont les médiocres qui s'abandonnent au torrent sans résistance.

Et aux gens de bien qui aiment à rire, je recommande aussi « l'antiquaille », à cause d'une certaine gaieté qui est dans les vieux mots, tellement qu'elle éclate aujourd'hui pour nous dans les livres même les plus sérieux, et que les écrivains d'autrefois, pour l'exciter, n'ont pas besoin d'être plaisants. Calvin, auteur grave s'il en fut, a cette gaieté saine des archaïsmes. Elle est d'un goût plus distingué et plus fin que celle des néologismes débraillés qui, tout à l'heure, nous arrachaient un rire convulsif.

La généralité des poètes et des prosateurs français avait jadis, en dépit de toutes les misères publiques et privées, un fond solide de santé et de bonne humeur. Notre condition est moins dure, mais nos nerfs sont plus

malades. Avant que les verbes *être en fête, se gaudir* et *se divertir* fussent entrés dans la langue, les Français du moyen âge en avaient à leur disposition vingt-sept autres, que M. Brunot énumère tous (tome I, p. 369) pour exprimer l'état de joie.

Henri Estienne, dans son traité *De la précellence du langage françois,* donne cinq synonymes réjouissants et pittoresques du mot *avaricieux* : « Pincemaille, racledenare, serredenier, serremiette, pleurepain. » Bayle, avec la même gaieté d'expression, nomme des écrivains tels que M. l'évêque de Meaux ou M. l'évêque de Nîmes des « plumes du premier étage ». Noël du Fail écrit joyeusement : « Faire une profonde révérence à deux étages, à c... ouvert, à coudes ouverts ». Rabelais dit : « Des livres de haute gresse », c'est-à-dire « de haute et substantifique moelle », « des moutons de haute gresse » ou encore « de haute futaie », et il appelle « p... de haute gresse » les dames que nous appellerions aujourd'hui des horizontales de marque. Sans compter ici les synonymes innombrables de « fanfrelucher » ou « fretinfretailler », l'action de manger et de boire compose à elle seule tout un joyeux glossaire rabelaisien : *briber, bouffer, bauffrer, morfiailler, se sabourrer l'estomac, se bien carreler le ventre, cotonner à profit monacal le moule de son jupon, équilibrer et balancer la cornemuse de l'estomac, de mode qu'elle ne penche pas plus d'un costé que de l'autre.* Le « moule du bonnet » ou la tête, c'est « le pot au vin », et le bon vin qu'on hume, c'est « la purée septembrale, le sirop

vignolat, l'eau bénite de cave... » Une *happe-soupe,* c'est la cuiller ou poche avec laquelle on sert le potage. Une « raboullière » étant le creux où la mère lapine fait ses petits, bien boire, c'est « n'avoir raboullière en tout son corps où le vin ne furette la soif ». Mais Gargantua, sous la discipline des mauvais précepteurs qui l'élevèrent d'abord, mangeait et buvait un peu trop. « Il cessoit de manger quand le ventre lui tiroit, et, à boire, n'avoit ni fin ni canon ; car il disoit que les metes (limites) et bornes de boire estoient quand, la personne buvant, le liège de ses pantouphles enfloit en hault d'un demi pied. »

Vives et piquantes images dont la réédition ne cessera jamais de plaire à l'imagination, à l'esprit et aux sens, tandis que « l'aspreté des mots nouveaux — disait un grammairien du XVIe siècle — esgratigne les oreilles rondes ».

VIII

ERREURS ET OUBLIS; REPENTIRS OU RÉCIDIVES

Rien moins que... Rien de moins que...

(Voy. pages 12 à 17.)

Je croyais avoir produit assez d'exemples de la confusion fréquente de ces deux formes pour qu'on ne pût mettre en doute que je sais parfaitement qu'on les confond.

Cependant un grammairien, vénérable par son âge et par son grand savoir, mais très moderne par sa soumission aux textes et aux faits et par son attitude de pur historien en face des corrupteurs de la langue, m'accable sous un déluge de citations tirées d'auteurs grands et petits, et s'écrie : Vous voyez bien que *rien moins* a constamment la même signification positive et affirmative que *rien de moins !*

Ceci me rappelle une anecdote. Ampère, le grand distrait, arrosait un mur, sur lequel on pouvait lire : Défense, etc. Un sergent de ville, s'approchant vivement par derrière, lui cria dans l'oreille : « On ... *n'arrose*

pas là ! — Vous voyez bien que si », dit le savant illustre, vidant son arrosoir avec tranquillité.

Or, je vois bien que tout le monde confond *rien moins* et *rien de moins* ; mais la question est de savoir si cette confusion est conforme à une sage police de la langue française. Le propre de l'anarchie est de n'admettre ni police ni lois : certains savants, selon le goût du jour, qui font grand bruit de ces apophtegmes : « L'usage, non la raison, a autorité sur la langue », — « Le rôle de la grammaire n'est pas de régenter, mais de constater, *uniquement de constater* », sont obligés de reconnaître qu'ils sont de simples anarchistes. Prétendent-ils distinguer deux usages, le bon et le mauvais ? Mais, pour faire cette distinction, il faut qu'ils aient recours à la critique, et alors voilà l'autorité spirituelle de la raison rétablie contre la brutale autorité du fait. Ou bien, est-ce l'ancienneté de l'usage qui est leur règle et leur mesure ? Je les renvoie alors à Horace et à sa fameuse question : Combien d'années faut-il pour que de mauvais vers deviennent classiques et vénérables ?

Je soutiens que jamais homme averti n'a pu donner à *rien moins,* — par préférence et choix, — un sens affirmatif ; c'est toujours par ignorance ou par étourderie qu'on a dit cette sottise. Nos grands classiques ne m'intimident pas plus que l'*Indépendance belge,* et l'exemple de Bossuet ne m'empêchera pas de répéter qu'il est absurde de confondre ces deux contraires, *rien moins* et *rien de moins,* et de faire ainsi hésiter le lecteur, ne fût-ce qu'une seconde, puisqu'il est aussi facile d'articuler

l'un que l'autre. Tout le monde sait que les écrivains de génie ne sont rien moins que des modèles impeccables. Certaines crottes sont-elles à vénérer, pour être sorties d'un séant illustre, et adorerons-nous comme des reliques les excréments du grand Lama?

La correction sans tache ne brille que chez quelques écrivains secondaires. J'ai remarqué, en lisant les *Mémoires* de Marmontel, qu'il n'a jamais fait la confusion. Mais aux personnes qui, dans certaines complications de phrase, trouveraient *rien de moins* duriuscule ou embarrassé, Marmontel, comme Vaugelas, indique et fournit un substitut commode, *pas moins* : « Les prétendus philosophes ne tendent *pas à moins* qu'à détruire la religion. » — « Il ne fallut *pas moins* que les conseils les plus pressants de la raison et du malheur pour la déterminer (livre VIII). »

A propos de l'*Indépendance belge,* je dois une réparation au Parlement de Belgique.

J'avais donné à entendre, dans mon chapitre I, publié par *Le Temps* : *La déformation de la langue française,* que cette expression : « La question ferrugineuse », au sens de : « la question des chemins de fer », appartenait à l'éloquence parlementaire des Belges comme des Suisses. La Suisse seule est responsable de la locution. Un sénateur belge a spirituellement protesté contre l'extension que j'ai faite à la Belgique et à ses assemblées de cet idiotisme helvétique, parure spécialement propre au « français fédéral ».

« J'ignore, m'écrivait-il le 20 août 1905, ce qui se passe en Suisse ; mais en ce qui concerne la chambre des représentants et le Sénat de la Belgique, cette allégation n'est *rien moins* qu'exacte. »

Mon honorable correspondant doit être bien informé, car il n'est *rien de moins* qu'un vétéran du Parlement belge où il siège depuis plus de vingt-cinq ans.

*
* *

La langue du bordereau.

(Voy. page 55.)

La faute est bien plus pardonnable de dire : « Ce dernier document est très difficile à *se* procurer », que de mettre *rien moins* au lieu de *rien de moins*. Celle-ci est sans excuse, car il faut vraiment de la mauvaise volonté ou, au moins, une nonchalance extrême pour user indifféremment de deux formes à significations contraires, quand un seul petit *de* exprimé ou supprimé distingue nettement le sens positif du sens négatif.

Éviter la syntaxe d'Esterhazy demande un peu plus de peine, parce qu'ici nous devons changer la construction et dire : Il est difficile de se procurer ce document, au lieu de : Ce document est difficile à se procurer.

Mais pourquoi la première forme est-elle française, la seconde incorrecte, si, dans l'une comme dans

l'autre, le pronom personnel *se* est sans antécédent où il se rapporte ?

Qu'on veuille bien se rappeler un texte de La Bruyère : « Le récit de *ses* fautes est pénible », que nous comparions, page 92, à un texte de Duclos : « Les égards réciproques forment le lien de la société et naissent du sentiment de *ses* imperfections. » La phrase de La Bruyère, sans être de tout repos, choque moins que l'autre, justement parce qu'il est impossible d'y découvrir un seul terme auquel *ses* puisse se rapporter, tandis que, dans celle de Duclos, on pourrait supposer d'abord, entre *ses* et les substantifs qui précèdent, une relation qu'un second aperçu fait vite juger inexistante.

La syntaxe des aïeux prenait plus de libertés que la nôtre. Rousseau parle, dans ses *Confessions*, de « chaises en bois devenues luisantes *à force de s'en servir* et de les frotter. » On n'aurait plus l'idée aujourd'hui d'écrire, comme Patru : « Ce mot ne *se dit que par ceux* qui veulent montrer qu'ils sçavent du latin », ou, comme Vaugelas : « Ces façons de parler *ne s'escrivent plus par* les bons escrivains. » Le XVIe siècle avait beaucoup employé ce tour : « La sagesse de Dieu *ne se comprend point par* les plus excellents du monde. » M. Brunot donne des exemples nombreux du verbe réfléchi, volontiers substitué au passif par nos pères : « Un cheval qui *se vend* au plus offrant. » — « Si cette ville *se prend* d'assaut, elle sera ruinée (t. II, p. 434). » J'ai cité, page 88, d'autres exemples de ces antiques libertés françaises.

Fort de toute cette documentation grammaticale, un savant historien de notre langue, M. Bastin, a osé écrire ces lignes, qu'on souffre chez un vieil érudit, mais que je ne passerais pas à un élève : « L'emploi d'une double négation, sans qu'il y ait pour cela affirmation dans la phrase, est parfois *bien difficile à s'expliquer* » (*Le verbe et les principaux adverbes dans la langue française*, p. 184).

Convenons que le pronom personnel pouvait *s*'économiser ici sans dommage et qu'il valait mieux dire tout bonnement : « Bien difficile à expliquer. »

*
* *

Quelque... que.

Deschanel, dans ses *Déformations de la langue française,* dénonce une construction fort laide, qui s'est peu à peu si solidement édifiée dans notre langue qu'il faudra très probablement la subir à jamais, sans retour possible à l'ancienne élégance : le redoublement inutile et barbare de *que* dans *quelque... que :* « Quelque rue que vous preniez, vous arriverez au pont. » On avait dit d'abord : « Telle rue que vous preniez... », puis : « Quelle rue que vous preniez... », qui étaient bons tous les deux.

Voici des exemples, très littéraires et très classiques, choisis par Deschanel, de l'emploi du premier tour :

« Je crois que Brute même, *à tel point qu*'on le

prise » (*Cinna* III, 2) ; — « Voilà, mon Père, un point de foi bien étrange, qu'une doctrine est hérétique, *telle qu'elle puisse* être » (17[e] *Provinciale*) ; — « On ne met pas la main sur un livre, *tel qu'il soit*, qu'on n'ait envie de le lire tout entier (Sévigné) ; — « Virgile avait eu la faiblesse de donner à Auguste un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre, tel qu'il soit » (Voltaire, *Essai sur la poésie épique,* IV).

Il était inévitable que *tel* se changeât en *quel* par l'attraction du Q, de même qu'en latin *talis qualis* devint *qualis qualis,* et c'était toujours correct et régulier. Dans le vers de Corneille, dans les phrases de Voltaire, de Sévigné, de Pascal, *quel qu'il soit* serait au moins aussi bon que *tel qu'il soit.* « Quelles que soient vos richesses » est encore très bien dit. Ce qui ne vaut rien, c'est le tour, maladroitement calqué sur le latin *qualescumque* : « Quelques richesses que vous ayez. »

Deschanel stigmatise avec raison cette « construction barbare [1], où il y a deux *que* l'un sur l'autre. » Il faudrait pouvoir dire : « Quelles richesses que vous

1. Lamartine s'est enfoncé dans le barbarisme au delà des licences permises à un poète, et Corneille jusqu'au dernier degré d'abomination et d'horreur, en disant, l'un :

> *Quelque soit la main* qui me serre
> (*Recueillements*) ;

l'autre :

> Ses feux
> *Quelques ardents qu'ils soient...*
> (*Pulchérie,* II, 5).

ayez », et c'est ce qu'on avait dit d'abord et bien dit. Écoutez Éraste, dans *les Fâcheux* :

En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas.

J'entendais, un soir, à une table de dominos, mon adversaire se déclarer battu en ces termes : « De quelle façon que je joue, j'ai perdu », et j'étais content de cet aveu et de cet archaïsme.

De braves écrivains tentent quelquefois de restaurer la bonne vieille syntaxe ; il faut applaudir à leur effort. Félix Bovet, dans ses *Lettres de jeunesse* (p. 269), exprime cette idée deux fois intéressante et par sa valeur en soi et par l'expression :

Ce qui est factice et peu esthétique ne peut guère nous enivrer jusqu'au fond de l'âme. Dans un bal, comme dans une boutique ou toute autre chose tout humaine, toute factice, je ne trouve aucun absolu, aucun dieu, et, par conséquent, j'y puis porter avec moi et en moi *quel dieu je veux*.

Le même auteur écrit encore : « Heureux ceux qui croient, *comment qu'ils y soient arrivés !* »

Pour grands que soient les rois, et : *si grands que soient* les rois, sont deux excellents substituts de l'affreux *quelque... que*. Argus écrivait dans la *Petite Gironde* du 23 juillet 1906 : « Je défie bien aujourd'hui *telle rue que ce soit* d'avoir plus de poussière que la mienne. »

Mais Vaugelas aurait renvoyé Argus à sa province : C'est, dit-il, une faute familière à toutes les provinces

« qui sont delà Loire », de dire *Quel mérite que l'on ait*, au lieu de : *Quelque mérite que...*

Bien que l'ancien tour ait prolongé son règne jusqu'au XVe siècle, sa vie jusqu'au XVIIe, et qu'on ait souvent essayé, depuis lors, de le ressusciter, M. Brunot nous montre, dans son *Histoire de la langue française* (t. I, p. 339) le monstre nouveau venant au jour sous la plume de Villehardouin déjà, et de plus en plus florissant chez tous les écrivains qui l'ont suivi.

*
* *

Plus tôt et plutôt.

Deschanel a bien raison aussi de relever une fois de plus l'absurdité de l'orthographe officielle : « Il n'eut pas *plutôt* dit cela ou fait cela qu'il s'en repentit. » Il est évident qu'il faudrait écrire *plus tôt*. Mais à quoi bon réclamer une orthographe qui ait le sens commun en un temps où l'on nie l'utilité d'une *s* supprimée ou rétablie, et où des écrivains, des grammairiens, des philologues, des ministres de l'Instruction publique déclarent, avec une tranquille assurance, qu'ils n'aperçoivent pas le moindre inconvénient, pour la clarté graphique et la vision immédiate du sens des mots, à écrire avec les mêmes lettres tout ce qui se prononce avec les mêmes sons :

Le *pan* d'un habit. — Un *pan* muait. — Adieu, cruelle ! je me *pan*.

*
* *

Dans le but.

Nous l'avons relevé dans *Madame Bovary* (v. p. 51), et je l'ai rencontré deux fois au moins dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Un journal composé *dans le but* avoué de renverser l'ancienne dynastie » (t. V, p. 256). — « Le Verbe ne s'est point fait chair dans l'homme de plaisir, il s'est incarné à l'homme de douleur, *dans le but* de l'affranchissement de tous, d'une fraternité universelle et d'une salvation immense » (t. II, p. 291). Victor Hugo a dit, à son tour : « Un ouvrage écrit *dans le même but* que celui-ci... » (*Les Misérables,* livre septième, *l'Argot*).

Considérant, d'une part, que cette locution rapide et brève est une image fausse ;

D'autre part, que toutes les images courantes sont destinées à s'user jusqu'à leur complet effacement,

On évitera, autant que possible, d'écrire *dans le but* ; mais il vaut beaucoup mieux l'écrire que d'alonger la phrase d'une seule syllabe pour dire autrement.

*
* *

Malgré que.

(V. p. 49.)

« La mère du roi de Sardaigne s'appelle toujours la

princesse de Carignan, *malgré qu'elle ait épousé* M. de Montléar. » C'est la duchesse de Berry qui parle ainsi dans une lettre citée par Chateaubriand, et l'autorité de cette personne royale nous est parfaitement indifférente. Mais, — ce qui est plus grave, — M. Brunot, en terminant son *Histoire de la langue française,* déclare que *malgré que* « est devenu usuel », et il en prend son parti. M. Faguet, de son côté, convient quelque part qu'il s'y habituera. Moi, jamais[1].

Malgré qu'elle ait épousé est un lourd barbarisme qui a les deux vices rédhibitoires, la laideur et l'inutilité. On dirait la traduction embarrassée d'un étranger qui, sachant mal le français, substitue de gauches équivalents au mot qui lui manque. Au lieu que *dans le but* est plus bref que ses substituts, *malgré que* est plus long et *paraît* surtout plus long que tous les siens. Je ne patronne point *encore que,* qui est vieux et n'a jamais été joli ; mais *quoique* et *bien que* suffisent.

*
* *

Prépositions absurdes.

La préposition *à* est à la mode. On ne dit plus : faire une chose d'avance, mais *à l'avance* ; la faire de nouveau, mais la faire *à nouveau* : ce qui est, neuf fois

1. Il est bien entendu que *malgré qu'il en ait,* locution très autorisée, n'est point en cause.

sur dix, un contresens. Car *à nouveau* n'est point un simple synonyme de : encore une fois; il dit davantage, il signifie qu'on recommence, qu'on *refait* entièrement un compte, un travail, une expérience, etc.

M. Brunot signale, dans un roman des frères Rosny, cette affectation prétentieuse : « La manie *à* tout généraliser... »

Notre savant historien dénonce, comme non moins absurde, la substitution pédantesque de *en* à *dans* : « Et la cloche du soir appelle *en le* vallon. » Ce n'est point un archaïsme, comme on le croit, c'est une sottise ; jamais, même au moyen âge, cela n'a été français.

*
* *

Quoique, avec l'indicatif.

(V. p. 46, note 1.)

Voici un exemple tout neuf à joindre au passage de Perrot d'Ablancourt, cité par Ménage.

Le sénateur Decrais, parlant, dans un cercle de Bordeaux, de certaines études théologiques qu'avait faites Gambetta, l'excusa spirituellement en ces termes :

« J'espère que pour cela, Messieurs, Gambetta ne passera pas pour un clérical à vos yeux, *quoique, à vrai dire, il est* bien peu de personnes qui puissent se flatter d'être à l'abri de ce reproche. »

C'est incorrect, évidemment ; mais l'indicatif passe, à la faveur de la parenthèse *à vrai dire*, à la faveur aussi

du fait que l'orateur affirme avec énergie ; la faute serait choquante sans ce vif accent affirmatif et surtout sans la parenthèse.

*
* *

« Quatre prix de deux mille francs *chaque*. »

(V. p. 50.)

C'est au XVIIIe siècle qu'on a commencé d'écrire, comme M. Camille Doucet, malgré l'opposition des puristes : « Ils coûtent un écu *chaque* ». M. Brunot, qui signale, t. VI, p. 831, cette altération du français, la condamne dans sa conclusion (t. VIII, p. 802) en ces termes : « *Chaque* pour *chacun* se justifie par l'usage populaire. Est-ce une raison pour l'admettre ? »

Je continue à ignorer profondément le principe en vertu duquel les historiens et les grammairiens tantôt déclarent qu'une locution est consacrée par l'usage et tantôt la condamnent malgré l'usage. Les grammairiens peuvent maintenir encore quelque prétention à légiférer ; mais les historiens ?

Inversement, le XVIe siècle disait volontiers *chacun* pour *chaque* : « Sur *chacune* lettre je poseray un grain de froment » (Rabelais). — « Si à *chacune* injure que me dit ma femme je lui donnais un coup de baston, il y a plus de dix-neuf ans qu'il ne serait nouvelle d'elle » (Noël du Fail). — « Les églises qui sont distribuées par *chacune* ville » (Calvin).

*
* *

Celui observé.

(V. p. 56, 197.)

C'est une économie, comme toutes celles que permet l'emploi des pronoms. M. Brunot l'autorise. Il raille les puristes qui trouvent monstrueux : « *Celles connues* sous le nom ». — « Choisir des deux sujets *celui relatif* à mes études ». Je veux bien accorder que ce n'est pas monstrueux, puisque ni la syntaxe ni la logique ne sont blessées ; mais je ne sais pourquoi cette ellipse, au lieu de donner un air serré au style, nous fait généralement l'effet d'une excessive négligence et, comme eût dit Montaigne, du relâchement le plus « esfoiré ».

Il y a des exceptions. Voltaire écrit, dans ses commentaires sur Corneille, à propos du vers 1409 de *Nicomède* : « Seigneur, l'occasion fait un cœur différent » :

Faire, au lieu de *rendre,* ne se dit plus. On n'écrit point *Cela vous fait heureux,* mais *Cela vous rend heureux.* Cette remarque, ainsi que toutes *celles purement grammaticales,* sont pour les étrangers principalement.

Le pronom suivi de l'adjectif est visiblement meilleur ici que toutes les alonges qu'on emploierait pour l'éviter. M. Brunot nous informe, t. II, p. 422, que ce tour était déjà usuel au XVIe siècle, mais j'aurais voulu plus d'exemples ; l'historien en cite un seul, tiré d'un auteur sans éclat.

*
* *

Du pluriel après *avec, ainsi que*, etc.

(V. p. 42, le texte et la note.)

Nous venons de lire dans Voltaire : « Cette remarque, ainsi que toutes celles purement grammaticales, *sont* pour les étrangers. » Construction un peu dure, mais autorisée et justifiable en beaucoup de cas. Je dois me rétracter purement et simplement, et avouer à M. André Beaunier que je me suis trompé en voyant une faute dans tous les pluriels de ce genre. Dans un article du *Figaro,* daté du 28 juillet 1906, ce critique judicieux a défendu avec générosité et avec esprit deux vers de Lamartine, que j'avais incriminés à tort :

Replaçons, dit-il, ces deux vers dans la phrase à laquelle ils appartiennent :

A l'angle d'un buisson, sous un tronc de charmille,
Un jeune montagnard près d'une jeune fille
Sur la même racine *étaient* assis tous deux,
Seuls, n'ayant que le ciel et les bois autour d'eux.

La faute y est toujours, mais elle ne me déplaît pas ; la phrase a quelque chose d'hésitant, d'inquiet, comme l'âme alarmée de ces amoureux.

M. Beaunier remarque aussi, avec raison, que si la phrase de Voltaire : « Le comte Piper avec quelques officiers *étaient* sortis du camp », n'est pas correcte, les vers de La Fontaine ne le sont pas non plus :

Le singe avec le léopard
Gagnaient de l'argent à la foire.

Mais la vérité est que la prose de Voltaire et les vers de La Fontaine sont bons. Rabelais, comme La Fontaine, comme Voltaire, comme Lamartine, écrit : « Pantagruel avec toute sa bande *entrèrent* », et l'auteur du *Petit Jehan de Saintré* : « Saintré atout sa compagnie *vinrent* prendre congé du roi. »

*
* *

Pléonasme de *en*, *y*, etc.

(V. p. 58.)

Très usité autrefois, même dans la langue classique. Non seulement Régnier écrit :

De la douce liqueur rosoyante du ciel
L'une *en* fait le venin, et l'autre *en* fait le miel ;

mais Boileau avait mis dans son *Discours au Roi* (1672) :

La diligente abeille
Qui *des* fleurs qu'elle pille *en* compose son miel.

Il fit plus tard cette correction, qui peut servir à marquer la date où finit l'usage courant du pléonasme :

Qui du butin des fleurs va composer son miel.

Cependant Chateaubriand écrit encore (*Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 36) : « Peu m'importait l'hôtel

dans lequel on y élisait jadis les empereurs. » Quelle mauvaise affectation d'archaïsme ! Quelle nonchalance ou quelle pose, ô grand écrivain !

*
* *

Le pont *que j'ai passé dessus.*

(V. p. 198.)

Ce tour populaire, qu'on peut rapprocher de la syntaxe anglaise : « the bed (that) I have slept in », *le lit que j'ai dormi dans,* a son origine historique dans les phrases du type suivant citées au tome II du maître ouvrage de M. Brunot, p. 424, et prises dans des textes du XVIe siècle : « En Arabie, près la mer Rouge, il y a une fontaine, que si les brebis en boivent, elles muent de couleur. » — « Avez-vous point veu d'autres femmes que vous eussiez mieulx aymé coucher avec elles que avec la vostre ? » Alfred de Musset, par une leste anacoluthe du même genre, s'écrie :

Car j'en sais une par le monde
Que jamais ni brune ni blonde
N'ont valu le bout de son doigt !

*
* *

Les vers *de de* Musset.

Il faut dire : « les vers d'Alfred de Musset », ou : « les

vers de Musset ». La particule *de* doit être régie par quelque chose. « Le comte de Vigny », « le baron de Barante » ; mais « Barante » ou « Vigny » tout court, s'il n'y a aucun mot précédent qui régisse *de* ou qui ait l'air de le régir.

L'éditeur des *Mémoires d'Outre-Tombe* nous donne des lettres de Chateaubriand signées : « De Chateaubriand ». Est-ce bien le texte ? Ce *de* ne serait-il pas une addition du copiste prenant sur lui de corriger l'original ? Chateaubriand ou le vicomte de Chateaubriand devait signer : « Chateaubriand ». Bien que très vaniteux, il avait trop de véritable orgueil et il était trop bon antiquaire pour y manquer. Les comtes d'Haussonville n'ont jamais signé leurs articles de la *Revue des Deux Mondes* autrement que : « Haussonville ».

Faut-il excepter les monosyllabes ? Je ne me représente pas un article de Cornelis de Witt, signé : « Witt ». Eh bien alors, mettez le prénom.

*
* *

De la ponctuation.

L'abus des tirets, substitués aux virgules et aux parenthèses, est une des plus agaçantes manies de la ponctuation contemporaine. Au lieu de traverser la phrase comme deux raies de lumière, nos tirets sont trop souvent semblables à des sabots de charrette qui ralentissent et embarrassent le train ; ils rendent néces-

saire une deuxième, une troisième lecture de ce qu'ils devaient éclairer vivement :

« Employant le vieux — mais toujours de circonstance — cliché, le mari simule un voyage. »

« Il est aimé, parce qu'il a été mis en prison pour un article, — voilà, chers lecteurs, à quoi ça sert, — de deux jeunes femmes. » (*Propos littéraires,* 3e série).

La virgule n'est pas toujours rendue inutile par la conjonction *et* : « Elle se brouille avec son fils *Paul et Lucienne,* sa fille, la quitte pour se marier. » (*Pages libres* du 12 décembre 1908.) Qui ne comprend d'abord que la mère est brouillée avec ses deux enfants ? Il fallait ponctuer : « Elle se brouille avec son fils Paul, et Lucienne, etc.

*
* *

Les leçons et l'exemple.

C'est, je crois, un fait absolument sans exemple, qu'un professeur de l'art d'écrire ait osé déclarer ceci dans la préface d'un de ses ouvrages : « Je n'ai apporté dans l'exposition de ce travail et dans la facture de mes phrases aucune prétention au style[1]. »

Quelqu'un louera peut-être ce beau renoncement, parce qu'il implique une foi vraiment solide en ce qu'on

1. Sur la différence théorique entre le style et la langue, et sur leur réduction pratique à l'identité, voyez notre conclusion, page 251.

enseigne. Le maître qui peut s'exprimer ainsi nous donne à entendre que la matière de ses leçons a en soi une telle importance qu'elles n'ont aucun besoin de ce que le soin de la forme, l'art de bien dire, y ajouterait.

Mais l'instruction des apprentis se fait de deux manières : par les préceptes et par l'exemple, et l'on est généralement d'accord pour trouver que l'exemple agit plus que les préceptes. Est-il donc sans inconvénient que des leçons de langue soient données dans une langue barbare ?

« Loti fait des carnets de notes plutôt que des histoires *unitaires* et suivies. » — Cet « unitaire » appartient au même idiome que l' « utilitaire » rencontré dans la *Petite Gironde* du 18 septembre 1905 : « Cette remarquable invention fait du phonographe mieux qu'un instrument de salon en le rendant à la fois *utilitaire* et pratique. »

« Daudet *risque* de demeurer un de nos auteurs les plus français. » O ciel ! l'affreux péril ! crions « casse-cou ! » à l'écrivain qui s'expose à courir un « risque » pareil.

« L'art de l'antithèse consiste ainsi à faire *deux pierres d'un coup,* et ensuite, de chacune d'elles, deux encore. » Total : quatre. Mais n'est-ce pas déjà bien joli de faire un coup avec deux pierres, ou « deux pierres d'un coup ? »

*
* *

Autres perles.

(V. pages 58, 9, 16, etc.)

Il vaut mieux ne point commencer, parce qu'il n'y a jamais de raison pour mettre un terme au chapelet.

Les journaux (juillet 1908) sont remplis du voyage *présidentiel*. Ce qui fait la grande fortune de cet adjectif, c'est beaucoup plutôt son emphase que l'avantage léger d'éviter la préposition *de*, par crainte des autres génitifs qui pourraient ajouter leur cascade au « voyage *du* président. » — « Le succès du voyage présidentiel » est plus doux à l'oreille que « le succès *du* voyage *du* président » ; mais il est surtout plus pompeux. « La calotte professorale » imprime un autre respect que « la calotte du professeur ».

Quelques adjectifs nouveaux, au lieu d'avoir une longueur majestueuse, sont des raccourcis amusants : « Un bachelier scindé ». — « Un philologue comparé », c'est-à-dire un maître de la philologie comparée.

Dans l'ordre des adjectifs, le second prix d'absurdité revient sans doute à : « la *réputation dévastatrice* du Rhône » ; et le premier, à : « la *régression progressive* du mal. »

Voulez-vous des barbarismes ? « Mlle N... a *auditionné* hier à l'Opéra[1]. » Voulez-vous des impropriétés ?

1. Noté par M. Albert Robert pour l'instruction des lecteurs de la *Petite Gironde* du 23 juin 1907.

« Nous garantissons la *véracité* du fait. » — « La *dentition* du cadavre était remarquable de blancheur. » La langue française est si généralement ignorée que le substantif *denture* peut rester inconnu des personnes même qui ne sont pas sans instruction. — « Ceci m'amène à signaler une préoccupation qui se traduit à chaque instant dans l'œuvre de Rambert et dont il est étrange qu'on ne l'ait guère *relevée*[1]. » C'est un critique obscur qui gâche ainsi la langue ; mais c'est un membre de l'Académie française qui répète son galimatias : « Les malheureux osaient *se relever* de la nature » (Paul Bourget). O immortel ! vous *risquez* — pour restituer à ce verbe son unique acception si ridiculement faussée tout à l'heure — vous risquez de perdre par vos nombreux péchés littéraires le nom de bon écrivain français. Respectons la langue nationale ; mais le respect n'est pas assez : il faut avoir pour elle l'adoration, le *culte*, dont toute chose sacrée doit rester l'objet. Et vous êtes les prêtres de cette divinité, ô académiciens, chargés de conserver notre langue immortelle ! C'est vous qui en avez, a dit Sully Prudhomme[2],

> la prudente et flexible tutelle...
> Cette langue est loyale et l'univers l'honore :
> Sans rivale naguère elle illumine encore
> Les débats solennels entre les nations.
> Son *cristal transparent* fait les pactes honnêtes.

1. *Revue chrétienne* du 1er juillet 1905.
2. *L'Institut de France*, 1er novembre 1895.

*
* *

Faillir et *Falloir*.

(V. page 20.)

Faillir et *falloir* sont originairement le même verbe. L'analyse identifie et leurs formes et leur sens. L'identité était plus apparente jadis, quand on conjuguait régulièrement *faillir* et qu'on disait : « Il *faudra* dix pistoles », pour : Il manquera ; — « Le cœur me *faut* » ; — « Au bout de l'aune *faut* le drap. » Mais déjà ces formes étaient archaïques aux yeux de Ménage, qui dit seulement qu'elles « ne sont pas une faute ». Donc, l'usage prévalait, dès le XVIIe siècle, de conjuguer *défaillir, tressaillir, assaillir,* comme fera Sully Prudhomme dans ce vers :

> Et c'est elle à présent qui *défaille* à son tour.

Vaugelas, croyant voir une contradiction entre la raison et l'usage dans l'emploi de *falloir* où il faudrait *faillir,* conclut, selon sa doctrine, pour l'usage contre la raison : « La raison voudroit que l'on dist *peu s'en est failli* ; car il est certain qu'en ce terme *peu s'en est fallu, fallu* ne veut dire autre chose que *manqué*[1]... » Mais, *faillir* et *falloir* étant le même verbe, il n'y a point de contradiction.

1. *Remarques sur la langue française,* t. I, p. 421.

Est-il exact qu'on dise en Normandie : « Il *faillira* », pour : Il faudra ? Le fait est que Rabelais et Palissy écrivent : « Il *failloit* », pour : Il fallait. « Désirant plus qu'il ne lui *failloit.* » — « Il le *failloit* lyer de chaisnes. » — « Il *failloit* jouer des couteaux. » M. Bastin, qui fait, comme M. Brunot, cette remarque[1], observe avec justesse que le sens de *être nécessaire* découle naturellement de celui de *manquer*. « Vos parents vous donnent tout ce que vous pouvez désirer, que vous faut-il encore ? » signifie indifféremment : Que vous manque-t-il ? et : Qu'avez-vous besoin d'autre chose ?

*
* *

Ablatifs absolus.

Dans un roman-feuilleton, médiocre d'ailleurs, je rencontre cette jolie phrase : « Le soir, tout mon petit monde autour de moi, je faisais des récits et des contes. » Voilà les tours vraiment précieux que les amateurs de bonne langue devraient conserver avec un soin jaloux. Ces ablatifs absolus, sans verbe, surtout sans le grognement sourd du participe présent, sont un charme :

L'alouette à l'essor, le maître s'en vint faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire,

1. *Précis de phonétique et rôle de l'accent latin dans les verbes français. — Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. II, p. 356.

a dit La Fontaine ; et Massillon, avec non moins de grâce : « Les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs. »

La forme ordinaire de l'ablatif absolu en français est le participe présent ou le gérondif. Elle est moins légère, mais peut plaire encore, lorsque Rabelais, par exemple, parlant de la cuisine des moines, nous montre ce que la qualité du bœuf bouilli gagnait à leurs habitudes matinales : « Plus matin *se levans,* plus tôt estoit le bœuf au feu. » Rotrou a dit :

S'agissant de se battre, Ulysse est toujours lent.

Ce gérondif est lourd. Bossuet aggrave ou, si l'on veut, atténue la lourdeur par une anacoluthe risquée : « Il y a un Dieu au ciel qui *nous ayant déclaré* qu'il nous demandera compte, à son jugement, des paroles inutiles, *quelle justice ne fera-t-il pas* de celles qui sont outrageantes et malicieuses ? »

Le XVIIe siècle aimait l'ablatif absolu du verbe *être* et surtout de l'impersonnel *y avoir* au participe présent : « Callicrate avait une qualité dangereuse pour un ami, *étant certain* qu'il n'aimait pas moins à faire croire où il était aimé qu'à l'être » (Mlle de Scudéry). — « Enveloppez-vous la tête, *n'y ayant rien* qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles. »

Un grand critique contemporain, adorateur du XVIIe siècle, affecte d'écrire ainsi ; mais il n'a été singé que par un seul disciple, *n'y ayant rien,* dans toute la caco-

phonie française, qui ressemble plus que ce braiement au chant mélodieux des « bestes arcadiques ».

*
* *

Anacoluthes du participe présent.

(V. pages 44, 59.)

Voici, pour amuser le lecteur, d'autres exemples assez plaisants de cette tournure abusive, dont on peut rapprocher aussi les textes de Flaubert, de Regnard, de Lesage, de Corneille, de Voltaire, cités au chapitre IV, et un texte de Rousseau cité dans le présent chapitre, p. 207, à propos du solécisme d'Esterhazy.

Rabelais écrit : « Huschant en paume je me rendray à vous », c'est-à-dire : *J*'accourrai à l'appel que *vous* ferez en sifflant de la bouche appuyée contre votre main. » Commines a mieux encore : « L'artillerie tua un trompette en apportant un plat de viande. » C'est le trompette qui, recevant un boulet dans le creux de l'estomac, tomba roide mort sur sa viande ; ce n'est pas, comme on pourrait d'abord se le figurer, qu'on eût chargé le canon avec un gigot. « La Muse, *en dormant,* m'enseignait ses mystères », écrit Régnier. C'est le poète qui dort, non la Muse. Molière, de même : « O Dieu ! la belle proie à tirer *en volant !* » (*L'Étourdi,* vers 215). Un exemple extraordinaire dame le pion à tous les autres et me paraît couronner tout, comme le

comble de l'anacoluthe. C'est un passage de Ronsard dans le *Discours des Misères de ce temps* :

> Jupiter,
> Un jour, estant gaillard, choisit pour son amie
> Dame Présomption, la voyant endormie
> Au pied du mont Olympe ; et, *la baisant*, soudain
> *Conçut* l'Opinion, peste du genre humain.

L'image que présente à nos yeux cet accouplement et sa suite est confuse. Or, « la clarté est, *en écrivant*, une des formes de la probité », a dit M. Michel Bréal, p. 221 de son *Essai de Sémantique*. — Je cite peut-être trop d'exemples, mais l'appétit vient *en mangeant*.

*
* *

Accord du participe passé.

(V. pages 39, 138, etc.)

Le savant auteur du traité de grammaire historique intitulé *Le verbe et les principaux adverbes dans la langue française*, M. Bastin, de Saint-Pétersbourg, voudrait qu'on écrivît désormais : « Ces lettres, je les ai *reçu* et les ai *lu* avec plaisir. » Il nous affirme qu'il est d'accord, en cela, avec les historiens et grammairiens Ayer, Darmesteter, Clédat, Michel Bréal, Gaston Paris, Delboulle, Louis Havet, Brunot, Crouslé, Marty-Laveaux, Antoine Thomas, Camille Chabaneau, etc. (pages 161 et suivantes).

Quelle horreur ! J'espère qu'il se trompe sur cet accord parfait, et que *celui* du participe passé ne va pas céder tous ses droits à l'invariabilité pure et simple. M. Michel Bréal aurait-il oublié la charmante apologie qu'il fit un jour de l'*e muet,* « cette bulle d'air sonore qui donne à notre langue tant de charme, de légèreté et de douceur[1] ? »

J'ai reconnu d'ailleurs et j'avoue encore qu'il y a des cas embarrassants. Les verbes *laisser, voir, faire,* et tous ceux du même genre qui s'unissent dans la construction de la phrase au verbe principal, en produisent un assez grand nombre. « Ces poulets, je les ai *fait* manger par nos convives. » *Fait*, sans l'accord : nul doute, puisque *les* est de toute évidence complément direct de *manger,* le seul verbe qui puisse régir les poulets dans la phrase. Mais, si je raconte qu'on a donné aux poulets leur pâture, dois-je écrire : Ces poulets, je les ai *faits* manger et boire, ou *fait ?* Il y a doute. La logique veut *faits* ; mais on tolère et même on approuve que le goût écarte cet *s* comme peu utile et comme très pédant.

Voici une distinction qui paraissait claire : La maison que j'ai *vu* construire ; — La maison que j'ai *vue* tomber. J'ai vu construire la maison, mais j'ai vu la maison tomber. Il semblait évident que *maison* est régime de *construire* dans le premier cas, et de *voir* dans le second. M. Michel Bréal prétend aujourd'hui que « dans les deux cas la syntaxe est la même », que « *vu*

1. *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1889.

a pour régime l'infinitif et doit rester invariable. » Je le regrette, si c'est vrai ; si ce n'est qu'une « opinion probable », je m'en tiens à la bonne vieille différence, — si lumineuse, — du verbe actif *construire*, qui a un complément direct, et du verbe neutre *tomber*, qui n'en peut pas avoir. Cependant, je ne fais pas la sourde oreille à la « preuve » fournie par le savant grammairien que l'accord est superflu, lorsqu'il nous demande si nous oserions faire sentir l'*s* dans cette phrase : « Les vaisseaux que j'ai *vus* arriver ? » Il faut convenir que ce serait un pédantisme, analogue à celui des acteurs qui font prononcer à Don Diègue : « Meur-z-ou tue », — pour bien montrer qu'ils savent leur grammaire et leur orthographe. Mais de même qu'on doit écrire *meurs* avec un *s*, bien qu'il ne faille pas le prononcer, est-ce une raison, parce qu'on ne prononce pas l'*s* de *vus*, pour le supprimer à l'écriture ?

« Je te plains de n'être qu'un méchant idolâtre, dit Atala à Chactas, ma mère m'a *fait* chrétienne » : c'est probablement le texte de Chateaubriand ; mais on lit aussi dans quelques éditions : « Ma mère m'a *faite* chrétienne. » Une analyse un peu subtile peut-être, claire cependant et logique, pourrait attacher à ces variantes des sens différents. « Ma mère m'a *faite* chrétienne », c'est-à-dire : Je suis née chrétienne d'une mère chrétienne. « Ma mère m'a *fait* chrétienne », entendez : Je dois d'être chrétienne aux leçons de ma mère. — « Mes fils étaient bons quand je vous les ai confiés ; vous les avez *rendu* méchants. » — « Mes fils étaient méchants quand je

vous les ai confiés ; vous me les avez *rendus* aussi méchants qu'ils l'étaient. »

Je persiste à trouver, dans ces distinctions délicates, un des meilleurs exercices que l'on puisse proposer à l'intelligence des enfants ; n'est-ce pas le premier apprentissage de l'esprit critique ? Oh ! les bonnes analyses grammaticales ! c'était autrefois le devoir scolaire par excellence. Elles sont tombées en désuétude dans les classes : de là viennent les pires scandales de l'orthographe contemporaine.

Commencez par une solide instruction primaire, et puis émancipez-vous, mais comme s'émancipent les versificateurs prudents qui, en s'écartant des règles classiques, prennent désormais pour maître, selon l'excellent précepte de Banville, « leur oreille délicate », et soumettent d'autant plus sévèrement leur liberté à ce maître nouveau qu'ils ont secoué tous les anciens jougs.

*
* *

De la négation *ni*.

Il n'y a qu'une négation, qui est *ne*. Cela dit, redit, et bien entendu, reconnaissons, une fois encore, qu'il y en a d'autres, et d'abord *pas* et *rien* (voy. pages 82, 137, etc.)

Non et *ni* sont la négation *ne* elle-même, avec d'autres désinences. Peut-on les employer simultanément sans qu'il y ait double négative ? Je le pense, bien que

certains puristes, rigoureux à l'excès, reprochent à Musset d'avoir écrit, en parlant des préfaces :

Moi qui n'en lis jamais ! *ni* vous *non* plus, je crois.

La faute — s'il y a faute — est extrêmement légère, surtout sous la plume d'un poète. Mais, comme la femme de César ne doit pas même être soupçonnée, peut-être un grammairien, tel que Darmesteter, aurait-il mieux fait, en citant ces mots de La Bruyère : « Je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur *maint* », de ne pas mettre en note : « Ni nous non plus. » *Nous non plus* suffisait et semble un peu plus correct. Je ne crois pas d'ailleurs, encore un coup, que la négation, en se répétant, se détruise nécessairement elle-même. Ce redoublement n'est, en somme, qu'un très véniel pléonasme. M. Bourciez écrit, comme Darmesteter et comme Musset : « La syntaxe est ce que l'usage l'a fait, et nous n'y pouvons rien, *ni non plus* aucun ministre de l'Instruction publique. »

Quant au savant et spirituel critique qui s'est permis d'écrire quelque part : « Renan a parfaitement vu, ou cru voir, que la morale n'était pas objet ou matière de science, *ni ne* l'enseigne, *ni y* conduit », et ailleurs, à propos de l'unité chez les tragiques grecs : « C'est parce que, précisément, *ni ils ne* la cherchent, *ni ils la* repoussent, que dans leur théâtre tantôt on la trouve et tantôt on ne la trouve pas », — cette syntaxe, très particulière, n'a son modèle ni chez les cuisinières, ni chez les précieuses, ni chez Bélise, ni chez Martine, ni

chez les poètes, ni chez les grammairiens, ni chez les philologues ; elle ne procède d'aucune science de la bonne langue française, *ni ne l'enseigne ni y conduit.*

*
* *

Du *ne* explétif ou euphonique et du « désir négatif ».

Je ne veux plus mêler de latin à cette question. Le latin est comme le sabre de M. Prudhomme, qui servait à défendre nos institutions et, au besoin, à les combattre, puisqu'on l'allègue tantôt pour justifier l'emploi du *ne* : *timeo ne veniat* « je crains qu'il *ne* vienne », et tantôt pour le condamner : *doctior est quam putas,* « il est plus savant que vous *ne* pensez ».

Mais, pour le plaisir des personnes qui savent l'espagnol, je citerai l'intéressant post-scriptum d'une lettre écrite par un professeur de cette langue, M. Gavel, et qui m'a été adressée, le 24 février 1908, au sujet de mon chapitre IV publié d'abord dans la *Revue universitaire* :

A propos de l'emploi de *ne* après les verbes exprimant la crainte, il est bien certain que l'emploi de ce *ne* n'est peut-être pas très logique, puisque ce qu'on craint c'est que telle ou telle chose arrive, et non pas qu'elle n'arrive pas. Toufois ce *ne* s'explique, selon moi, d'une façon très simple ; quand on dit « Je crains que l'enfant ne se coupe », cela veut dire : Je crains que l'enfant se coupe et je désire qu'il ne se coupe pas. C'est sans doute pour exprimer le *désir négatif*

qu'implique la crainte, qu'en français on a pris l'habitude (que le peuple perd d'ailleurs de plus en plus) d'ajouter ce *ne*.

Il faut bien, en tout cas, que l'emploi de ce *ne*, bien qu'illogique, repose sur une tendance assez naturelle ; car il n'est pas, comme on le croit souvent, particulier au français seul. En espagnol ancien, l'emploi d'une négation explétive après les mots exprimant la crainte (ou même l'empêchement) était absolument courant. Dans les classiques espagnols, des tournures du genre de celle-ci, que je relève dans Cervantes, sont extrêmement fréquentes :

« Nunca se apartava della la gitana vieja, hecha su Argos, *temerosa no* se la despabilassen y traspusiessen. — La vieille gitane ne s'éloignait jamais d'elle, se faisant son Argus, *craignant* qu'on *ne* la lui séduisît et la lui fît disparaître. »

Voici un autre exemple, après un mot exprimant empêchement, tiré du même Cervantes :

« el ha de ser mi esposo, y justos y honestos impedimentos han *estorbado* que aun hasta ahora *no* nos habemos dado las manos. — Il doit devenir son époux, et de justes et honnêtes obstacles ont (seuls) *empêché* que jusqu'à maintenant nous *ne* nous soyons encore donné la main. »

Dans ce dernier exemple, on voit nettement qu'il y a quelque chose de sous-entendu, car le verbe qui est accompagné de *no* est à l'indicatif (*habemos*). La phrase serait tout à fait correcte si l'on disait :

« justos y honestos impedimentos *lo* han estorbado *y han hecho* que aun hasta ahora *no* nos *habemos* dado las manos. — De justes et honnêtes obstacles *l'ont* empêché *et ont fait* que jusqu'à maintenant nous ne nous sommes pas encore donné la main. »

Seulement, dans ce cas particulier, si l'on construisait ainsi, la phrase serait très correcte, mais plus lourde.

Ces considérations sur le *désir négatif*, — aussi justes

qu'ingénieuses, — sont confirmées par notre grande autorité, par M. Ferdinand Brunot, dans sa grammaire historique de la langue française et surtout dans son *Histoire de la langue française des origines à 1900,* chef-d'œuvre dont je ne veux pas prendre congé sans remercier hautement son auteur pour toute l'instruction que j'en ai tirée.

Après certains comparatifs, comme aussi après *craindre, empêcher, défendre,* etc., la particule *ne* est *l'expression anticipée d'une pensée négative.*

Quand l'auteur de la *Chanson de Roland* dit d'un messager qui court : « Plus est inels que *n'* est oisels ki volet », il pense que, comparé au coureur, l'oiseau *n'est pas* rapide. — On lit, dans *les Quinze joies de Mariage* : « Pour eschiver qu'*il ne soit pas pris,* il se retrait en ung chasteau. » Il est évident que si l'auteur avait préféré dire : « Pour esquiver qu'il soit pris », la phrase serait au moins aussi claire et la syntaxe aussi bonne ; mais le bonhomme souhaitait si fort *de ne pas* être pris qu'une telle anxiété se fait jour dans la construction de sa phrase, et voilà le « désir négatif ». Beaucoup de négations, quelquefois redoublées, qui littéralement devraient signifier le contraire de ce qu'elles veulent dire, procèdent de cette préoccupation de l'esprit que l'idée négative obsède. « Miles, dit Guinemans, vous errez follement, Qui ales as puceles parlant *ne* devisant. » Milon *ne devrait pas* jaser avec les demoiselles : de là, *ne* préféré à *et,* qui, d'ailleurs, suffirait. — « Je vous défends de *ne* jurer du tout », dit Calvin.

Une ordonnance du gouvernement de Genève, 29 avril 1546, porte : « Item il sera défendu à tous de *non* jurer ou blasphémer le nom de Dieu. »

L'inventeur du sonnet défendit, selon Boileau, qu'un vers faible y pût jamais entrer, « *ni* qu'un mot déjà mis osât s'y remontrer ». Il paraît que Boileau avait mis d'abord : « *n'*osât s'y remontrer », redoublement qui faisait deux fois ressortir la négation implicite du sens.

Quand Pascal écrit : « Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables *ni* de certitude *ni* de bonheur », *et* répété serait, sans aucun doute, plus correct ; mais, chez Pascal, la pensée et la passion emportent la forme, à tel point que *ni* s'empresse de nier avec violence que l'homme soit capable de quelque chose de bon.

Inversement, quand l'affirmative est attendue, *ne* disparaît de certaines phrases où une correction rigoureuse réclamerait sa présence. Serait-ce cette attente de l'interrogateur qui justifie la forme suivante d'interrogation : « Avez-vous point ouï parler du levrier de Monsieur de Meusles ? » (Rabelais). — « Suis-je pas votre frère ? » (Racine). — « A-t-il pas sa France très chrétienne ? » (Victor Hugo).

Dans son vif et bel article contre *la Simplification de la syntaxe française*, M. Édouard Bourciez écrit :

Je me refuse, et très nettement, à admettre que l'emploi de la négation devienne facultatif dans les propositions qui forment le second terme d'une comparaison... Une phrase

telle que : *l'année a été meilleure qu'on l'espérait* sonne tout bonnement comme un solécisme à mon oreille... *Ne,* aussi vieux que la langue, se trouve déjà dans nos tout premiers textes... Tour original, puisqu'il dénote un travail psychologique, une certaine façon de comprendre les choses ou tout au moins de les présenter...

J'aime cette chaleur de conviction ; mais je préfère encore l'hésitation pleine de sagesse et de modestie, que Vaugelas a montrée à propos des deux formes : *N'ont-ils pas fait ?* et : *Ont-ils pas fait ?*

Tous deux sont bons pour exprimer la mesme chose. Car, comme nostre langue aime les negatives, il y en a qui croyent que l'on ne peut pas dire *ont-ils pas fait* ? et qu'il faut tousjours mettre la négative *ne* devant, et dire *n'ont-il pas fait* ? Mais ils se trompent, et il est d'ordinaire plus elegant de ne la pas mettre. Depuis, m'en estant plus particulierement informé de diverses personnes très sçavantes en nostre langue, je les ay *trouvé* partagées. *Tous* conviennent que l'un et l'autre *est* bon, mais le partage est en ce que les uns le tiennent plus elegant sans la negative, et les autres avec la negative (*Remarques sur la langue française,* t. I, p. 342).

Voilà une modération charmante ; je la goûte et l'admire jusque dans les formes d'une syntaxe un peu incertaine que j'ai soulignées, et je voudrais qu'elle m'eût toujours servi de leçon et d'exemple dans ce dernier chapitre et dans tout cet ouvrage !

IX

CONCLUSION

LE CULTE DE LA LANGUE

Bien écrire, est-ce une qualité encore appréciée aujourd'hui ?

Faisons d'abord une distinction. S'il s'agit d'œuvres d'imagination et d'art pur, — romans, poèmes en vers ou en prose, pièces de théâtre, — il semble que la question de forme continue d'avoir assez d'importance. Le public paraît vouloir préférer le bon style au mauvais, bien qu'il se trompe fort sur les éléments qui les constituent l'un et l'autre, et la critique ne peut guère éviter de faire toujours une place considérable, dans ses jugements sur les artistes littéraires, à l'appréciation du talent d'écrire proprement dit.

Mais dans tout le reste de la littérature, partout où la satisfaction esthétique n'est pas la fin suprême de l'écrivain, moins préoccupé du beau que de l'utile et du vrai, *bien écrire* est si peu resté la gloire principale des auteurs, qu'il n'y a presque pas d'exagération à dire que *c'est devenu plutôt une mauvaise note.*

On ne doutera plus de cette vérité si l'on prend la peine de lire ce que, vers l'année 1900, le critique littéraire attitré d'une importante revue osait écrire dans une langue médiocre comme sa pensée :

Le style et l'application au style sont une preuve de médiocrité intellectuelle des écrivains. Preuve de médiocrité intellectuelle des hommes, le prix que ceux-ci attachent encore au style. Ils s'attardent à la forme par inaptitude à pénétrer jusqu'à la réalité... Oui, le temps viendra où, pour l'humanité plus intelligente, les œuvres vaudront indépendamment du style et dureront sans lui. Alors le style ne sera point *l'élément principal par quoi peut se constituer pour la foule la personnalité d'un écrivain. Et même, on peut espérer que les écrivains perdront toute personnalité, etc.*

Quel pauvre langage ! mais quelle juste revanche, qu'une si grande sottise ne soit pas dite en bon français ! Il faut surmonter le dégoût qui nous ferait d'abord « mettre au cabinet » ce verbiage nauséeux, pour le critiquer sans émotion comme un curieux symptôme de la *mentalité* contemporaine, pour l'honorer même d'un effort consciencieux d'estime comme devant contenir un semblant de vrai à la faveur duquel l'erreur énorme s'est glissée. Cherchons cette ombre de vérité.

Chez les hommes qui pensent comme chez ceux qui ne pensent pas, le mépris du style est très généralement répandu, car il peut venir aussi bien d'une estime aveugle, absurde et fausse pour la pensée que d'une grande indifférence pour la pensée. Quand on dédaigne

de bien écrire parce qu'on ne se soucie pas de bien penser, le cas ne présente aucun intérêt ; mais l'erreur des idéalistes comme des réalistes, qui négligent l'expression *en vertu de leur amour même pour l'idée* ou pour la chose qu'ils expriment, est un phénomène moins banal. Dans ces mortels plus rares, je vois des gens pressés, frappés de la rapidité des heures, de la brièveté de la vie, et qui n'ont pas de temps à perdre. Ils sont philosophes à leur manière. Ne leur faisons pas l'injure de les confondre avec ceux qui écrivent vite et beaucoup pour gagner de l'argent ; ces scribes-là sont de l'autre catégorie, celle dont je viens de dire qu'elle n'a rien d'intéressant ; mais nos hommes ont une doctrine, — réfléchie ou inconsciente, — qui vaut la peine qu'on la réfute.

Les choses qui valent assez par elles-mêmes pour n'avoir aucun besoin d'une forme soignée sont d'abord tous les faits, probables ou certains, qui nous intéressent vivement. Les bulletins de santé, les télégrammes, les documents, les statistiques, les comptes, les lettres d'affaires, les transactions commerciales, les faits divers, — crimes, gens écrasés, accidents mortels, catastrophes privées ou publiques, — et généralement tous les grands et petits événements contemporains peuvent se contenter de leur seule importance matérielle. Les sciences aussi, dans la partie purement technique de leur exposition, se passent de tout secours littéraire. L'homme pourrait vivre en société, comme d'autres animaux, sans littérature et sans art ; reconnaissons même que, sans littérature, il peut s'élever infiniment au-dessus des bêtes, étendre

son empire sur la nature, dompter et façonner la matière par l'intelligence.

Plus le but que vise l'homme est pratique et utile, moins il songe et doit songer à l'ordre du beau. Je n'ai pas étudié *l'esperanto* ; je crois bien volontiers que cette langue internationale est une invention très heureuse qui rendra de plus en plus faciles les relations des peuples ; mais, à tort ou à raison, je me figure qu'elle ne peut servir qu'à proférer des choses immédiatement nécessaires, à traduire des idées toutes positives, autrement dit, qu'elle est sans usage esthétique, sans beauté dans la forme, et voilà pourquoi, lettré incorrigible, je ne suis point curieux de l'étudier. Car j'ai le culte, — religieux ou superstitieux, — de l'art littéraire, qui, pour moi, commence au point où il ne suffit pas de dire une chose vraie ou réelle pour nous rendre attentifs et nous intéresser, mais où il faut *la dire d'une certaine façon*. Et cette heureuse nécessité s'impose à partir du moment où la chose n'a pas toute son évidence et tout son prix en soi, mais où elle emprunte une partie essentielle de sa force, de sa clarté, de sa valeur à l'esprit ingénieux qui la revêt d'une forme.

Or, cet achèvement *essentiel* que la vérité doit au talent est précisément ce qui constitue le grief principal des contempteurs de l'art littéraire. La forme, disent-ils, emporte le fond dans votre rhétorique ; la réalité disparaît derrière un prestige trompeur. La sauce que vous ajoutez au fait ou à l'idée, pour nous servir un plat agréable, escamote le solide, nous donne le change sur

la chose même en lui substituant un jeu de l'esprit. Vos rhéteurs répètent tous que, par une soigneuse recherche de l'expression, l'écrivain pénètre davantage au fond de sa pensée : erreur et mensonge ! il la dénature, il l'altère, il la fausse. La vérité est figurée nue, parce qu'elle n'a pas besoin de toilette ; elle est ou elle n'est pas.

Telles sont les raisons, — si ce n'est pas faire trop d'honneur à la paresse que de lui prêter une doctrine, — telles sont les *raisons philosophiques d'écrire mal,* ou, plus pertinemment, de mépriser, de négliger, de tenir pour frivole et pour vain l'art d'écrire. Je ne crois pas qu'une doctrine si subversive de toutes les antiques traditions finisse jamais par régner absolument et sans conteste ; mais il est trop certain qu'elle fait, tous les jours, des progrès alarmants.

Le triste idéal serait réalisé par cet « état scientifique » du monde, dont l'humanité civilisée se rapproche assez, depuis un siècle, pour que des rêveurs le croient possible et pour que de mauvais philosophes l'espèrent. Alors l'esprit humain, sûr de toutes ses méthodes, accroîtrait sans tourment, sans angoisse la somme de son savoir par une suite ininterrompue et rectiligne d'acquisitions constantes, régulières et certaines. Il n'y aurait plus personne pour trouver, — avec Montaigne, avec Lessing, — un plaisir plus noble et plus fin à la chasse qu'au butin et à la conquête. La métaphysique, la théologie, la religion, qui sont des recherches de la vérité, périraient naturellement, puisque la vérité serait découverte

et que l'esprit nagerait en pleine certitude. La haute éloquence, celle qui plane dans une sphère d'espérances et d'idées supérieures aux intérêts du monde présent, n'aurait plus aucune raison d'être. L'art ne disparaîtrait peut-être pas tout entier : on pourra continuer à jouir des représentations scéniques, pittoresques, narratives de la vie réelle ; mais quand l'intelligence baignera dans la clarté, quels pourront être le sens et l'objet de la grande poésie lyrique ou de la musique sacrée, qui traduisent, l'une et l'autre, les aspirations infinies de l'âme ?

Si l'histoire, si une certaine philosophie, si l'esthétique et la critique littéraire subsistent, ce sera au prix d'une révolution radicale qui changera leur fond avec leur forme. D'une manière générale, la matérialité du fait, de la chose réelle, comme la nécessité de l'ordre à suivre, se substituera de plus en plus à l'idée, à la pensée, ainsi qu'au libre exercice de l'esprit.

L'étrange acharnement que déploient certains géomètres, enragés de rigueur scientifique, fourvoyés dans les sentiers des lettres, à nous envier notre amusement intellectuel le plus délicat en voulant absolument soumettre au mécanisme d'une méthode inflexible la critique littéraire, aura enfin sa récompense si, un jour, nous perdons dans ce charmant domaine la précieuse liberté de l'erreur.

L'histoire, dans l'antiquité classique, était sciemment une œuvre d'art ; les historiens ne pouvaient ignorer la part prépondérante de leur génie inventif dans des récits presque pareils à ceux des poètes, où ils racontaient

les faits en les pliant aux convenances de la composition littéraire, et où ils fabriquaient de toutes pièces les discours prêtés par eux aux héros du *drame*. Les modernes, très judicieusement, ont supprimé les discours fictifs, ils ont fait profession d'être de vrais historiens et des historiens vrais, ils se sont piqués d'une exactitude de plus en plus rigoureuse ; mais il ne purent commencer à en mériter le renom qu'à partir du jour où ils renoncèrent à toute ingérence de la littérature et de la philosophie dans leur travail. Aussi longtemps que le narrateur coordonne les faits et que le penseur les explique, il est impossible qu'on nous les fasse voir tels qu'ils furent. L'histoire arrangée, — c'est-à-dire faussée, — demeure soit une leçon politique et morale, soit une œuvre d'art. L'esprit est souverain ; dès qu'il entre dans l'œuvre et se mêle d'y toucher, il prend la part du lion. C'est pourquoi la science vraiment objective l'écarte et réduit l'histoire aux purs documents, aux premières données, à la matière brute. L'érudition la plus sèche suffit et mérite seule quelque confiance.

La disgrâce de ce qu'on appelait jadis les *belles-lettres* n'est nulle part plus sensible que dans la réforme hâtive et confuse des études universitaires. Le zèle qui dévore les novateurs, c'est la proscription de la littérature, et, sur la place nettoyée, balayée, l'intronisation de la science. On a successivement chassé des lycées (...mais je ne prétends pas qu'on ait toujours et sans réserve eu tort) les vers latins, le discours latin, le discours français proprement dit. La classe de *rhétorique* ne porte plus ce nom, devenu trop

compromettant pour des élèves et pour des professeurs voués aux études sérieuses. L'art patient de penser, de composer et d'écrire cède la place à l'empressement fiévreux d'accumuler des connaissances réelles sur tous les sujets. A l'âge où les jeunes gens, ne pouvant avoir encore un savoir original, devraient faire de longues analyses et de courts essais littéraires, on leur offre, aux examens de licence, une espèce de prime en les encourageant beaucoup trop tôt à de prétendues recherches d'érudition qu'on nomme pédantesquement des *thèses* et qui ne sont, bien entendu, que des plagiats stériles, de pauvres compilations de seconde main.

Le scribe que j'ai cité au début de ce chapitre dit, dans sa langue médiocre, une grande vérité : c'est que « le style est l'élément principal par quoi peut se constituer la personnalité d'un écrivain. » En bon français la meilleure expression qu'ait reçue cette idée est la phrase célèbre de Buffon, que les citations banales défigurent : « Le style est l'homme même », ou, selon une variante, « de l'homme même », à la différence des faits, des inventions, des découvertes, — matière de la science, — qui, étant extérieurs à la personne, peuvent aisément lui être enlevés et attribués à autrui. Or, dans « l'état scientifique du monde », les groupes sociaux garderaient seuls leur importance ; les individus, pur néant, n'auraient d'autre soin ni d'autre ambition que de faire circuler par les véhicules les plus rapides leurs connaissances et leurs idées ; serviteurs utiles et mo-

destes de la communauté, ils se moqueraient bien d'écrire mal.

La doctrine du renoncement littéraire et de l'activité collective tout entière vouée au service de la société, qui seule vit et subsiste, ne peut ni émouvoir, ni toucher, ni même intéresser personne dans l'immense multitude des *morts vivants* qui n'ont jamais songé qu'ils avaient peut-être une âme capable de durer, et que le style, — où l'écrivain met son empreinte et sa signature, — est la forme la moins hypothétique de cette survie possible [1]. Mais le petit nombre de ceux qui, sans peut-être avoir analysé la raison profonde d'écrire bien, tiennent instinctivement à bien écrire, éprouveront, à l'ouïe du scandaleux blasphème littéraire, la même horreur dont frémit la nature à l'idée de la mort totale.

Un style personnel est une création, au même titre que les ouvrages de l'art. Conseiller au véritable écrivain d'être indifférent à sa forme et d'écrire n'importe comment, pourvu que, sous l'à-peu-près de l'expression, l'on entende le sens tant bien que mal, c'est d'abord demander au peintre de faire la même estime de ses chefs-d'œuvre et d'une vulgaire image chromolithographiée ; mais c'est bien pis encore : c'est mépriser la chose même, — vérité idéale ou vérité réelle, — qu'on exprime si imparfaitement, et voilà surtout ce qu'il im-

1. Paul Bourget appelle la *phrase écrite* une « incarnation » et demande : « l'esprit n'habite-t-il pas la phrase qu'il est parvenu à créer ? » *Essais de psychologie contemporaine*, p. 168.

porte de faire bien sentir à la raison rétive des sophistes nouveaux.

Je ne trouve pas la moindre exagération dans la belle apologie que Buffon a faite du style et qu'une sagesse superficielle lui a reprochée : « Toutes les beautés intellectuelles qui se trouvent dans un beau style, tous les rapports dont il est composé sont autant de vérités *aussi utiles et peut-être plus précieuses* que celles qui peuvent faire le fond du sujet. » Je comprends ce que dit Flaubert : « Le style est à lui seul une manière absolue de voir les choses. » J'approuve Paul Bourget d'avoir égalé « la plénitude de bonheur intellectuel » que l'écrivain ressent d'un simple rapport de mots justes, au « bonheur que l'évidence procure aux mathématiciens ». Et, naïvement, je confirme ici tout ce que j'ai écrit ailleurs[1] sur le plaisir, suffisant à enchanter ma vie, que, pour ma part, je goûte dans l'arrangement des mots.

— Mais alors, vous n'êtes pas sérieux ! La forme, ombre vaine, vous contente. — Éternelle objection des réalistes ! On l'a cent fois réfutée. C'est donc qu'elle reparaît sans cesse. Il ne faut pas se lasser de la détruire.

Toute analyse un peu pénétrante du fond et de la forme conclut à l'identité de ces deux choses. Un noble penseur a dit : « Le plus grand malheur qui puisse arriver au style, c'est de se faire admirer indépendam-

1. *Paradoxes et truismes d'un ancien doyen*, p. 94, 97. — *Des Réputations littéraires*, t. I, p. XII ; t. II, p. 404, etc.

ment de l'idée qu'il exprime[1]. » Notre penseur peut se rassurer, car ce malheur n'arrive pas, — réserve faite d'un cas exceptionnel et bizarre dont il sera question tout à l'heure. En thèse générale et *presque absolue*, nul ne se met en frais de style pour ne rien dire. Si, au premier abord, vous prenez pour magnifique une phrase qui ne signifie rien, vous vous êtes trompé ; un second examen vous fera voir que l'or n'était que du clinquant. Jamais expression vraiment belle n'a revêtu le néant de la pensée. Ce qui a souvent causé l'erreur sur ce point, c'est qu'on a confondu avec des idées de néant celles qui ont l'inconvénient à la fois et le grand avantage d'être simples, communes, universelles. Tels sont les lieux communs de l'éloquence et de la poésie classiques sur la mort, sur le temps, sur l'amour, sur l'homme, etc. Ce sont les plus solides beautés de la littérature. Les génies originaux qui les repensent et les expriment à tour de rôle, leur donnent une valeur immense en gravant avec force leur personnalité sur ce qui est, pour ainsi dire, la matière même de l'esprit humain et le thème éternel de l'art. A un certain âge on ne lit plus; on relit ; on peut trouver alors une plus entière satisfaction *non seulement du goût, mais de l'intelligence,* dans une ode toute simple d'Horace que dans les raffinements exquis et subtils des poètes et des moralistes modernes.

Voici une expérience qu'ont faite tous ceux qui don-

1. Hello, *L'homme*, p. 13.

nent encore un peu d'attention à ce qu'ils pensent et un peu de soin à ce qu'ils écrivent. Votre phrase ne vous satisfait pas, en vain vous la recommencez : vos efforts resteront impuissants jusqu'à ce que vous ayez découvert que ce n'est pas l'expression qui manque, c'est *l'idée.* Pensez mieux, pensez davantage : soudain le mot viendra tout seul.

Les choses qui ont en soi un grand prix ou beaucoup d'intérêt ne se trouvent point dispensées par là d'être bien dites ; mais le public liseur a certaines curiosités, — passagères ou durables, — que les mauvais écrivains exploitent quand, négligemment et précipitamment, ils lui offrent tout ce qu'il demande. On est sûr de captiver les hommes en leur parlant de l'art de prolonger la vie, des révélations de l'autre monde et des merveilles inconnues qui sont dans celui-ci, du spiritisme, des progrès de l'aviation, de Louis XVII, du serpent de mer, etc., pour ne rien dire des appétits, toujours en éveil, de l'animal grossier que chacun porte en soi. Un livre sur les forces mystérieuses de la nature, paru il y a quelques mois, est aussi mal fait que possible, sans art, sans goût, sans soin, sans style, sans langue et sans grammaire : il compte déjà plusieurs éditions et il continuera d'en avoir, jusqu'à ce que son succès tombe tout d'un coup, lorsque, de nouvelles hypothèses s'étant fait jour, on s'apercevra qu'il n'a aucune substance philosophique, aucun agrément littéraire, pour soutenir son néant scientifique.

Qu'un vrai savant ou qu'un révélateur de mystères

dédaigne de bien écrire, cela se comprend encore ; mais n'est-ce pas une chose inouïe qu'un maître professionnel de l'art ait pu s'engager, dans la préface d'un de ses estimables ouvrages de rhétorique, à n'avoir aucun souci de la forme, et tenir cet engagement[1] ! La contradiction est trop criante entre ses leçons, qui sont utiles, et le fâcheux exemple qu'il ne craint pas de donner. Ce n'est point, d'ailleurs, qu'il soit équitable de faire à son manuel un reproche d'être sans beauté littéraire ; car un professeur même de l'art d'écrire a le droit de ne pas avoir de style, mais il a le devoir d'être correct.

Il faudrait, en critique scrupuleusement exacte, distinguer toujours le *style* de la *langue,* bien que l'usage confonde ces deux choses à tel point qu'on est peut-être autorisé par une si longue pratique à ne plus employer proprement ces termes.

Le style est personnel, unique dans chaque écrivain et infiniment divers entre eux tous ; un style est la propriété exclusive de l'individu qui l'a créé. Mais la langue, ainsi que la grammaire, appartient si peu à l'écrivain que sa témérité paraît grande à tous les conservateurs ligués contre lui lorsqu'il ose y tenter le moindre changement. « Son génie est à lui », disait Vinet d'un grand poète qui écrivait mal, « mais la langue est à nous. » Boileau paraît admettre cette anomalie qu'un

1. « Je n'ai apporté dans l'exposition de ce travail et dans la facture de mes phrases aucune prétention au style. » *L'art d'écrire en vingt leçons.* L'aveu est modeste, mais il est justifié. V. plus haut, p. 221.

« auteur divin » puisse être, par ignorance ou par paresse, « un méchant écrivain », et il pose cette règle souveraine :

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Cependant la confusion persistante du style avec la correction littéraire ne doit pas être regardée comme le pur et simple abus d'un langage impropre. Elle s'explique, disons plus, elle se justifie.

Observons d'abord que toute langue vivante change assez vite, et que la grammaire française elle-même s'est modifiée, quoique avec beaucoup plus de lenteur que le vocabulaire. Si des nouveautés s'introduisent dans ce domaine, reconnaissons qu'on exagère un peu en voulant qu'il soit absolument hors d'atteinte, inviolable et « sacré ». Mais qui tentera ces changements, qui surtout les consacrera, sinon les grands écrivains, les artistes et les génies inventeurs ? Il faut donc, en premier lieu, faire entrer, pour une certaine part, dans la notion du *style* ce qui constitue la *langue* proprement : le glossaire et la syntaxe.

Considérons ensuite la méthode exclusive et constante de tous les apprentis, de tous les maîtres du talent littéraire : elle consiste uniquement à *éviter toutes sortes de fautes*. Car on n'enseigne pas l'art d'écrire ; la seule chose que l'on puisse enseigner, c'est *l'art de ne pas écrire mal*. Les poétiques, les rhétoriques, les grammaires ne sont et ne peuvent être que négatives : comment seraient-

elles plus et mieux que cela ? Le génie inspire les beaux vers ; les traités de versification nous gardent des mauvais. Mais ce service est inappréciable. L'absence de fautes n'est pas seulement un élément de la perfection ; elle en est la condition première, indispensable ; j'oserai même aller jusqu'à dire qu'elle suffit à en remplir toute l'idée, si je songe combien il est difficile et rare d'éviter les plus légères taches et quelle satisfaction solide et entière l'esprit reçoit d'un ouvrage sans défaut ! Les « affres du style » ne sont évidemment que les *affres* de la correction.

Un grand philosophe a donné du style une définition qui en fait résider toute l'excellence dans sa perfection négative, et vraiment ce n'est point ce qu'on a écrit de plus impertinent sur ce sujet. Selon Descartes, quand le style est parfait, on ne le sent plus. Sa nature consiste donc à être insensible partout où il est présent, et à nous faire souffrir de son absence aux endroits où il manque. Comme la santé, c'est par la privation qu'il nous révèle son essence et son prix. Cette doctrine assez forte rappelle la célèbre comparaison que Winckelmann, historien de l'art grec, a faite de la beauté avec l'eau, qui, « puisée à sa source, est d'autant plus pure qu'elle a moins de goût ». Le labeur est immense et l'étude infinie pour arriver à *écrire bien en n'écrivant pas mal*. Taine avait calculé que quinze ans sont nécessaires à ce travail ; mais le chiffre est insuffisant, arbitraire, et la vérité est qu'il y faut peiner toute sa vie.

Combien de conditions, difficiles à remplir une à une

et presque impossibles à rassembler, une phrase sans défaut n'exige-t-elle pas ! Propriété de chaque terme, économie des mots, clarté du sens, choix des sons, nombre des syllabes. Celles de ces conditions qui peuvent sembler futiles ne le sont point. Il importe beaucoup, par exemple, sinon que l'oreille du lecteur soit charmée, au moins qu'elle ne soit surprise par rien qui la choque. Hiatus trop rudes, répétition de sons ou de mots trop saillants, mauvaises cadences, grappes des *que* enchevêtrés, cascades et ricochets des *de*, gauches reculades devant le *qui* avec l'indicatif, et pour fuir cet épouvantail, lourdes chutes dans le participe présent : voilà tout ce que nous devons éviter à la fois, de peur que l'esprit distrait de son affaire par la souffrance de l'oreille ne perde de vue l'idée une seconde ; car ce n'est pas assez que le sens soit clair, il faut qu'il soit d'abord aperçu. Exterminer de la phrase toute cacophonie n'est donc pas le souci frivole d'un joueur de flûte ; c'est un article important du programme intellectuel qui prescrit à l'écrivain de se faire lire sans obstacle et entendre du premier coup.

Si des vétilles suffisent pour compromettre aussi bien le profit sérieux de l'esprit que son agrément, que sera-ce des énormités, je veux dire : les non-sens, les impropriétés, les répugnantes longueurs, les fastidieuses redites, les labyrinthes, les épaisses ténèbres, les images ridicules et fausses, les barbarismes, les solécismes ? Un de ces auteurs gais dont la triste besogne est de dérider par des calembredaines les lecteurs de la grande presse

politique, écrivait hier à la première page de mon journal quotidien : « Le roi Nechao II donna des ordres pour que le récit merveilleux de son envoyé *soit* mis par écrit. » J'approuve qu'on évite tant qu'on peut les désinences pédantesques de l'imparfait du subjonctif, et je tolère même qu'on les remplace quelquefois par l'emploi incorrect du présent ; mais quelle nécessité y avait-il ici de mettre *soit* au lieu de *fût*? De pareilles ignominies, chez un journaliste qui a fait ses classes enfantines, ne sont pas seulement des crimes contre la langue, mai une vraie corruption de la nature déchue ; on ne pousse pas si loin la nonchalance et l'insouciance sans qu'à un esprit inattentif et paresseux s'ajoute un cœur léger, une conscience lâche. C'est pourquoi le grand Vinet a dit sévèrement : « Le respect de la langue est presque de la morale. »

Deux sortes d'écrits, de contraires natures, exigent également une langue très soignée : ceux des plaisantins et ceux des philosophes ; les premiers parce qu'ils sont frivoles, et les seconds parce qu'ils sont sérieux ; les uns comme les autres, parce qu'ils ne sont peut-être que des constructions de la pensée ou de la fantaisie, d'élégants et fragiles châteaux de cartes. Il est nécessaire de bien écrire quand on pense gravement, car il convient que la forme soit digne de la pensée ; et il est décent aussi de bien écrire quand on s'amuse, car le style est à lui seul une chose « absolue », comme dit Flaubert, qu'il peut être utile d'étudier en soi, et sa valeur substantielle

compense ce qu'un jeu purement vain aurait de puéril.

Le philosophe Renouvier est un maître : il a des disciples. Ses disciples contesteront-ils que, si le fondateur du néo-criticisme avait exposé sa doctrine profonde avec une plus belle clarté littéraire, son influence n'y aurait rien perdu et sa gloire n'eût pu qu'y gagner ?

Le conteur Armand Silvestre occupe dans la littérature française une place très inférieure, sans contredit ; son comique est du plus bas étage, et par les matières qui sont l'objet de sa prédilection, et par l'absence de tout ce qui donne au rire la valeur d'un jugement intellectuel : observation des mœurs, connaissance du cœur humain, morale, psychologie, vérité. Mais la critique s'est montrée un peu injuste pour ce pauvre diable, d'abord en le classant au dernier degré de l'échelle, lui qui n'est pas pire que beaucoup d'autres, qui est même moins mauvais que beaucoup d'autres, étant moralement aussi inoffensif que Rabelais ; ensuite, en ne lui sachant aucun gré d'une qualité si rare et si précieuse qu'elle lui eût valu quelque indulgence si on en faisait la moindre estime aujourd'hui. Ce farceur, doublé d'un poète, *écrit*. Et c'est dans le contraste entre la correction académique de sa forme et l'impudeur naïve de ses inventions que son petit génie a trouvé une espèce assez neuve de plaisanterie. La tenue du style dans la licence des propos, le respect de la langue au milieu de toutes les irrévérences, les gravelures mêlées au bel équilibre des périodes, les fleurs artificielles du lyrisme et de la rhétorique classiques semées d'une main docte sur une cou-

che odorante d'engrais animal : tout cela montre avec évidence que l'écrivain s'amuse, par cette contradiction du fond et de la forme, à faire éclater un gros rire superficiel, qui, étant sans aucun élément sérieux, a l'innocente gaieté qu'ont toujours les bêtises du genre scatologique.

J'insiste un peu sur cet exemple bizarre, justement parce qu'il contredit ce que j'ai avancé plus haut sur la valeur identique du fond et de la forme. Si j'étais un dialecticien habile et subtil, j'essaierais peut-être de faire voir que *L'erreur du docteur Louffard*, *L'œil de tigre*, *Le mariage interrompu* rentrent dans la règle générale ; j'aime mieux avouer que les contes de ce genre en sont le démenti et qu'Armand Silvestre est une exception, ainsi que les autres « beaux bailleurs de balivernes en matière de singes verts »[1], dont la façon est correcte et pure, l'étoffe nulle ou au-dessous de rien. Ces monstres littéraires sont les *stylistes*, c'est-à-dire des auteurs qui écrivent non point pour exprimer des idées chères à l'esprit, non pas même pour peindre des objets extérieurs avec une soumission entière à la réalité, mais pour faire admirer leur verbe ou leur palette. Tels avaient été, au XVIIe siècle, le seigneur de Balzac et son éloquence creuse, Voiture et l'école de la préciosité. Tels furent, au XIXe siècle, les frères Edmond et Jules de Goncourt, inventeurs de « l'écriture artiste ». Des curieux peuvent se plaire dans leur commerce et même

1. C'est le nom que donne Rabelais aux auteurs de contes « bleus », comme nous disons.

en tirer quelques leçons d'art ou plutôt d'artifice ; mais les stylistes sont le contraire des grands écrivains : ils ne sont pas simples, ils ne sont pas vrais, ils ne sont pas intéressants.

Les préceptes de style à forme négative sont les meilleurs, les plus clairs, les seuls sûrs.

Si vous prescrivez à votre disciple de n'être *ni* diffus, *ni* obscur, *ni* affecté, *ni* prolixe, *ni* sec, *ni* froid, *ni* terne, *ni* plat, *ni* languissant, vous lui donnerez des conseils parfaitement justes que personne ne contestera ; mais si vous lui dites : « soyez simple », il pourra vous demander en quoi la simplicité consiste, avec quoi il ne faut pas la confondre, où finit le bon usage, où commence l'excès et l'abus. Même lieu de douter et d'interroger, si vous lui prêchez le mouvement ou la couleur, car il y a un mouvement qui devient de l'agitation et une couleur qui est du gâchis.

Un de nos meilleurs critiques littéraires s'est amusé à écrire :

Tout cela est plaisant, ridicule, spirituel et charmant. Et vrai ! Quand les femmes s'éprennent de littérature, c'est généralement comme cela qu'elles la comprennent. Et après tout, pourquoi non ? L'essentiel est de sentir, et de quelle façon ? Importe-t-il ?

L'écrivain qui s'agite ainsi ne s'anime pas, à proprement parler, il se *trémousse* ; ce n'est point de la vie qu'il a, c'est la fièvre. Pareillement, le marché aux images est une grande foire où un novice court le

risque de se laisser séduire par des peintures aux couleurs criardes et rutilantes qui ne valent pas cher.

Oserez-vous recommander à votre élève d'écrire comme on parle? Quelle imprudence! Flaubert nous apprend que son ami Louis Bouilhet avait en abomination la fameuse règle de Stendhal :

Il détestait cette maxime nouvelle, qu'il faut écrire comme on parle. En effet, le soin donné à un ouvrage, les longues recherches, le temps, les peines, ce qui autrefois était une recommandation est devenu un ridicule, tant on est supérieur à tout cela, tant on regorge de génie et de facilité!

Il est vrai que notre grand Montaigne aimait un style « tel sur le papier qu'à la bouche ». Mais voulez-vous voir où peut mener ce dangereux idéal quand l'écrivain qui se pique de le suivre n'est pas un artiste comme Montaigne?

En parlant, par exemple, d'un roman traduit du russe, on dira dans la conversation, sans choquer personne : « Je ne sais pas le russe ; mais comme on voit bien, nonobstant cette lacune, que voilà qui est bien traduit... Les caractères! ah! voilà, ils ne sont pas à se récrier d'admiration, les caractères! » C'est ainsi qu'on parle, c'est ainsi que l'on cause. Oui ; mais on n'écrit pas, on ne doit pas écrire ainsi.

Croirait-on que ce méchant caquet est du prince des critiques contemporains, depuis que Brunetière n'est plus, du très savoureux et très substantiel Émile Faguet? J'admire ce maître, je lui dois beaucoup, et c'est pour moi un plaisir, en même temps qu'un devoir, de recon-

naître ici mon obligation. Causeur spirituel, instructif, pétillant de traits, plein d'idées, plein de savoir, on ne se lasse pas de le fréquenter. Jamais je ne me suis ennuyé un seul instant dans sa compagnie. Je l'admire donc et je l'aime. Mais j'ose lui reprocher d'écrire trop souvent comme on parle, c'est-à-dire, avec autant de négligence que le bon « oncle » Sarcey, auquel on prête (on ne prête qu'aux riches) ce comble, peut-être légendaire, du langage débraillé, sans cravate, sans col, sans bas et sans culotte :

Les bibliothèques publiques, oh ! mon Dieu !... Et puis vous savez, moi, les bibliothèques publiques, qu'elles s'arrangent, comme elles veulent !

Mon cher maître adore ce beau naturel. Il dit, à propos de je ne sais quel roman de Gyp : « Quel bonheur ! ce n'est pas *écrit*, ce n'est jamais écrit. »

Cette boutade est l'abrégé vif et rapide de la doctrine anti-littéraire que j'ai transcrite au début de ce chapitre. La faveur incroyable de la critique contemporaine pour de tels paradoxes est un scandale absolument nouveau dans l'histoire de la littérature. Car, si le sans-gêne du style est chose commune, assurément, chez les scribes quelconques, on n'avait pas coutume encore de voir des lettrés de la plus fine culture affecter la tenue et l'allure de gamins, la casquette en arrière, les mains dans les poches, une grosse pipe à la bouche, et sifflant aux passants une chanson comme celle-ci :

Les poètes ont besoin d'être écoutés, parce qu'ils sont

des femmes. Les femmes n'ont pas de besoin plus vif que d'être écoutées sans impatience et aussi longtemps qu'elles parlent, c'est-à-dire avec patience et aussi souvent qu'elles se répètent, c'est-à-dire avec une patience sans limites. L'injure qu'une femme ne pardonne jamais, c'est : « Vous me l'avez déjà dit » ; et précisément, parce que c'est ce qu'on a toujours à leur dire, c'est ce qu'elles ne permettent pas que jamais on fasse mine seulement de vouloir dire ou d'en avoir envie [1].

L'auteur est de l'Académie française. Il morigène les mauvais écrivains et leur donne volontiers des leçons de langue et de style. Imprudence ! inconscience !

Il faut mettre le poids d'un *français* exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire.

L'urgence de dire les choses dont je viens de citer un échantillon était-elle donc si pressante que vous n'ayez pas eu le temps de les bien dire ? Votre pensée sur les poètes et sur les femmes serait peut-être une agréable et piquante vérité, si elle était vraiment exprimée, si vous aviez suivi la grande leçon de La Bruyère : entre les différentes expressions qui peuvent rendre une de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne ; il faut la chercher jusqu'à ce qu'on l'ait trouvée.

Tout ce qui vaut la peine d'être dit mérite et exige d'être bien dit. Aucune jouissance intellectuelle n'est plus vive que celle qui nous ravit devant l'expression parfaite d'une idée, lors même qu'il s'agit de peu de

1. *La Revue* du 1er janvier 1904.

chose : quel déboire, quel dégoût, quand les esprits d'élite qui sont les héritiers de sept mille ans d'expérience humaine *et qui pensent,* expriment des idées de valeur d'une façon gauche, plate, maladroite, négligée, insuffisante ou ridicule !

Les maîtres de grammaire nous enseignent à ne pas faire de fautes contre la langue. Les professeurs de littérature nous enseignent à ne pas faire de fautes contre le style. Les écrivains seuls nous apprennent à écrire. Il faut faire sa grammaire, faire sa rhétorique, et lire les bons auteurs. Éviter toutes sortes de fautes, assurément ce n'est pas avoir du génie, mais c'est avoir toutes les qualités qui sont l'inverse des défauts correspondants, et voilà pourquoi les préceptes négatifs, — plus nets, plus absolus, plus sûrs que les préceptes positifs, — en sont l'équivalent meilleur encore. Tout ce que le travail peut nous apprendre, c'est la correction : elle suffit, à condition qu'on entende par là, avec le soin de ne pas commettre de fautes contre les règles grammaticales, celui de n'en pas faire non plus contre les lois littéraires. Il y a des maladresses, des gaucheries, des lourdeurs, des longueurs, des obscurités, des affectations, qui sont bien moins vénielles que beaucoup de barbarismes, qui sont plus graves même que les solécismes.

Gresset, dans son discours à l'Académie française pour la réception de Suard, a eu raison de faire leur procès aux corrupteurs de la langue ; mais il a eu grand tort de le faire en un français déplorable :

L'abus que fait du langage la dépravation qui nous gagne retranche de jour en jour à la langue française beaucoup de mots et de façons de s'exprimer dont on ne peut plus se servir *impunément* ; et les gens sensés, les gens *vertueux* seront bientôt réduits à ne plus pouvoir employer des termes du plus grand usage sans se voir *arrêtés, interrompus, tournés en dérision par l'abus misérable* de mots, les *pitoyables* équivoques, *si bêtement* ingénieuses, les *stupides* allusions *de ces demi-plaisants, de ces bouffons épais* qui entendent grossièrement finesse à tout, et dont *les plates gentillesses et la triste gaieté* s'épanouissent dans la fange [1].

La phrase est correcte, en ce sens qu'elle ne contient ni termes barbares ni fautes de syntaxe ; mais, ô dieux et déesses de la littérature irrégulière ! ô Saint-Simon ! ô Sévigné ! ô Montaigne ! combien j'aimerais mieux défigurer le vocabulaire, violer toutes les règles classiques et scandaliser les grammairiens, que d'étaler cette prolixité ennuyeuse et d'assommer le monde sous cet amas d'adjectifs, d'adverbes, de substantifs et de mots inutiles !

Et de nos jours un grand professeur, qui, lui, ne parlait pas pour ne rien dire, mais qui n'a jamais sacrifié aux grâces... (il se repose de ses âpres combats, rendons à sa mémoire honneur et justice !...) s'exprime, comme il suit, dans un de ses solides articles, massifs et pesants comme des lingots d'or :

Entre toutes les qualités qui font le grand écrivain, il n'y en a pas de plus rare, *ni, dans quelque genre que ce soit, qui*

1. Cité par A. Darmesteter, *De la création actuelle de mots nouveaux dans la langue française et des lois qui la régissent*, page 24

en fasse un représentant plus éminent de ce genre, que celle qui consiste à dire constamment tout ce qu'on veut dire ; et à le dire *précisément avec l'exacte* portée, la résonnance *pour ainsi parler,* et dans les termes qu'on l'a voulu dire.

Ouf ! si les rhinocéros tenaient une plume, ce serait avec la même légèreté. La phrase est correcte encore ; mais ne vaudrait-il pas beaucoup mieux faire des solécismes et dire : « Le roi ordonna que le voleur *soit* pendu », que d'écrire ainsi ?

Écrivons *bien*, dans le sens complet de ce mot. Parce qu'il y a eu de grands écrivains qui se sont moqués de la grammaire, n'ayons pas la sottise de croire que nous pouvons nous passer de ses leçons. Mais n'allons pas nous figurer non plus qu'il suffise d'être correct. *Soyons français*. La chose est en notre pouvoir, et c'est le devoir de tout homme de France, honnête, instruit et cultivé. — Si le bon plaisir des dieux est que nous ayons du génie, « faisons notre devoir et laissons faire aux dieux. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

